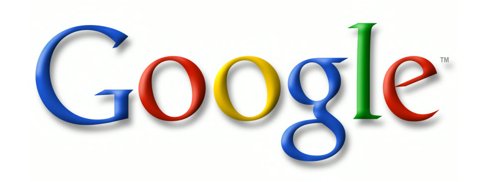






OEUVRES

DE

THEATRE

DE

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

TOME SECOND.

OEUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

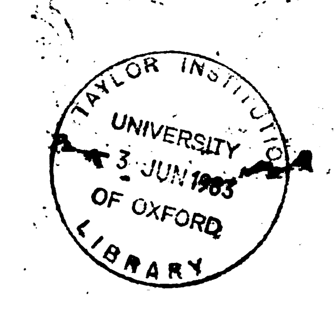


A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLIX.

PIECES CONTENUES dans ce second Volume.



LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE,

AVEC

UN PROLOGUE

ET

LA CRITIQUE DE CETTE PIECE.

DE'DIE'E A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E.

ACTEURS

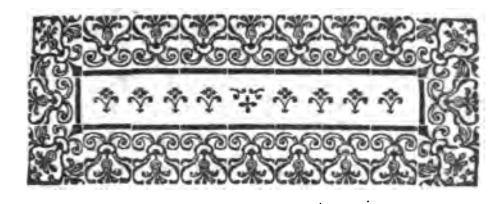
DU PROLOGUE.

LE GE'NIE de la Comédie Françoise.
LA FOLIE.
LE BON-SENS.

au Public.	Un BOURGEOIS. UNE PRE'CIEUSE. UN ADMIRATEUR. UN CRITIQUE. UN PETIT-MAITRE. UN HOMME SENSE'.

THALIE.

La Scène est sur le Théatre de la Comédie Françoise.



A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Permettez-moi de mettre ſous vos auſpices ces Eſſais d'une Muſe qui vous étoit déjà dévouée, & qui reconnoît ne devoir attribuer ſes ſuccès qu'à vous ſeuls : c'eſt un témoignage public qu'elle doit aux bontés & aux ſecours

qu'elle a reçus des illustres Amis que son bonheur lui a procurés parmi vous. Oui, MESSIEURS, *la seule reconnoissance sera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos nourrissons : c'est en cette qualité que j'ose vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer : c'est le fruit de vos leçons que je vous présente, & dont je vous rends grace. Je suis avec un très-profond respect,*

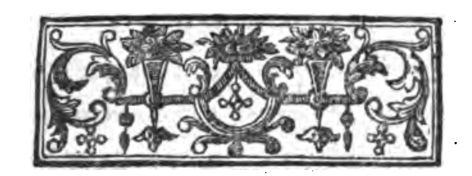
MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

NIVELLE DE LA CHAUSSE'E.



PRO-



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE GE'NIE de la Comédie Françoise, *seul.*

ON ne se plaindra plus que je suis indocile :
Sur le goût du Public je vais être éclairci :
Lui-même, il m'apprendra ce secret difficile....
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens aussi !

SCENE II.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LA FOLIE.

SI je n'étois pas la Folie,
Oh ! je voudrois être Thalie :
Son projet est digne de moi.

LE GE'NIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

LA FOLIE.

Ah ! L'extravagance est complette.

LE GE'NIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux.

LA FOLIE.

Comment? Vous ajournez le Public en ces lieux,
Pour le mettre sur la sellette;
Et lui faire avouer en quoi, comment, par où,
On peut le contenter? Eh! Mais rien n'est plus fou.
Demander au Public le secret de lui plaire!
Vous allez bien l'embarrasser.

LE GE'NIE.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire?
A qui faut-il donc m'adresser?

LA FOLIE.

A tout autre. Sait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime,
Lui, qui ne fut jamais d'accord avec lui-même?
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais sû.
Ce qui le détermine est toujours imprévu:
Le caprice est son guide & sa loi naturelle:
Son goût est pour lui-même une énigme éternelle.

LE BON-SENS.

Le Public n'est pas tel que vous le dépeignez;
Du moins, le véritable: & vous vous méprenez.

LA FOLIE.

Qu'appellez-vous le véritable?
Combien en comptez-vous?

LE BON-SENS.

Autant qu'il est de gens,
Dont les goûts sont entr'eux plus ou moins différens.
Le moindre cercle usurpe un nom si respectable;
C'est-là qu'un suffisant décide à tout hazard,
Suivant les préjugés, les goûts & les usages
De tous ces différens & faux Aréopages.
Chaque Société forme un Public à part:
Mais il en est un autre, & c'est le véritable,
Le moins nombreux de tous, & le plus redoutable,
Qui sait ce qui lui plaît, qui sait ce qui lui faut,
Qui, tous les jours ici, le déclare assez haut.
N'attendez pas de lui ces louanges frivoles,
Ces ris contagieux, ces éclats indécens,
Enfans de l'ignorance, ennemis du bon-sens,
Qu'excite tous les jours aux Piéces les plus folles
Un premier mouvement qui ne se soutient pas.

Sa

Sa joye & ses plaisirs ne sont point un délire,
Un accès passager qui n'a qu'un faux appas:
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire;
Ce Public m'appartient, les autres sont à vous.

LA FOLIE.

Bon-Sens, vous radottez. Ils m'appartiennent tous.
De quel droit venez-vous ici me tenir tête?

LE BON-SENS.

Ou par droit naturel, ou par droit de conquête.

LA FOLIE.

Vous allez discourir, & m'ennuyer à mort.
Eh, que m'importe, à moi, d'avoir raison, ou tort?
Ici la préséance entre nous est réglée.

LE BON-SENS.

Ne vous lassez-vous point de vous y voir sifflée?
Vous l'êtes tous les jours; jamais je ne le fus.

LA FOLIE.

On m'aime; & l'on vous craint: Voilà la différence.
Lorsque vous paroissez, on bâille, & rien de plus.
Ah! Je ressens déjà l'effet de sa présence.
(*Elle bâille.*)
Oh! Vous allez jouer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause, & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.



SCENE III.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, UNE PRECIEUSE, UN BOURGEOIS, UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR, UN HOMME SENSE'.

(Ils font tous amitié au Bon-Sens.)

LE CRITIQUE, *caressant le Bon-Sens.*
(à la Folie.)

AH! Serviteur, Déesse.

LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de caresse?

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah! parbleu, mon Patron, je vous sers assez bien,
Envers & contre tous; je ne ménage rien.
Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.
Sans cesse, à tout propos, je critique, je fronde.
Malheur à tous les sots, y compris les Auteurs;
Sans compter leurs Admirateurs;
(Il fait une révérence à l'Admirateur.)
Quand, suivant leur coutume, ils vous font quelque outrage,
Ventrebleu! je m'éleve, & contre eux je fais rage.

LE BON-SENS.

Je vous suis obligé. Mais loin de me servir,
Si vous continuez, vous me ferez haïr.

LA PRECIEUSE.

Le sexe dont je suis ne vous rend guére hommage;
Mais je déroge à notre usage,
Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.
Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L'ADMIRATEUR.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.

Per-

Personne, en vérité, ne s'exprime comme elle.

LE CRITIQUE.

Tant pis, morbleu!

LA FOLIE.

Voyons; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que je vois les plus foux se reclamer de lui.

LE BOURGEOIS, *au Bon-Sens.*

Touchez-là, notre ami; je suis aussi le vôtre.
Demandez à ma femme, à qui, soir & matin,
Je vous prône sans cesse; & c'est, comme dit l'autre,
Perdre son tems & son latin.

LE GENIE.

Vous savez l'embarras que mon emploi me donne:
Je suis chargé du soin de vos amusemens.
Je voudrois, s'il se peut, ne déplaire à personne,
Et réunir enfin vos applaudissemens.
Donnez-m'en le secret; vous le savez?

TOUS.

Sans doute.

LE GENIE.

Convenez entre vous; déterminez ma route;
Et vous serez servis au gré de vos desirs.
Dites-moi votre goût; ordonnez vos plaisirs.

LA FOLIE.

Qui, mieux que moi, peut vous le dire?
N'est-ce pas moi qui les inspire?

LE BOURGEOIS.

Or sus, pour commencer, tout d'abord je conclus
Que la meilleure Piéce est où l'on rit le plus.
Pour moi, la plus joyeuse est celle où je me livre.
Du reste, Serviteur; je m'ennuye en entrant;
Et fût-elle un chef-d'œuvre, & propre à faire un livre,
Malgré moi, ventrebleu! je bâille, en admirant.

L'ADMIRATEUR.

Oui, j'aimerois assez une Piéce égayée.

LE BOURGEOIS.

En un mot, j'aime à rire, à gorge déployée.

LA PRECIEUSE.

Est-ce qu'on rit encore?

LE BOURGEOIS.

Est-ce qu'on ne rit plus?
Vous me la donnez belle! Et, par quelle avanture.

LA PRECIEUSE.

La joye est tombée en roture.

LE BOURGEOIS.

Et le Bon-Sens aussi. Je m'en moque. Au surplus,
Je veux rire; oui, sambleu! je prendrai ma revanche.
Monsieur l'Ordonnateur, adieu, jusqu'à Dimanche.

SCENE IV.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME-SENSE'.

LE BON-SENS.

ET d'un Public.

LA FOLIE.

Eh bien? Celui-là par hazard
N'est-il point à vous?

LE BON-SENS.

Non: je n'y prends point de part.

LA FOLIE.

Ainsi du reste.

(*Au Critique.*)

A vous, caustique impitoyable.

LE GE'NIE.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon?

LE CRITIQUE.

Rien.

LE GE'NIE.

Rien!

LE CRITIQUE.

Oui, rien de bon, ni même de passable.

LE GE'NIE.

Vous ne louez donc jamais?

LE CRITIQUE.

Non:
Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

LE GE'NIE.

Quoi? Vous n'approuvez rien?

LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été
Réduit à cette extrémité
Et pour n'y pas tomber, je blâme tout d'avance.
Le titre de l'Ouvrage, & le nom de l'Auteur,
Suffisent pour cela, quand on est connoisseur.
C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loue.

LE BON-SENS.

Moi? Soyez assuré que je vous desavoue.
Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur
Que l'on exerce, autant par air, que par humeur.
Mais au contraire, je me prête
En faveur des beautés, je fais grace aux défauts.
Trop de délicatesse est souvent indiscrette.
Un dégoût général désigne un esprit faux.
Qui n'est jamais content, n'est pas digne de l'être.
Tel épluche un Ouvrage, en croyant s'y connoître,
Et trouve des défauts par-tout,
Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

LE CRITIQUE.

Ah! Vous êtes trop bon.

LE GE'NIE.

Et vous trop intraitable.
Je n'ai rien à vous demander.

LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider
A donner un spectacle un peu moins détestable.
Je connois le Public. Il est malin, cruel;
Il aime à voir couler la bile avec le fiel.
Quittez tout autre goût, embrassez la Critique;
Armez-vous de ses traits; devenez satyrique.
Ce genre a trouvé du crédit;
On l'a rendu facile: il y faut moins d'esprit.

LE BON-SENS.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amere,
Instruisoit les Auteurs, savoit les redresser;
Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors, elle pouvoit briller sur le Théâtre:
Mais son utilité n'a point duré long-temps;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre,
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

LA FOLIE.

Vous voulez ſupprimer le plaiſir de médire?

LE CRITIQUE.

Qu'importe que l'on nuiſe auſſitôt qu'on fait rire?
Tombez ſur ce peuple d'Auteurs,
A qui l'appas du gain & la fainéantiſe
Font apporter ici ſottiſe ſur ſottiſe,
Dont ils ſavent trop bien empaumer les Acteurs;
Aidez-les à ſe faire une guerre cruelle;
Empoiſonnez encor leur haine mutuelle,
Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer;
N'épargnez à pas un la plus forte ſatyre;
Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire
De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

LE GE'NIE.

En ſuivant votre avis....

LE CRITIQUE.

Vous ne pouvez mieux faire.

LE GENIE.

Je ſerai donc ſûr de plaire?

LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi, ce que je vous en dis,
C'eſt pour votre profit. Jamais je n'applaudis.

SCENE V

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

L'ADMIRATEUR.

Cette guerre d'Auteurs auroit bien ſon mérite.

LA PRECIEUSE.

Vous moquez-vous des Spectateurs?
Quoi? Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs?
Ces ſujets ſont trop bas. Le Public vous en quite,
Genie, élevez-vous à des objets plus grands.
Prenez le ton Philoſophique;

Ajuſtez

Ajustez la Métaphysique
A l'usage du sexe & des honnêtes gens;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui ses échasses:
Mais ne lui donnez pas des allures trop basses,
Ayez le badinage abstrait & clair-obscur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.
Faites-vous deviner, vous plairez à coup sûr.
Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule;
Osez-en disposer comme de votre bien:
Pour dire ce qu'on veut, c'est l'unique moyen.
D'heureuses libertés sont bien récompensées.
Soyez maniéré dans vos réflexions,
Et toujours imprévu dans vos expressions.
Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'ADMIRATEUR, *battant des mains.*
Ah! Miracle!

LE BON-SENS.
Monsieur entend apparemment
Ce jargon-là tout couramment?

L'ADMIRATEUR.
J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

LA FOLIE.
Hé! Mais rien n'est plus clair. Je ne pourrois mieux (dire.
(*Au Bon-Sens.*)
Oh! Vous haussez l'épaule à tout ce que l'on dit.
Ce langage n'est pas le vôtre;
C'est celui de l'esprit. Quiconque en parle un autre,
Encanaille à la fois sa langue & son esprit.

LE GE'NIE, (*au Bon-Sens.*)
Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage?

LE BON-SENS.
La nouveauté du genre a d'abord ébloui;
Mais le charme est évanoui.
La raison a repris son ancien langage;
Et c'est celui de vos ayeux;
Il doit être pour vous aussi bon que pour eux.

LA PRECIEUSE.
J'en appelle.

LE GENIE.
A qui donc?

LA PRECIEUSE.
Au Bon-Sens.

LE GE'NIE.
C'est lui-même
Qui vient de décider.
LA PRECIEUSE.
Votre erreur est extrême.
Je m'y connois : ce n'est plus lui.
Ismène ouvre ce soir son Cercle Académique.
On doit en ma faveur y relire aujourd'hui
Une Piéce d'un goût métaphysi-comique :
C'est de l'esprit tout pur, passé par l'alambic,
Trop fin pour le goût du Public;
Le Bon-Sens; mais je dis le Bon-Sens véritable.
LE BON-SENS.
Vous verrez que nous sommes deux.
LA FOLIE.
Autant que de Publics; cela n'est pas douteux.
LA PRECIEUSE.
Il y sera, vous dis-je, & ce Juge équitable
Approuvera mon goût, & me rendra raison
De l'accueil si bourgeois qu'on me fait en son nom.

SCENE VI.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS.
La bonne connoisseuse!
LA FOLIE.
Allez, ma chere amie,
J'aurai soin de me rendre à votre Académie.
L'ADMIRATEUR.
Pour moi, l'on satisfait aisément mes desirs.
Je suis de tous les goûts & de tous les plaisirs.
J'ai pour tous les Auteurs une estime infinie:
Je ne sifflai jamais aucun d'eux de ma vie.
Tout homme qui s'adonne à divertir autrui,
Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.
Aussi,

Aussi, malgré ma femme, & ses façons maussades,
J'en ai toujours sans vanité
Chez moi deux ou trois accolades,
A l'heure du dîner, pour leur commodité;
Mon Cuisinier fait des merveilles.
Ces Messieurs, à leur tour, enchantent nos oreilles;
Ainsi....

LE GE'NIE.

De vos avis on se passera bien.
Quiconque admire tout, ne se connoît à rien.

SCENE VII.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE', LE PETIT MAITRE.

LE PETIT-MAITRE.

JE viens tard; excusez. Je me sauve au plus vîte.
(à la Folie.)
Déesse, vous voilà! Je vous en félicite.....
Je vous trouve par-tout où l'on trouve quelqu'un.
(Montrant le Bon-Sens.)
Quel est ce visage importun?
Je n'ai vu sa figure en aucun lieu du Monde.
Cela sent son Poëte une lieuë à la ronde.

LA FOLIE.

C'est toute une autre espéce, un Etre de raison.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaison.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'on nomme?

LA FOLIE.

Le Bon-Sens.

LE PETIT-MAITRE.

Oui, je me le rappelle.

LE BON-SENS.

C'est du plus loin.

LE PETIT-MAITRE.

Quelle nouvelle ?

Hé bien ! Qu'a-t-on conclu ?

LE GE'NIE.

Rien encore entre nous.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'attend-on ?

LE GE'NIE.

Votre avis.

LE PETIT-MAITRE.

Soit.

LE GE'NIE.

D'abord aimez-vous ?

LE PETIT-MAITRE.

Beaucoup.

LE GE'NIE.

La Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui, quand elle est meublée.

LE GE'NIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'assemblée.

LE GE'NIE.

Mais....

LE PETIT-MAITRE.

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GE'NIE.

C'est-là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui, l'affluence m'est tout ce qui m'est nécessaire,
Je jette, en arrivant, un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons
Si quelque femme d'importance, (voir.
Fiére d'être à la Cour un peu sur le trotoir,
Veut éluder ma révérence,
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil
Jusqu'à me saluer : Je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt, & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'apperçoit.
Je me leve, on me rend le salut qu'on reçoit ;
Cela fait un coup de Théâtre.

LE GE'NIE.

Et la Piéce?

LE PETIT-MAITRE.

Elle va son train, & moi le mien.

LE GE'NIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & d'en suivre l'intrigue.

LE PETIT-MAITRE.

L'intrigue! Ah! palsambleu! l'Auteur peut arranger
La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui, de loge en loge, on va faire sa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour,
La Piéce est aux abois; le dernier Acte expire.

LE GE'NIE.

Et vous jugez alors?...

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GE'NIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots...,

LE GE'NIE.

Qui sont?

LE PETIT-MAITRE.

Divin, ou détestable;
Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GE'NIE.

Ah! Je vous reconnois pour être d'un Pays,
Où d'abord on sait tout, sans avoir rien appris.

LE PETIT-MAITRE.

Enfin, les spectacles que j'aime,
Sont ceux où la presse est extrême.

LE GE'NIE.

Pour l'attirer ici, savez-vous un moyen?

LE PETIT-MAITRE.

Parbleu! rien n'est plus simple.

LE GE'NIE.

Hé bien?

LE

LE PETIT-MAITRE.

Les nouveautés sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,
Ne nous donnez jamais que des Piéces nouvelles;
Affichez-les d'abord pour la derniere fois;
Prenez double, rendez vos plaisirs impayables;
Exceptez le Parterre. Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est du reste à quoi je conclus.

SCENE VIII.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE'.

LA FOLIE.

Voilà bien des Publics qui passent en revuë.
Vous voyez qu'à la Ville aussi-bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continuë.

LE BON-SENS.

Peut-être que j'aurai mon tour.

LE GE'NIE *à l'Homme sensé.*

Passons à vous, Monsieur.

L'HOMME SENSE'.

Moi, sur cette matiere
Je n'ai qu'un foible usage, & fort peu de lumiere.
Je pourrois me tromper.

LA FOLIE.

C'en est le pis aller.
Cela ne doit jamais empêcher de parler.
Comment? Vous rougissez?

L'HOMME SENSE'.

J'ai lieu d'être timide.

LA FOLIE.

On pense mal des gens qui n'osent dire un mot.

LE BON-SENS.

Souvent il n'en faut qu'un pour passer pour un sot.

LA FOLIE.

Bon, bon, dites toujours.

L'HOMME SENSE'.

Jamais je ne décide.

LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher?

L'HOMME SENSE'.

J'écoute ce qu'on dit,
Et je tâche au surplus de le mettre à profit.

LE BON-SENS.

(*à part.*)
Cet homme, par hazard, seroit-il raisonnable?
J'aime sa retenuë, & sa timidité.
Quand on compte si peu sur sa capacité,
On ne dit jamais rien qui ne soit convenable.

L'HOMME SENSE'.

Je vais, puisque vous l'exigez,
Dire à peu près ce que je pense:
Mais ce sera sans conséquence.
Ce ne sont que des préjugés.

LE GE'NIE.

Sur le Théâtre, enfin, que faut-il vous produire?

L'HOMME SENSE'.

Je cherche à m'amuser; encor plus à m'instruire.

LA FOLIE.

A s'instruire! Cet homme est de mauvaise foi.

L'HOMME SENSE'.

Le vrai, le naturel ont des charmes pour moi.
Renvoyez aux Forains ces folles rapsodies,
Que l'on veut bien nommer du nom de Comédies,
Qu'on ne voit qu'une fois, que jamais on ne lit,
Où l'esprit & le cœur ne font aucun profit.
Quoi! Nous aurons toujours des farces surchargées?
Une intrigue cousuë à des Scenes brochées?
Des suppositions, des caracteres faux,
Absurdes, indécens, chargés outre mesure;
Des portraits inventés, dont jamais la Nature
N'a fourni les originaux?
Hé quoi? Dans le siécle où nous sommes,
Quelle néceßité d'imaginer des hommes!
De pousser leur folie au suprême degré!
C'est assez des travers que chacun d'eux se donne.

Pei-

Peignez-les tels qu'ils sont. Un ridicule outré
Fait rire, & cependant ne corrige personne.
Je m'explique peut-être avec témérité.
Bien d'autres cependant osent penser de même,
Toutefois je n'en tire aucune autorité.
A vos décisions je soumets mon systême.

SCENE IX.

LE GE'NIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LE BON-SENS.

AH! Je le reconnois à ce discours sensé.
Le voilà ce Public que j'avois annoncé,
A qui par préférence il faut chercher à plaire.

LE GE'NIE.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins?

LA FOLIE.

Lui? C'est un franc Visionnaire,
Et, de tous les Publics, celui qui vaut le moins;
Car il est sérieux. Avec la multitude
On ne gagne souvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.
Laissez-moi sur la Scène un souverain empire;
Sur-tout que le Bon-Sens pour jamais se retire:
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.
A ce prix j'entreprends d'entretenir Thalie,
Et Melpomene encor par-dessus le marché.

LE GE'NIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je suis trop attaché.
Mais souffrez qu'avec lui je vous réconcilie.
Cet accord vous convient, & feroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui, moi? Que je m'unisse avec un raisonneur,
Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire,
Dont le but est d'apprendre à se passer de rire?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Ecarte le plaisir qui vient s'offrir à lui?
Le fléau de tous ceux qui deviennent sa proye?

Qui

Qui dispense à regret, & mesure la joye
Que je répands à pleines mains?
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.
LE GE'NIE.
Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.
LA FOLIE.
Entre nous, en un mot, il faut se déclarer.
LE GE'NIE.
Je n'oserois vous séparer.
Son secours m'est utile, & j'ai besoin du vôtre.
LA FOLIE.
Hé bien? Eprouve donc sa persécution,
Insensé; je te livre à sa direction.
Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres,
Encor plus ennuyés que des Mânes plaintifs,
Epars sur les rivages sombres,
Rappelleront ici les plaisirs fugitifs:
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte;
A commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le Temple de l'ennui.
Tu finiras par mettre écriteau sur la porte.

SCENE X.

LE GE'NIE, LE BON-SENS.

LE GE'NIE.
CEtte prédiction pourroit bien s'accomplir.
Je crains qu'elle aille s'établir.....
LE BON-SENS.
Laissez, laissez aller cette folle immortelle:
On peut ici se passer d'elle.
Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.
Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire
Pour quelque temps encore assurent votre gloire.
Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux. (ce;
J'en sai qui n'ont besoin que d'un peu plus d'auda-
Et je vais les encourager.

SCENE

SCENE XI.

LE GE'NIE *seul.*

JE suis au dépourvu. Que faut-il que je fasse?
La Folie, en tout temps, est bonne à ménager.

SCENE XII.

THALIE, LE GE'NIE.

LE GE'NIE.
DE'esse, vous voyez mon embarras extrême.
THALIE.
Oui, le Public n'est pas d'accord avec lui-même.
LE GE'NIE.
J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux:
Un seul m'a paru bon; mais il est dangereux.
THALIE.
Il faut pourtant le suivre.
LE GE'NIE.
Où prendrez-vous des piéces?
THALIE.
Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.
LE GENIE.
Oui: mais en attendant l'effet de ses promesses,
Je n'ai rien à donner.
THALIE.
Hé bien? Faute de mieux,
Prends cette Comédie.
(*Lui présentant un manuscrit.*)
LE GE'NIE.
Est-ce une bonne aubeine?
THALIE.
C'est l'essai d'un Auteur que je connois à peine.

LE

LE GE'NIE.

Tant pis.

THALIE.

Au bas du Pinde on m'a fait ce présent.

LE GE'NIE.

Si c'en est un.

THALIE.

Peut-être. Et je n'ose à présent
Jurer de rien, en fait d'ouvrage,
Le Public qu'on prévient, refuse son suffrage.
Entre nous, celui-ci me paroît hazardeux.
Je ne sai ; j'y voudrois une fable mieux faite,
Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

LE GE'NIE.

Allons, prenons toujours ; les temps sont malheureux.

Fin du Prologue.



A Ca

ACTEURS

DE LA

COMÉDIE.

LE'ONORE.

DAMON, amant de Léonore.

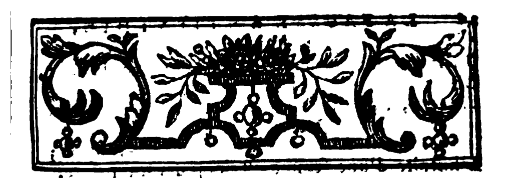
GE'RONTE, oncle de Léonore.

ORPHISE, femme de Géronte.

FRONTIN, valet de Damon.

NERINE, ſuivante de Léonore.

La Scène eſt dans une Maiſon de campagne de Géronte.



LA FAUSSE ANTIPATHIE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

TOn Maître & ma Maîtresse auroient bien dû s'aimer.
C'est lui....

FRONTIN.

C'est elle....

NERINE.

Quoi?

FRONTIN.

Qui devoit l'enflammer.
Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour suit la folie.
On veut qu'une Maîtresse ait l'air vif, semillant;
Un peu moins de bon-sens, un peu plus de brillant.

NÉRINE.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reste.
L'état de Léonore est cruel & funeste.
Frontin, toute sa vie, est....

FRONTIN.

Défiez-vous-en;
L'histoire d'une femme est toujours un roman.

NERINE.

Oui. Le sien commença par un sot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage,
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéir, & marcher à l'autel:
Mais, en sortant du Temple, un jeune téméraire,
A qui, sans le savoir, elle avoit trop sçu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua son époux,
L'obligea de se battre, & tomba sous ses coups.
Pour dérober sa tête à l'injuste poursuite
D'un ennemi puissant cet époux prit la fuite.
Léonore aussitôt saisit sa liberté,
Et s'enfuit en secret dans un Cloître écarté,
Sous ce nom inconnu qu'elle conserve encore.
Que ne feroit on pas pour fuir ce qu'on abhorre?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.
Géronte apprit enfin notre azyle secret,
Et vint nous apporter....

FRONTIN.

Un brevet de veuvage?

NERINE.

Oui. Nous vîmes la fin d'un si long esclavage.
Cet oncle généreux nous retira chez lui.

FRONTIN.

Mais je ne vois point-là tant de sujet d'ennui;
Car Léonore est veuve, & dans le plus bel âge.

NERINE.

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pillage.
C'est pour les recueillir, ou du moins leurs débris,
Que Géronte est allé faire un tour à Paris.
S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites,
Voi l'état malheureux où nous serons réduites.
Géronte a pour sa niéce une tendre amitié:
Mais tu sais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra peut-être. Est-il enfer plus rude

Que

Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, & jamais du prochain,
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain?
Joint à l'humeur d'Orphise un sujet infaillible,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible:
Elle a, d'un premier lit, une fille à pourvoir.

FRONTIN.

Ceci m'ouvre l'esprit; & je crois entrevoir....
Que je n'étois qu'un sot.... Oui.

NERINE.

Cela peut bien être.

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette Terre ici près,
Tu sais que le château n'étoit pas praticable;
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable....

NERINE.

Oui, je sai qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Géronte, en attendant, s'en vint nous accueillir;
Et, comme un bon voisin, nous offrit un azile.
Nous vinmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque temps en état d'y loger:
Mon Maître cependant paroît n'y pas songer.

NERINE.

Ta remarque est juste. Oui... Mais la fille d'Or-(phise...?

FRONTIN.

Julie? Ah! Si mon Maître en avoit l'ame éprise,
Son amour oseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fiere; & sa fierté nous perd.

NERINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.
J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent.

NERINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit.



SCENE II.

NERINE *seule*.

Tout ce que ma mémoire à présent me rappelle,
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

SCENE III.

LEONORE, NERINE.

NERINE.
Vous m'avez appellée?
LE'ONORE.
Oui. Je voulois sortir.
Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi, l'on ne sait plus désormais où te prendre.
Tu sembles te lasser de l'état où je suis;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.
NERINE.
J'étois avec Frontin, puisqu'il faut vous le dire:
Je lui parlois de vous.
LE'ONORE.
Je sai ce qui l'attire.
NERINE.
Nous disions que Damon auroit dû vous aimer;
Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.
LE'ONORE.
Tu n'es pas raisonnable.
NERINE.
Il seroit trop à plaindre.
LE'ONORE.
Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant....

NERINE.

Oui, je croyois d'abord
Que Damon vous aimoit; Madame, j'avois tort.

LE'ONORE.

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence?

NERINE.

Si l'on aimoit encore, ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
A présent une intrigue est bientôt décidée.
On ne se donne plus le temps d'être enchaîné:
L'amour prend son essor aussitôt qu'il est né.
Dès qu'on aime, on en fait un récit infidèle;
On exagere un feu qui n'est qu'une étincelle;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la Ville & la Cour.
La sotte vanité conduit tout le mystere;
Et la fatuïté l'empêche de se taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainsi nous nous trompions... Cela vous fâche un peu.

LE'ONORE.

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnue
Pour être, en ma faveur, follement prévenue?

NERINE.

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent.
Non, ma chere Maîtresse, il est extravagant,
Insoutenable.

LE'ONORE.

En quoi?

NERINE.

C'est que Damon vous aime.

LE'ONORE.

Mais accorde-toi donc, Nérine, avec toi-même.

NERINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'em-
(barras.

LE'ONORE.

Tu viens de me prouver...

NERINE.

Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce siécle on voit naître.
Quoi? Parce que l'on n'est ni fat, ni petit-maître,

On ne peut vous aimer? L'obstacle est imprévu.

LE'ONORE.

Par où peux-tu juger....

NERINE.

Par tout ce que j'ai vu.

LE'ONORE.

Mais encore, quoi donc?

NERINE.

Premierement, vos charmes.

LE'ONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NERINE.

J'ai démêlé, vous dis-je, à travers ses respects,
Des soupirs étouffés, des regards indirects,
Un silence pénible, autant qu'involontaire,
Des desirs, des égards, du trouble, du mystere,
Un intérêt secret, un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme
De l'amour; &, de plus, un amant honnête-homme.
J'ai vu bien plus encore.

LE'ONORE.

Acheve; dis-moi tout.

NERINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LE'ONORE.

Ah! C'est trop voir. Finis; je ne veux plus t'entendre.
Je te défends.. Hélas! Que puis-je lui défendre?
Quoi? De foibles attraits flétris par les douleurs,
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs,
Pourroient causer encore une foiblesse?

NERINE.

Et sur-tout à l'objet pour qui l'amour vous blesse?
Car il faut vous aider.

LE'ONORE.

Nérine, tu me perds.

NERINE.

De quoi m'accusez-vous? Croyez que je vous sers.
Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.

Quand

Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie.

LE'ONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
A peine j'achevois ma premiere saison,
On me tira du Cloître, & j'entrai dans le monde
Avec les préjugés dont la jeunesse abonde.
Une mere absolue, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix.
Je me révins d'abord. Mon dépit fut extrême,
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même.
Je croyois mériter du moins quelques soupirs:
Mais, loin de s'abaisser à flatter mes desirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevue.
Je fus au Temple; & là sans détourner la vue,
Victime dévouée au cruel intérêt,
On me fit malgré moi prononcer mon arrêt.
Quel hymen! Ou plutôt quelle union fatale!
L'aversion, sans-doute, entre nous fut égale.
En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis; & mon époux mourut.
Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans-doute l'hymen, mon devoir, & le temps,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux senti-
(mens.

NERINE.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.
Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde
Au sujet de Damon, il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LE'ONORE.

Peut-être que sa fille....

NERINE.

Hé! souffrez qu'on vous dise..
Mais on vient.

LE'ONORE.

C'est, sans-doute, Orphise que j'attends!

NERINE, *à part.*

Le diable qui l'amene a bien mal pris son temps.



SCENE IV.

ORPHISE, LEONORE, NERINE.

ORPHISE.

(*à Nérine.*)

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adresse;
J'aurai besoin de vous, & de votre Maîtresse.
(*à Léonore.*)
Madame, vous savez qu'autant que je le puis
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fille & vous tout mon cœur se partage.
J'espere que Géronte en fera davantage;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens usurpés.
Si par malheur enfin ses soins étoient trompés,
Vous deviendrez, Madame, une seconde fille,
Que la fortune aura mise dans ma famille;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NERINE, *à part.*

Que diantre signifie un exorde si doux?

LEONORE.

Madame....

ORPHISE.

Je prévois ce que vous m'allez dire.

LEONORE.

Ma reconnoissance....

ORPHISE.

Est telle que je desire.

LEONORE.

De grace.....

ORPHISE.

Epargnez-vous de vains remercîmens.
C'est tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

LEONORE.

Souffrez.....

ORPHISE.

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.
Damon va nous quitter. Et c'est ce qui m'oblige

Avenir vous prier d'empêcher son départ.

LE'ONORE.

Pour vos moindres desirs il aura plus d'égard.

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois, sans être compromise,
Que vous employassiez ici votre entremise.

LE'ONORE.

Madame, sur Damon ai-je assez de crédit? ...

ORPHISE.

Assez, pour l'amener au point dont il s'agit.
J'ai des desseins secrets qu'il faut que je vous dise.
Connoissez-vous Damon? Parlez avec franchise.

LE'ONORE.

Je le crois honnête-homme.

ORPHISE.

Oh! Je n'en doute pas.
Le mystere a pour lui de furieux appas. (quente,
Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente
Il est d'une réserve incivile & piquante.

LE'ONORE.

En quoi, Madame?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits.
Il est homme de guerre, & n'en parle jamais.

LE'ONORE.

Tous ses pareils devroient imiter sa prudence.

ORPHISE.

Quand on est noble, on peut en faire confidence.
Il ne cite jamais ni lui, ni ses ayeux.

LE'ONORE.

Ceux qui font autrement sont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on est riche, est-il naturel qu'on s'en cache?
Le premier avantage est que chacun le sache.

LE'ONORE.

Il n'appartient qu'aux sots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainsi vous approuvez sa singularité?
Tant mieux. Du reste, il est homme assez sociable.
Je crois qu'on en peut faire un mari fort passable.

(*Léonore soupire.*)

Plaît-il?

LE'ONORE.

(*à part.*)

Rien. Ciel ! De quoi va-t-elle me prier ?

ORPHISE.

J'ai, comme vous savez, ma fille à marier.
Et ce seroit me faire un plaisir véritable,
De savoir si Damon est un parti sortable.
En ce cas, agissez, Madame ; servez-nous,
Comme on vous serviroit ; faites comme pour vous.

NERINE.

Sans-doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux de votre main l'accepter pour mon gendre.
Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
Je sors ; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
Vous ne mettrez en jeu ni moi, ni la future.

LE'ONORE.

En-vérité, Madame.....

ORPHISE.

En pareille avanture
Il faut avec adresse employer les détours.
Tout homme qu'on recherche en abuse toujours ;
Se renchérit d'abord, sans valoir davantage ;
Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.
Leur fatuïté vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait,
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice ;
Nous nous avilissons, si nous sentons leur prix ;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

SCENE V.

LE'ONORE, NERINE.

LE'ONORE.

Nerine.

NERINE, *riant.*

Ah ! Rien n'est plus risible.
Orphise vous procure un moyen infaillible

De

De vous servir vous-même, en servant ses desseins.
Voilà des intérêts remis en bonnes mains.

LE'ONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle!
Je ne puis y songer ni pour moi, ni pour elle.
Oui, cette occasion n'est qu'un piége fatal.
Je m'exposerois trop, je la servirois mal.
Laissons aller Damon, il faut que je l'évite.
Imagine une excuse, & reçois sa visite.

NERINE.

Quel danger courez-vous? Quoi! Vous n'osez saisir
La seule occasion qui peut vous éclaircir?

LE'ONORE.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NERINE.

A ne point voir Damon ne vous obstinez plus.
Que pourroit il penser d'un semblable refus?
Cette affectation seroit plus dangereuse.
D'ailleurs, Madame Orphise en seroit furieuse.
Madame, il faut céder à la nécessité.
Mais j'apperçois Damon.

LE'ONORE.

Que ne l'ai-je évité!

SCENE VI.

DAMON, LE'ONORE, NERINE.

(*Damon fait deux ou trois révérences, avance, recule, & paroît déconcerté.*)

NERINE *à part.*

Que deux amans sont sots, quand ils sont en présence!
Il faut que je les aide à rompre le silence.
(*à Damon.*)
On dit que vous allez chercher en d'autres lieux
Une société qui vous amuse mieux.

DAMON *à Léonore.*

L'ennui n'habite point un séjour où vous êtes.
Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes...

NERINE.

Quoi! Vous partez, Monsieur?

DAMON *à Léonore.*

Oui, Madame, je suis;
Je sais ce que je dois, & plus que je ne puis.

NERINE.

Si la maison vous plaît?

DAMON *à Léonore.*

Que trop!

NERINE.

Hé! Qui vous presse?

DAMON *à Léonore.*

Mon honneur, ma raison, le danger, ma foiblesse,
Votre repos enfin.

LE'ONORE.

Mon repos, dites-vous?

DAMON *à Léonore.*

Ah! Madame, daignez m'écouter sans courroux.
N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.
Oui, pour votre repos, ma fuite est nécessaire.
Orphise dans ces lieux cherche à me retenir;
Et c'est ce qui m'a fait résoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible,
Sa bonté m'est à charge, & vous seroit nuisible.

NERINE.

Quoi! Vous savez déjà le bien qu'elle vous veut?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il? Non; jamais on ne peut,
Avec plus de mystere, être plus indiscrette.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LE'ONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi! Ses attraits naissans n'ont pu vous enflammer?

DAMON.

Ah! Tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NERINE.

Vous ne l'aimez donc pas?

DAMON.

Non. J'échappe à ses charmes.

Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise, avec raison, n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne.
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisés à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LE'ONORE.

Vous le voulez? Il faut approuver votre zèle.

NERINE.

Allez, Monsieur, allez où l'amour vous appelle.

DAMON.

De quoi m'accusez-vous? Je m'exile chez moi.
D'ailleurs, si quelqu'objet me tenoit sous sa loi,
Hélas je n'aurois point de retour à prétendre;
Mon cœur s'entretiendroit dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

NERINE.

Tenez, Monsieur. J'ai peine à croire au merveilleux;
Tant de discrétion est hors de vraisemblance.

LE'ONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence,
Puisque vous nous quittez, vous avez vos raisons.

DAMON.

Moi, des raisons? Je vois vos injustes soupçons.
Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.
Si vous saviez combien cette erreur m'est cruelle! ...
Puisque vous m'y forcez, apprenez mon état.
Si j'aimois, mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroit un outrage,
Qui deshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé! Que me serviroit le plus tendre retour?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

LE'ONORE.

Vous êtes marié?

DAMON.

Je le suis. Mais enfin
Un prompt événement peut changer mon destin.

NERINE.

Partez, Monsieur, partez; vous ne pouvez mieux faire.

LEONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

(*à part.*)

Madame, j'obéis. J'espere un prompt retour.

SCENE VII.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

IL est donc marié ?... Que devient mon amour ?
Nerine, je l'aimois.... Sa présence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flaté ?
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai-je pu contenir ma colere trop prompte ?
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NERINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit ?
Qu'un prompt événement peut changer sa fortune ?

LEONORE.

Ah ! Ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez... Va chercher l'épouse de Géronte.
De tout ce qui se passe, il faut lui rendre compte.
Pour ne plus voir Damon, qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.



SCENE

SCENE VIII.

FRONTIN, NERINE.

FRONTIN, *tenant un paquet de papiers.*

AH! te voilà, Nérine! Enseigne-moi mon Maître.

NERINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître!
Ton Maître est marié, tu m'en fais un secret!

FRONTIN.

Si j'en sais rien, je veux être étranglé tout net.
Mon Maître est un sournois comme on n'en trouve
gueres:
Oui, je crois que le diable est son homme d'affaires.
Je le trouvai jadis en Païs étranger:
Il n'a depuis ce temps cessé de voyager.
Ce n'est que depuis peu que nous sommes en France.
Il n'a fait, que je sache, aucune connoissance,
Si ce n'est chez Géronte, où tu sais bien comment
Il n'a pu refuser de prendre un logement.
Oh! s'il est marié, ce que je ne puis croire,
Ce n'est pas de mon bail: c'est quelque vieille histoi-
re....
Bon! Il n'a point de femme appartenante à lui;
Par-tout il a roulé sur le compte d'autrui.

NERINE.

C'est un fait. D'où viens-tu?

FRONTIN.

Je viens, à toute outrance;
De chez cet Avocat ici près en vacance:
J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès:
Mais à la fin....

NERINE.

Ton Maître a-t-il quelque procès?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sai point quelle est leur manigance.

Le

Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,
En me disant, " Voilà votre Maître en repos....
Mais à quoi rêves-tu?

NERINE.

C'est à certains propos....
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante?

FRONTIN.

Oui, si j'étois sorcier. Ah! L'enquête plaisante!

NERINE.

Ah! Tu n'es bon à rien. Va-t-en sans différer.
seule.
Je ne sai pas pourquoi j'ose encore espérer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE'ONORE, NERINE.

LE'ONORE.

DAmon est-il parti?

NERINE.

Sans-doute qu'il doit l'être.

LE'ONORE.

Orphise ne vient point?

NERINE.

C'est qu'elle sçait peut-être
Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas...
La voilà justement.

LE'ONORE.

Ne m'abandonne pas.



SCENE II.

ORPHISE, LE'ONORE, NERINE.

ORPHISE, *à Léonore.*

Madame, en-vérité, vous êtes admirable,
Une personne unique, une femme adorable.

LE'ONORE.

Des noms aussi flatteurs ne me conviennent point:
Et vous me surprenez, Madame, au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reste enfin, grace à votre entremise:
Si je le sçais déjà, n'en soyez pas surprise.

LE'ONORE.

Madame, excusez-moi....

ORPHISE.

Ses gens l'ont dit aux miens.
Les valets sçavent tout: c'est d'eux que je le tiens.
Vous me voyez sensible, on ne peut davantage.
Allons, Madame, il faut achever votre ouvrage.

LE'ONORE.

Mon ouvrage?

ORPHISE.

Quoi donc?

LE'ONORE.

Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ?

LE'ONORE.

Il vous plaît de le croire.

ORPHISE.

Et de plus, j'en suis sûre.

LE'ONORE.

Madame, il n'en est rien.

ORPHISE.

Comment?

LE'ONORE.

Non, je vous jure.

OR-

ORPHISE.

Damon reste pourtant ; les ordres sont donnez.

LE'ONORE.

Cela peut être vrai ; mais vous me l'apprenez.

ORPHISE.

Quoi, véritablement ?

LE'ONORE.

Je vous le certifie.
Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

J'en ai l'ame ravie.
Vous n'avez point écrit ?

LE'ONORE.

Encore moins.

ORPHISE.

Tant mieux.
Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.
Ma fille, j'en suis sûre, en a tout le mérite.
Damon ne peut quitter un séjour qu'elle habite.
Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplaît,
Il faut vous dispenser d'y prendre d'intérêt.
Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,
N'aime guére à jouer un second personnage.
Elle voudroit que tout lui devînt personnel ;
Etre l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles ;
Plaire, à l'exclusion de toutes ses pareilles ;
N'en reconnoître aucune, & dominer par-tout.
A votre âge, Madame, on est fort de ce goût.

LE'ONORE.

Oui, je sçai qu'une femme aime un peu trop à plaire ;
C'est de l'âge où je suis, la foiblesse ordinaire.
Dans l'arriere-saison on ne fait qu'en changer ;
Du monde qui nous quitte on cherche à se venger.
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudroit bien être encore sujette,
Alors, par désespoir, & par nécessité,
On se masque ; l'on prend un air d'autorité ;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être ;
Qu'au-contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.

L'es-

L'esprit de charité paroît une foiblesse;
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse:
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.
Un mot vous suffira, pour voir quel intérêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'est.

LE'ONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera? Pourquoi donc, je vous prie?

LE'ONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon! Que me dites-vous? Le traître est marié?

LE'ONORE.

En secret.

ORPHISE.

Avec vous?

LE'ONORE.

Non, je vous en assure.
Ainsi, vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah! L'énigme est assez facile à deviner.
Damon devoit cesser de nous importuner.
Il n'est point retenu par moi, ni par Julie;
Et cependant il reste.

LE'ONORE.

Ah! Quelle calomnie!

SCENE III.

LE'ONORE, NERINE.

LE'ONORE.

Je n'y saurois tenir; je suis au désespoir.
Quel trait injurieux! En est-il un plus noir?

Il reste ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :
Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

NERINE.

Vous connoissez Orphise, & sa malignité.

LE'ONORE.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité,
Et qu'on m'imputeroit la derniere bassesse ?
Nérine, quelle horreur ! On me croit la maîtresse
D'un homme marié ?

NERINE.

Ce trait est inoui.
Une prude jamais n'a bien pensé d'autrui.

LE'ONORE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre.
Orphise va le dire à qui voudra l'entendre.

NERINE.

Et l'on n'en croira rien.

LE'ONORE.

Ah ! Quelle est ton erreur ?
C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,
Elle passe aussitôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

NERINE.

Je ne m'étonne plus si tant d'infortunées
Se plaignent, tous les jours, d'être à tort condamnées,
Je vois bien à présent qu'une femme d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

LE'ONORE, *avec vivacité.*

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie ?

NERINE.

Moi, vous trahir, Madame ? En quoi, je vous suplie ?

LE'ONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ses adieux :
Cependant il s'obstine à rester en ces lieux.
N'aurois-tu point parlé ?

NERINE.

Nullement, je vous jure.

LE'ONORE.

Je ne sçai que penser ; je ne sçai que conclure.
Me serois-je oubliée ?... Auroit-il deviné ?

Dis-

Dis-moi, par quel motif il s'est déterminé?
Après tant de respect, d'où lui vient tant d'audace?
Il faut donc m'éloigner, il faut que je me chasse.
Mais il devinera que c'est lui que je fuis.
Il me suivra par-tout, puisqu'il reste où je suis.
Va le trouver. Dis-lui;.... Non, il vaut mieux écrire.
On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire;
Et, toi, tu lui feras remettre mon billet.

NERINE.

Allez.

SCENE IV.

NERINE *seule.*

JE vais tâcher de trouver son valet.
S'il est intelligent, il me pourroit instruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

SCENE V.

DAMON *seul, & tenant des papiers.*

FAisons cesser enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'appaise après tant de débats.
Celle, à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie;
Du moins on se fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ses gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole; on répond de la sienne.
Ainsi, dans quelqu'endroit que ma femme se tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.
Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne!
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine;
Il ne nous manque plus qu'une formalité

Pour

Pour achever enfin notre félicité.
En attendant, cessons une feinte importune :
Allons à Léonore annoncer ma fortune.
Avant que je lui dise & mon nom & mon rang,
Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.
Voyons si mon amour.... Mais j'apperçois Nérine.

SCENE VI.

DAMON, NERINE.

DAMON.
Peut-on voir Léonore?

NERINE.
Ah! Monsieur, j'imagine
Que vous rêvez.

DAMON.
Je veux lui parler un moment.

NERINE.
Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.
Il faut que je la voye.

NERINE.
Ah! Je vous crois trop sage
Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.
Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.
De grace, annonce-moi.

NERINE.
Je ne le ferai pas.

DAMON.
Que je lui dise un mot.

NERINE.
Cela n'est pas possible.

DAMON.
Il m'est de conséquence.
(Il jette sa bague à terre.)

NE-

NERINE.

Elle n'est pas visible.
En-vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas.
Que cherchez-vous ?

DAMON.

Ma bague.

NERINE *cherchant la bague.*

Ah! Je la vois là-bas
Ou je suis bien trompée : Oui, justement c'est elle.
(Elle ramasse la bague.) (belle.
C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort
(Elle la rend à Damon.)

DAMON *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; &, puisqu'elle te plaît,
Profite du présent que le hazard te fait.

NERINE.

Moi, que je la garde ?

DAMON.

Oui. C'est une bagatelle,
Nérine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.
On ne sauroit prévoir des tours de cette espèce.

DAMON.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse,
Tu lui donneras bien un billet de ma part.

NERINE.

Voilà donc l'encloüûre ! Allons, à tout hazard.
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquite.

DAMON.

Je cours te le chercher, je reviens au plus vîte.

SCENE VII.

NERINE *seule.*

Je ne sçais, à présent que j'ai le diamant,
Je vois que je me suis oubliée un moment :

Ré-

Réfléchissons un peu sur mon étourderie.
Je devois refuser cette galanterie.
Mon petit intérêt m'a fait illusion.
C'est la premiere fois... Maudite occasion!
Tu sçais apprivoiser l'honneur le plus sauvage;
Tu ménes où tu veux la fille la plus sage.
Sans toi, l'on pourroit l'être avec facilité.
Je ne me croyois pas tant de fragilité.
Cependant, si je rends la bague que j'ai prise,
Je répare une faute avec une sottise.
Damon ne voudra pas reprendre son présent:
Au contraire, il croira qu'il n'est pas suffisant.
Il sera généreux; je voudrai me défendre;
Il ne démordra pas, je finirai par prendre:
Voilà pour cet article. Autre réflexion.
Mais comment m'acquiter de ma commission?

SCENE VIII.

LEONORE, DAMON, *tenant chacun une lettre à la main.* NERINE.

LE'ONORE *sortant d'un côté.*
(*à Nérine.*)
Tiens, fais rendre à Damon....
DAMON *sortant de l'autre côté.*
(*à Nérine.*)
Tiens, donne à ta Maîtresse...
NERINE *au milieu d'eux croisant les bras.*
Donnez, je remettrai chacune à son adresse.
LE'ONORE, *avec étonnement.*
Damon!
DAMON.
Madame avoit quelqu'ordre à me donner?
LE'ONORE.
Vous le deviez attendre; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DA-

DAMON.

Une raison heureuse, ou du moins légitime,
Dont je vais vous instruire....

LE'ONORE.

Epargnez-vous le soin
D'un éclaircissement, dont je n'ai pas besoin.
Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.
Partez, Monsieur, partez; & cessons de nous voir;
Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.
C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais....

LE'ONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah! Madame....

LE'ONORE.

Damon ose me retenir?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LE'ONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance.

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette derniere instance.
Il y va de mes jours. Permettez en partant
Qu'on vous dise un secret, qui peut m'être important.

LE'ONORE.

Je ne veux rien savoir...

DAMON.

Hélas! daignez m'entendre.
Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.
Ces soupirs, si longtems retenus dans mon cœur,
Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.
Moins je l'offense, & plus je ressens que je l'aime.
Je n'ai plus désormais que sa rigueur extrême...

NERINE.

Votre épouse n'est plus?

DAMON *à Léonore.*

Ah! Ce titre si doux
Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie.

Nous cédons l'un & l'autre à notre antipathie?
Et ces nœuds que l'hymen avoit desavoués,
Sont d'un commun accord entre nous dénoués.

LE'ONORE.

Quoi? Vous vous séparez?

DAMON.

Une heureuse rupture
Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls, ils ont été forcés;
Notre bouche à regret les avoit prononcés.
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restitue & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas! Mon choix est fait; & vous devez m'entendre.

LE'ONORE.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre?
Et vous croyez, Monsieur, qu'il doit m'intéresser?

DAMON.

Quoi donc! Ce foible espoir peut-il vous offenser?

LE'ONORE.

Malgré tout ces détours où votre esprit s'efforce,
Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.
Qui, tel que soit le nom dont vous les colorez,
C'est votre épouse enfin que vous deshonorez.
Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice
D'un coupable abandon fondé sur un caprice.
C'est vous qui l'exigez. Peut-elle y consentir?
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grace.
Si vous n'aimiez ailleurs... Ah! n'en espérez rien.
Elle m'accuseroit... Votre cœur est son bien.
Loin de favoriser cette indigne rupture,
Je ne puis profiter de sa triste avanture.

DAMON.

N'appellez point divorce un accommodement.
Quand je consens à rompre un faux engagement,
Une chaîne, à tous deux également cruelle,
Ce n'est point un affront; c'est un bonheur pour elle.
Vous n'avez jamais su, vous n'éprouverez point

Que le plus grand malheur est celui d'être joint
Au déplorable objet d'une haine invincible.

LE'ONORE *à part.*

Quelle conformité!

DAMON.

Soyez-y donc sensible.
Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle;
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

LE'ONORE.

Dites-moi donc comment elle a pu vous haïr?

DAMON.

Vous me haïssez bien.

LE'ONORE.

Ah! Laissez-moi vous fuir.
Oublions-nous tous deux.

DAMON.

Moi, que je vous oublie?
Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie,
Qui seule avez trouvé le secret d'enflamer
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance!
Perd-on le souvenir, en perdant l'espérance?
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
Vous l'apprendrez bientôt; c'est l'espoir qui me reste.

LE'ONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste
Cet affreux désespoir.

DAMON.

C'est vous qui le causez.
Ces frivoles raisons que vous me proposez,
Qu'invente contre moi votre délicatesse,
Ne l'emporteroient pas sur la moindre tendresse.
De votre aversion, c'est le plus sûr garant.

LE'ONORE.

Restez dans votre erreur, & vivez seulement.

DAMON.

Ah! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre?
Est-ce pitié? Seroit-ce un sentiment plus tendre?
(Il se jette aux genoux de Léonore.)

Léonore, achevez.

LE'ONORE.

Damon....

DAMON.

Eclaircissez....

LE'ONORE.

Que vois-je! Orphise? Adieu; fuyez, disparoissez.

SCENE IX.

LE'ONORE, ORPHISE, NERINE.

NERINE.

(*bas à Léonore.*)

FErme, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vu m'enchante!

NERINE.

Quoi donc?

ORPHISE.

En-vérité, l'attitude est touchante.
Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un soupçon indiscret.
L'excuse n'a plus lieu.

LE'ONORE.

Pardonnez-moi, Madame.

ORPHISE.

Vous souffrez que Damon vous parle de sa flame?

LE'ONORE.

Je fais plus; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié
Que Damon par malheur est déjà marié?
Pour vous, apparemment, c'est une bagatelle;
Ou bien vous m'avez dit une fausse nouvelle.

LE'ONORE.

Elle étoit vraie alors; mais tout est bien changé.
D'un malheureux hymen Damon est dégagé.
On va briser sa chaîne; il me l'a dit lui-même.

Voilà

Voilà ce qui me fait avouer que je l'aime :
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.
Je le crois ; ou du-moins je cherche à me séduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en instrui-
(re.

ORPHISE.

On va briser ses fers ?

LE'ONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

LE'ONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté, sans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a su nous enflamer.
C'est une sympathie invincible, absolue,
Que j'ai d'abord sentie à la premiere vue.
Si le même rapport n'eût agi dans son cœur,
Jamais je n'aurois pu survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez, Madame, à de plus grandes peines.
La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes :
Il est encor vivant.

LE'ONORE.

Mon époux est vivant !

ORPHISE.

Oui. C'est ce que Géronte a dit en arrivant.
Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle.
Il étoit tems.

LE'ONORE.

Il vit, & je suis infidelle !
(vous ?
Grand Dieu ! Dans quelle horreur me précipitez-

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LE'ONORE.

Ah ! Vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie,
Que m'inspira l'époux à qui je fus unie.
L'un & l'autre aux Autels nous fûmes entraînés,
L'un à l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

ORPHISE.

Une fille aisément se prévient, & s'entête ;

Et veut mal à propos se choisir sa conquête.
Je subis, à votre âge, un hymen plus fâcheux :
J'en ai fait un second plus conforme à mes vœux :
Hé bien, je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LE'ONORE.

Hélas ! Pour éviter une infortune extrême,
A quel triste moyen n'ai-je pas eu recours ?
Que ne me laissoit-on finir mes tristes jours ?
J'avois passé douze ans ignorée & tranquile ;
Devois-je consentir à quitter mon azyle,
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du-moins je le croyois ;
Il ne m'en resta pas la moindre incertitude.
C'est-là ce qui me fit quitter ma solitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! Je n'avois point vécu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoisonner le reste.
Damon vint dans ces lieux. C'est l'époque funeste
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut blessé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'est trop pressé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flame importune.
Et d'ailleurs, quelle est donc cette grande infortune ?

LE'ONORE.

C'est d'avoir cru pouvoir disposer de mon cœur.
Mais enfin, sous ce nom, qu'au-moins pour mon bonheur
Votre époux a voulu que je gardasse encore,
Je peux fuir à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à présent paroîtrois-je à ses yeux ?
Pourrois-je soutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouse infidelle,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'est la sujettion du sexe infortuné,
De périr sous le joug quand il est enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.
Allez, Silvie, allez, retrouver votre époux.
Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.
Aussi-bien que l'amour, l'aversion s'épuise.
D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LE'ONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars, je fuis ; & je vais en mourir.

SCENE X.

GE'RONTE, ORPHISE.

GE'RONTE.

Léonore est en pleurs? D'où vient qu'elle m'évite?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Géronte? Où courez-vous si vîte?

GE'RONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment ;
Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Eh! De grace, un moment.

GE'RONTE.

A votre appartement, je me suis fait écrire.
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes, pour un époux l'accueil est très-galant ;
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GE'RONTE.

Nous nous retrouverons, & plutôt dix fois qu'une.
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GE'RONTE.

Oui, dans l'âge où nous sommes,
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes ?

ORPHISE.

Autrefois....

GE'RONTE.

Est passé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.

Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie.

GE'RONTE.

C'est quand vous le voudrez.

ORPHISE.

Au sujet de Silvie....

GE'RONTE.

Eh! Madame, pourquoi l'appeller de ce nom?
Vous avez toujours eu cette démangeaison.

ORPHISE.

Monsieur, c'est que jamais je n'aimai le mystere.

GE'RONTE.

Vous savez cependant qu'il étoit nécessaire,
De peur d'effaroucher des gens intéressés
Entre qui tous ses biens se trouvoient dispersés:
Mais c'étoit un secret, & la charge est pesante.

ORPHISE.

L'apostrophe est commune, & même déplaisante.

GE'RONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Son époux est vivant?

GE'RONTE.

Ah! D'accord.
Oui, cet homme prétend n'avoir pas été mort:
Il revient, c'est à quoi je ne m'attendois gueres,
Les gens qu'il a chargés du soin de ses affaires,
Ont arrêté les miens, quand j'allois terminer:
Mais d'une autre façon j'ai su me retourner,
Sans paroître autrement, que par mes émissaires,
J'ai pris les sûretés qui m'étoient nécessaires.
Léonore, en tout cas, n'y participe en rien.
C'est de quoi nous allons avoir un entretien;
Car elle ne sait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En-vérité j'ai plaint sa fortune cruelle.

GE'RONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Mais cependant, pour certaine raison,
Il faudra, qu'elle ou moi, sortions de la maison.

GE'RONTE.

Parbleu! l'alternative est toujours quelque chose.

Pour-

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

ORPHISE.

C'est que je me propose
De marier.....

GE'RONTE.

Ah! ah!

ORPHISE.

Ma fille avec Damon.

GE'RONTE.

Oui-dà, ce parti-là pourroit être assez bon.
Mais, pour cela, faut-il que je chasse ma niéce?

ORPHISE.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.
Je n'en dirai pas plus, ni d'elle, ni de lui.
Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GE'RONTE.

J'entends à demi-mot.

ORPHISE.

Disposez votre niéce
A suivre son époux, j'y compte, je vous laisse.
Arrangez-vous ensemble; & faites pour le mieux.

SCENE XI.

GERONTE *seul.*

Les femmes ont toujours des projets merveilleux.
Ma niéce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord, j'ai retiré tous ses biens du pillage.
Son époux, il est vrai, n'est pas mort. Cependant
Je n'en suis pas la cause; & c'est un accident
Qui n'interrompra guére, ou très-peu son veuvage,
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage.
Allons la préparer à cet événement.
Elle n'espere pas un si bon dénoûment.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE *seule*.

SAchons ce que Géronte aura fait chez sa niéce.
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'intéresse
A son hymen, il peut me servir à mon gré.
Damon est Gentilhomme ; il est même titré....

SCENE II.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE *sortant de chez Léonore*.
LA femme est une espece à qui rien ne ressemble,
C'est tout bien ou tout mal, & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse, elle l'est à l'excès.
Sa sagesse devient un véritable accès,
La modération lui paroît insipide ;
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvemens sont des convulsions,
La vertu, dans son cœur, se change en passions,
Dégénere en faux zèle, & devient fanatique.

ORPHISE.
Ah ! Vous voilà, Monsieur, dans votre humeur criti- (que.

GERONTE.
Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flatté.
Une femme, à tout âge, est un enfant gâté.

ORPHISE.
Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne,
Qui n'est, en vérité, convenable à personne.

GE-

GE'RONTE.

Madame, je suis juste, & sans prévention.
J'avois fait jusqu'ici certaine exception....

ORPHISE.

Peut-on savoir combien vous en exceptiez ?

GE'RONTE.

Une.
Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Pour nous quelle fortune!

GE'RONTE.

C'est Silvie. Ah! Morbleu! je me trompe de nom.
Son caprice imprévu me trouble la raison.
Diable! Je ne sai plus ce que je voulois dire.
J'exceptois Léonore; & cela vous fait rire.

ORPHISE *riant*.

C'est votre niéce, à qui vous faisiez cet honneur ?

GE'RONTE.

Léonore, elle-même.

ORPHISE.

Elle a bien du bonheur.

GE'RONTE.

Oui d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Autant que de sagesse.

GE'RONTE.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse,
Un travers véritable, un faux rafinement,
Fondé sur le scrupule, & sur l'entêtement.
Je m'en vais préparer Damon à sa disgrace.

ORPHISE.

Bon! Je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

GE'RONTE.

Déjà? Mais vous l'avez accablé de douleurs?

ORPHISE.

Il falloit, tôt ou tard, qu'il apprît ses malheurs.
Plutôt on les apprend, plutôt on s'en console.

GE'RONTE.

J'espere cependant.....

ORPHISE.

Espérance frivole.

GE'RONTE.

Peut-être que Damon que j'ai fait avertir,
Aura plus de crédit....

ORPHISE.

Eh! Laissez la partir.
Elle est mariée......

GE'RONTE.

Oui.

ORPHISE.

L'affaire est terminée.

GE'RONTE.

Point du tout. Si ma niéce étoit moins obstinée,
Elle pourroit.....

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.

SCENE III.

GE'RONTE, ORPHISE, DAMON.

GE'RONTE *à Damon.*

Venez, Monsieur, venez vous unir avec nous;
La pauvre Léonore... Elle se croyoit veuve.
Eh bien, il n'en est rien; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi? vous voulez, Monsieur, la porter au divorce?

GE'RONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.
Car je n'ignore plus qu'elle vous intéresse.
Vous l'aimez?

DAMON.

Je l'adore. A quoi sert ma tendresse?

ORPHISE.

(*à Géronte.*)
Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GE'RONTE.

Ma foi, sans le savoir, je travaillois pour lui.
Quand ma niéce peut rompre une chaîne cruelle,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en train;
Mais le diable jaloux, ou l'esprit féminin,
Ne veulent pas permettre une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zèle.

DAMON.

Je m'en consolerai?

ORPHISE.

Vous serez dans le cas.

DAMON.

Jamais, & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non, vous n'en mourrez pas.

GE'RONTE.

Eh! Madame, tâchez d'être un peu plus tranquille.

ORPHISE.

Vous donnez un conseil plus sage & plus utile.

GE'RONTE.

Jettez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GE'RONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

GE'RONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi? Voulez-vous deshonorer Silvie?

DAMON.

Moi, la deshonorer? En quoi, je vous supplie?
Ah! Silvie auroit tort de se plaindre de moi.
Je fais ce qu'elle veut, & je lui rends sa foi.
Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.
Quand on ne s'aime point, aisément on s'oublie.

GE'RONTE.

Quand on ne s'aime point?

ORPHISE.

Pour le coup, je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.
Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible?
Léonore n'est point l'objet de vos amours?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravaguons tous.

GE'RONTE.

Je m'en doutois, Madame,
Ma niéce est cependant l'objet qui vous enflame?
L'équivoque des noms a pu nous embrouiller;
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

DAMON, *à part.*

Mon secret doit ici n'être su de personne.
Ce nom m'a fait frémir; & ce rapport m'étonne.

GE'RONTE.

C'est peut-être le nom de certaine Beauté,
Qui vous a fait, sans-doute, une infidélité.

SCENE IV.

GE'RONTE, ORPHISE, DAMON, LE'ONORE, NERINE.

LE'ONORE.

Madame, à vos avis je rends plus de justice.
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.
Victime d'un penchant devenu criminel,
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel;
J'allois me dérober au pouvoir légitime
D'un époux, qu'on ne peut abandonner sans crime.

GE'RONTE.

Ma niéce, en-vérité, tous ces grands sentimens
Sont des inventions pour orner des romans.

ORPHISE.

La morale est légere, & ce n'est pas la mienne.
Monsieur, que voulez-vous que Madame devienne?

GE'RONTE.

Heureuse, apparemment.

ORPHISE.

Eh! Le moyen?

GE'RONTE.

Est sage.

ORPHISE.

Quoi! Faudra-t-il qu'au fond de quelqu'azile obscur
Elle aille ensévelir une épouse craintive,
Ou mener une vie errante & fugitive?

LE'ONORE.

C'est un dessein coupable; & je n'y pense plus;
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher... Que dis-je, malheureuse?
Mais la nécessité me rendra vertueuse.
J'ai gagné sur mon cœur, ou du-moins je le crois.
(*Appercevant Damon.*)
Ah, rencontre cruelle! Et qu'est-ce que je vois?

DAMON.

C'est un infortuné, qui n'a plus guére à vivre.

LE'ONORE.

Je vous l'ai dit, vivez; mais cessez de me suivre.

DAMON.

Eh! Le puis-je? c'est vous qui voulez mon trépas.

LE'ONORE.

Ah! Ne m'engagez point à de nouveaux combats.
Mon cœur n'a pas besoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas! Que craignez-vous? A quoi serviroit-elle?

LE'ONORE.

A vous faire haïr, à me désespérer.
C'est me persécuter, c'est me deshonorer,
Que d'exposer encor mon cœur à se défendre.
Ce sont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.
Je vais le retrouver, & remplir mon devoir.

DAMON.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devroit s'étendre;
Madame, si je crois ce qu'on m'a fait entendre,
Sans

Sans blesser ce devoir, vous pourriez recourir
A des moyens plus doux qu'on vient de vous offrir.

LE'ONORE.

Non, je n'ai point assez d'audace, ni de force,
Pour aller mendier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien,
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

DAMON.

On vous excepteroit de la loi générale.

ORPHISE.

Ne vous en flattez pas.

GE'RONTE.

Le cas est différent.

LE'ONORE.

Sur l'espoir d'un succès toujours deshonorant,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi! Sur un prétexte absurde & mendié,
Aller de porte en porte implorer la pitié,
Y faire de sa vie un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque;
Suborner des témoins, gagner des partisans;
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens;
Y faire débiter des plaintes infidelles,
Inonder le Public d'injurieux libelles;
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher,
Ou qu'au-moins la raison devoit faire cacher:
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

GE'RONTE.

Eh, non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

ORPHISE.

Eh, mais, pardonnez-moi,

GE'RONTE.

Non. Il s'agit au plus
D'achever de briser des nœuds presque rompus,
De m'en laisser le soin; en un mot, de reprendre
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre;
De quitter un époux.

LE'ONORE.

Daignez lui pardonner.
A sa discrétion je veux m'abandonner.

Peut-

Peut-être que l'absence, & son état funeste,
Auront changé son cœur ; le mien fera le reste.

GE'RONTE.

Erreur ! N'espérez pas de si tendres retours.

DAMON.

Vous allez exposer votre gloire, & vos jours.
Songez-vous qu'un mortel, insensible à vos larmes,
Va jouir, malgré vous, d'un bien si plein de charmes ?
Je ne vous parle point du désespoir affreux
Où vous allez jetter le cœur d'un malheureux,
Qui mourra malgré vous dans sa persévérance.
J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.
Je perds tout, en perdant ce bonheur apparent.
Ce que je deviendrai, vous est indifférent.

LE'ONORE.

Ah, cruel ! D'où vient donc le remords qui m'accable.
Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
Non, quand je briserois les nœuds que je reprends,
Notre hymen ne peut plus devenir légitime.
Ce seroit avouer, & consommer mon crime.
Vous avez une épouse. Imitez-moi tous deux :
Ou, plutôt puissiez-vous l'un & l'autre être heureux.
Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.
Sa haine, ou son amour ne m'intéressent plus.
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

LE'ONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

Y consentiroit-elle,
Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle ?
Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

LE'ONORE.

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
C'est vous qui me jugez.

GE'RONTE.

Quelle bizarrerie !

ORPHISE.

Oh ! Vous traitez toujours la vertu de folie.

SCENE

SCENE V.

GE'RONTE, ORPHISE, DAMON, LE'ONORE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN *à Damon.*
Vos gens & vos chevaux, tout est prêt pour aller.
GE'RONTE.
Eh! Ventrebleu; va-t-en les faire dételler.

SCENE VI.

GE'RONTE, ORPHISE, DAMON, LE'ONORE, NERINE.

GERONTE *à Léonore.*
Pourquoi s'abandonner au torrent des scrupules?
De trop grands sentimens sont souvent ridicules.
Si c'étoit un époux tel qu'eût été Damon,
Passe; mais c'en est un qui n'en eut que le nom;
Un jeune écervellé qui laisse sa compagne,
Et, pour libertiner, va battre la campagne;
Que je ne connois point, car ma sœur, Dieu merci,
Ne consultoit personne en tout, comme en ceci;
Un homme, qui n'agit que par des émissaires,
Et n'ose se montrer que par ses gens d'affaires;
Qui, lorsqu'on le croit mort, revient après douze ans
Pour se démarier.
DAMON *à part.*
Quels rapports étonnans!
LEONORE.
Respectez ses malheurs.

DAMON.

Eh! de grace, Madame...

GE'RONTE.

Voilà pourtant l'époux que ma niéce réclame?

DAMON.

Peut-on savoir le nom....

LE'ONORE.

Ne le sachez jamais.

DAMON.

Ne me refusez pas....

LE'ONORE.

J'entrevois vos projets;
Et le coupable espoir que vous gardez encore.
Voulez-vous achever de perdre Léonore?
Son repos, son honneur, devroient bien vous toucher.

DAMON.

Sous ce nom étranger cessez de vous cacher.
Vous-vous nommez Silvie, & non pas Léonore;
Que n'êtes-vous aussi l'épouse de Sainflore?

LE'ONORE.

(à Damon qui se jette à ses genoux.)
Ah! Qui m'a pu trahir!..... Téméraire! arrêtez!
Quelle horreur!.... Laissez-moi....

DAMON.

Madame, permettez...

ORPHISE.

Damon, y songez-vous?

NERINE.

Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renais... Ah! Madame... Ah! ma chere Silvie.
(Il donne un papier à Géronte.) (à Léonore.)
Tenez... Je suis... Voilà votre consentement:
Retrouvez un époux dans le plus tendre amant.

GE'RONTE.

Voyons donc.

LE'ONORE.

Vous, Sainflore?

ORPHISE.

Ah, grand Dieu!

GE'RONTE.

C'est lui-même.

LE'ONORE.

O sort trop fortuné! C'est mon époux que j'aime.

GE'RONTE.

La bonne antipathie! Ah! Gardez-la toujours.
Haïssez-vous ainsi le reste de vos jours.

FIN DE LA COME'DIE.



LA CRITIQUE
DE
LA FAUSSE
ANTIPATHIE,
COMÉDIE.

ACTEURS

DE LA CRITIQUE.

MOMUS.

MELPOMENE.

THALIE.

L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE.

DEUX GE'NIES.

LE DE'NOUEMENT.

La Scène est sur le Mont Parnasse.



LA CRITIQUE DE LA FAUSSE ANTIPATHIE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

MOMUS *seul.*

OUF! Respirons. Enfin j'y suis.
Voilà donc le Parnasse. O le charmant Païs!
C'est ici que l'esprit est toujours en délire;
Le bon-sens à la gêne, & la raison aux fers.
Ce petit coin du Monde apprête plus à rire
Que le reste de l'Univers.
Or sus, exécutons le projet qui m'amene;
C'est pour raccommoder Thalie & Melpomene.
Je suis constitué Juge en dernier ressort.
Momus, Juge! Et pourquoi m'en étonner si fort?
Est-ce donc un emploi de si grande importance?
Ici,

Ici, tous les procès sont de ma compétence:
Un Rimeur, dans son art un peu trop à l'étroit,
Ou, pour dire encor mieux, un peu trop mal-adroit,
Aura mis un sens louche, une phrase nouvelle;
Une diphtongue aura froissé quelque voyelle:
On en jette pour elle aussitôt les hauts cris.
On aura quelque part omis une virgule;
Que sais-je? On n'aura pas mis les points sur les is,
Aussitôt cela forme un procès ridicule,
Un partage, un divorce, un grabuge enragé,
Où souvent le bon-sens n'est pas trop ménagé.
Le débat d'aujourd'hui vient d'une Comédie,
Que l'on nomme, je crois, la Fausse Antipathie;
Thalie & Melpomene, en la desavouant,
S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.
Je vais avoir affaire à d'étranges especes;
Car on m'a prévenu, qu'avec ces deux Déesses,
L'Imagination & l'Intrigue, dit-on,
Avec le Dénouement vont paroître en personne.
Ah! Parbleu cette engeance est nouvelle & bouffonne!
Il en naît tous les jours sur le Mont Hélicon.
Ne seroit-ce point-là ces nouvelles especes?

SCENE II.

MOMUS, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

L'IMAGINATION.
J'Interviens au Procès dont il s'agit ici.
L'INTRIGUE.
Par conséquent, j'en suis aussi.
MOMUS.
Avez-vous des moyens, des titres, & des piéces?
L'IMAGINATION.
Ah! Si nous en avons!
MOMUS.
Voyons donc ce que c'est.
D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plaît?
L'I-

L'IMAGINATION.

Soudaine, impétueuſe, imprévue, infinie,
Je ſuis l'être, la vie, & l'ame du génie.
Heureux l'eſprit, en qui l'on me voit dominer!

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Je fais imaginer.
J'y mets ce feu divin, cette féconde ivreſſe
Qui développe, & fait valoir ſes facultés:
Je l'éleve au-deſſus de ſa propre foibleſſe,
Au-deſſus de l'art même, & des difficultés.

MOMUS *à l'Intrigue.*

Et vous, mignonne! Hé bien? Quelle eſt votre manie?

L'INTRIGUE.

Je fournis aux mortels l'adreſſe, l'induſtrie,
Les reſſorts, la tournure, & ce manége heureux,
Qui force la fortune à ſeconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enivre les mortels des plus douces idées. (dées?
Et qu'importe, après tout, qu'elles ſoient mal fon-
Je les promene au gré de leurs propres deſirs;
Je meſure à leur goût leur joye & leurs plaiſirs.
Je fais plus. Je nourris, avec un ſoin extrême,
La bonne opinion que l'on a de ſoi-même.
Par exemple; je fais qu'un Auteur éconduit
N'impute ſes revers qu'au malheur qui le ſuit;
Je le rends inſenſible au ſiflet qui le berne;
Et j'encourage encor ſa verve ſubalterne
A braver le Public juſtement irrité.

MOMUS.

Paſſambleu, vous avez bien de la charité!
(*à l'Intrigue.*)
Et vous?

L'INTRIGUE.

Je ſuis ſa ſœur. Si je ne l'accompagne,
Elle ne fait ſouvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel eſt votre nom?

L'INTRIGUE.

Sans vous le décliner,
Ecoutez ſeulement, vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je sers l'amour, la gloire, & la fortune;
J'accorde à qui me plaît, les graces, les emplois;
Je gouverne à mon gré cette foule importune
D'esclaves attachés à la suite des Rois:
Voilà mon centre, & c'est sur-tout où je m'exerce;
J'y fais mouvoir un Peuple adroit, souple & rusé;
Là, chacun, l'un par l'autre est toujours abusé:
Tel y croit renverser celui qui le renverse.
Pour parvenir à tout, j'enseigne les moyens;
J'entretiens en secret parmi ces citoyens
Une éternelle concurrence:
(Heureux, si le mérite obtient la préférence!)
J'agis pour & contre à la fois.
Le mystere est sur-tout l'ame de mes exploits.
La plus fine manœuvre, & la mieux inventée,
Dès qu'elle éclate un peu, ne peut plus réussir;
Je m'évapore, ainsi qu'une mine éventée.

MOMUS.

Vous commencez à m'éclaircir.
C'est vous qui tracassez à la Cour, à la Ville,
Et qui mettez en vogue, ainsi qu'un vaudeville,
Bien des gens, qui d'ailleurs ne sont pas ce qu'on dit.

L'INTRIGUE.

Oui, j'en fais des Héros; cela me divertit.

MOMUS *à l'Imagination.*

Vous flattez deux amans, dont l'amour est extrême,
Qu'ils s'aimeront toujours de-même?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au présent un futur plein d'attraits.
L'imagination acquitte l'espérance,
En les faisant jouir d'avance
D'un avenir heureux qui ne sera jamais.

MOMUS *à l'Intrigue.*

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets?

L'INTRIGUE.

Oui, j'aime à marier; c'est à quoi je me plais.

MOMUS.

Bien ou mal, il n'importe. Heureux, qui vous échappe!

L'I-

L'IMAGINATION.

Est-ce qu'on se marie, à moins qu'on ne s'attrappe ?

MOMUS.

L'Imagination sert chacun à son goût.

L'IMAGINATION.

Il est vrai, je la suis.

MOMUS.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'est votre humble servante.

MOMUS.

Heureux qui vous rassemble !
Mais sur le double mont qui vous amene ensemble ?

L'IMAGINATION.

Ah! Vous nous demandez ce qui nous y conduit ?
Et bien, vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

MOMUS.

A peu près comme un autre.

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre
A quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous tenons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon ;
Où, suivant ses besoins, chacun vient faire emplette
De tout ce qui convient au Métier de Poëte.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets :
Et tout cela, gratis.

MOMUS.

Oh! Je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite,
Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La mécanique, & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis nous les envoyons après au Dénouement :
C'est notre frere. Il met la main derniere à l'œuvre,
Ainsi, nos gens pourvus de ses conclusions,
Vont, avec leurs provisions,
Chercher, aux bords de l'Hypocrene
Thalie, ou sa sœur Melpomene,

Qui brochent sur le tout, & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'est l'ordre établi sur le Mont Hélicon.

L'IMAGINATION.

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous (mande,
Ma sœur, mon frere & moi, pour y rendre raison,
D'une Piéce de contrebande,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'INTRIGUE.

Ah! Nous prouverons bien, que ni l'une ni l'autre
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

MOMUS.

Fort bien. Le Dénouement, pourquoi n'est-il point (là?

L'IMAGINATION.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha;
On ne sait avec lui, comment il faut s'y prendre:
Tantôt il vient trop tôt, & plus souvent trop tard;
Quand il arrive à tems, c'est bien un grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Ah! C'est fort bien l'entendre.

SCENE III.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

Quoi! C'est-là notre Juge?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur.
(*montrant sa Marotte.*)
Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux seroit venu lui-même,
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

MO-

MOMUS.

Sans contredit
Jupiter auroit dû se faire Bel-esprit.
J'aimerois bien à voir le Maitre du Tonnerre
Abandonner le soin du Ciel & de la Terre,
Pour venir en ces lieux juger d'un Madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il est, ne feroit pas plus mal
De déposer sa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échasses.
Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit,
Croyez-moi, laissez-là ce pompeux verbiage,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit.
Humanisez votre langage,
Ou bien laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin.

THALIE.

Ce langage mesquin? Vous auriez dû l'apprendre,
Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Quoi! Vous recriminez?

MOMUS.

C'est un mauvais moyen.

THALIE.

Quoi! Vous me soutenez...

MELPOMENE *à Momus.*

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Qui, moi? Quelle apparence?

MELPOMENE.

Vous m'êtes suspect.

THALIE.

Moi, j'en appelle d'avance.

MOMUS.

A la Folie apparemment?
Querellez-vous suffisamment.
Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à nous dire,
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.

En quatre mots......

THALIE.

En deux....

MELPOMENE & THALIE.

Vous allez le savoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom....

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien

Une Piéce....

THALIE.

Ah! N'en croyez rien.

MELPOMENE.

C'est un fait.

THALIE.

Il est faux.

MELPOMENE.

Ce n'est pas moi.

THALIE.

C'est elle.

MELPOMENE & THALIE *ensemble.*

Oh! Parlez donc toujours, babillarde éternelle.

MOMUS.

Courage! On n'a raison qu'autant qu'on fait de bruit.
Ma foi, c'est une médisance
Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

THALIE.

Eh bien, jugez-nous donc.

MOMUS.

Vous avez donc tout dit?

MELPOMENE.

On m'attribuë à moi certaine Comédie....

THALIE.

On prétend que j'ai fait la Fausse-Antipathie.

MOMUS.

Oui, sur l'Olimpe elle a paru ces jours passez.

THALIE.

On la dit d'une espece à qui rien ne ressemble:
C'est tout bien, & tout mal; & tout les deux ensemble.

MELPOMENE.

A qui l'imputez-vous ?

MOMUS.

Mais, vous m'embarrassez.
Le style est équivoque, un peu trop dramatique;
Et, pour mieux dire, il est épi-comi-tragique.

L'IMAGINATION.

Pour moi, je m'en lave les mains.

MOMUS.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la Piéce.

THALIE.

Ce ridicule accord déplaîroit aux humains.

MELPOMENE.

Quoi ! L'on m'imputeroit la derniere bassesse?
Victime d'un soupçon devenu criminel,
On veut m'envelopper d'un opprobre éternel?

MOMUS.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire
Sont dedans, mot à mot.

THALIE.

Ils ont dû faire rire.
Ce n'est point-là mon style; il est un peu moins haut.
De la prose rimée est tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y sont? Je l'ignore; & l'on m'en fait un crime.
Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

MOMUS.

(*à Thalie qui rit.*)

Ces vers en sont encor. Vous aurez votre tour.

(*à Melpomene.*)

Par exemple, une fille épouse sans amour (née;
Quelqu'un, qui n'avoit point de goût pour l'hymé-
Comment le faire dire à cette infortunée?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés;
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

MOMUS.

Bravó!

THALIE.

Moi, j'aurois dit avec moins d'étalage,
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous savez toutes deux cette Piéce par cœur:
En se justifiant, l'une & l'autre l'avoue.

MELPOMENE.

C'est un vol qu'on m'a fait.

THALIE.

C'est un tour qu'on me joue.

MOMUS.

Allons, à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir? Le bruit va s'en répandre;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

MELPOMENE.

Ah! Quelle est votre erreur!
C'est le sort du Métier. On m'en croira l'Auteur.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable.
Qu'il paroisse un Ouvrage absurde & pitoyable,
On n'examine rien; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

THALIE.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poëtes
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.
Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

MELPOMENE.

(*à l'Imagination & l'Intrigue.*)

Mais vous autres, parlez. Quel est donc ce mystere?
Rien ne se fait ici sans votre ministere.
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

L'IMAGINATION.

Je vais dire la vérité.

Il est vrai que jadis j'eus part à cet Ouvrage,
Aussi-bien qu'au Prologue, & c'est un franc pillage.
A l'égard du Prologue, il fut neuf autrefois ;
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en prose.
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un Bois.

L'INTRIGUE.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux
Ensemble sur la scène ; & pour plus de justesse,
Je me serois réduite à l'une ou l'autre espece.
Ce mêlange-là jure à l'esprit comme aux yeux.
Il faut de l'unité parmi les personnages.

MOMUS.

L'Auteur ignoroit-il des régles aussi sages ?

L'IMAGINATION.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

MOMUS.

Il a bien réussi.

THALIE.

Daignez-vous expliquer
Au sujet de la Comédie.
On l'appelle, dit-on, la Fausse-Antipathie.
Que veut dire ce titre ? il est des plus nouveaux.
La Fausse-Antipathie !

L'IMAGINATION.

Hé bien le titre est faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du-moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainsi, comme je viens de dire,
J'imaginai jadis la Piéce d'aujourd'hui,
Ou tout au moins l'idée. Elle est le bien d'autrui.

MOMUS.

Est-il quelqu'un qui la réclame ?

L'IMAGINATION.

Madame, par hazard, n'êtes-vous point ma femme ?
Monsieur, par avanture, êtes-vous mon mari ?

THALIE.

Ah ! Ah ! C'est dans Démocrite.

L'IMAGNATIION.

Oui.
C'étoit un épisode, une scène grotesque,

Qu'on a fait devenir tout-à-fait Romanesque.

MOMUS.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'est pas neuf.
Au fond, c'est un mari qui voudroit être veuf ;
Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,
Voudroit d'un autre hymen faire encore une épreuve;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré
D'un domestique à l'autre, & fort mal préparé,
L'assemblée est d'abord très-bien endoctrinée.
La protase est sur-tout joliment amenée.

MOMUS.

La protase !

L'INTRIGUE.

Aristote enseigne à ce propos...

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de si grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'Auteur eût daigné venir à notre école,
Sa supposition n'eût pas été si folle ;
Car enfin se peut-il que des gens mariés,
Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela seroit heureux, si cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! Lorsque par l'hymen, ils sont encore liés.

MOMUS.

L'hymen est fort sujet à manquer de mémoire,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire
De maints & maints époux les mieux appariés,
Qui se sont bien plus vîte, & bien mieux oubliés.

L'IMAGINATION.

Vous plaisantez fort à votre aise :
Mais cela ne rend pas la Piéce moins mauvaise ;
Quant à moi, sans entrer dans de plus longs débats,
Je dirai que ce n'est qu'une longue Elégie.

L'INTRIGUE.

Ah ! Si j'avois eu part à cette Comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :
Ces traits, ces incidens heureux & nécessaires ;
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,

Et qui de scène en scène augmentant l'intérêt,
Par des événemens qui paroissent contraires,
Mene insensiblement l'action à son but.

MOMUS.

Bon, bon, ces Piéces-là, si jamais il en fut, (tes.
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfai-
Ainsi dans l'idée où vous êtes,
Celles dont nous parlons n'eût pas dû réussir.

L'IMAGINATION.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

MOMUS.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir?

L'IMAGINATION.

Vous vous passez à peu.

MOMUS.

J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu qu'on fasse donc venir le Dénouement!
Je ne saurois sans lui, rendre aucun jugement.

L'INTRIGUE.

Il a déjà reçu trois ou quatre messages:
Il nous met tous les jours dans le même embarras.

L'IMAGINATION.

Il faut, en attendant qu'il traine ici ses pas,
Allonger la courroye, user de remplissages;
Et, quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer,
Le drôle se réveille, & vient les renvoyer.

MOMUS.

Et bien, qu'il vienne donc. Il se moque, je pense,
De nous laisser ainsi chommer à l'audience;
Sinon, je vous appointe.

L'IMAGINATION.

Ah! C'est encor pis.

SCENE IV.

DEUX GE'NIES, LE DE'NOUEMENT, & les autres Acteurs.

UN GE'NIE.

Marchez. Que de façons! la résistance est vaine.
Oui, parbleu, mort ou vif, vous irez sur la scène!

SCENE V.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'INTRIGUE, LE DE'NOUEMENT.

LE DE'NOUEMENT.

Me voici. Que veut-on? Peste soit du Païs!
Morbleu, je suis bien las d'apprêter tant à rire! (re:
Qu'est-ce? On m'accuse encore, à ce que j'entends di-
De quoi donc, s'il vous plaît?

MOMUS.

N'êtes-vous pas celui
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui,
Et qui sur l'une & l'autre scène
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine?

LE DE'NOUEMENT.

Ah! Ne me parlez pas de ce maudit emploi.

MOMUS.

Pourquoi? Vous avez fait un beau coup de partie.

LE DE'NOUEMENT.

Où?

MOMUS.

Dans la Fausse-Antipathie.
Vous l'avez dénouée avec adresse.

LE DE'NOUEMENT.

Moi?

MOMUS.

Oui, parbleu! C'est un coup de Maître.
Comment! Il s'agissoit de faire reconnoître
Deux époux qui s'étoient oubliés à forfait.....
Oh! La reconnoissance a fait un bel effet.

LE DE'NOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Etre l'époux en question;
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable

L'INTRIGUE.

Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,
A supléé sans-doute à ce léger indice,
Et n'en eût pas voulu davantage essuyer.

LE DE'NOUEMENT.

Pour moi depuis long-tems j'ai quitté mon office.

MOMUS.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Qui peut vous dégoûtes?

LE DE'NOUEMENT.

C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.
Tout paroît épuisé, graces à ces Déesses;
Aussi bien qu'aux Auteurs bornés dans leur Métier,
Peste soit de l'engeance, & de toutes leurs Piéces,
Des catastrophes surannées,
Décrépites & ramenées
Sur le Théâtre au moins cinq ou six fois par an!
Comptons. Pour dénouer les sottises courantes,
Je n'ai que deux ou trois manieres différentes.
Tantôt, c'est un rival, un barbare, un tyran,
Qui va, par les forfaits signaler sa puissance;
Mais enfin dont le cœur vient à résipiscence.
Tantôt, je suis empoisonné;
Ou bien j'arrive assassiné
Sur deux des miens qui me soulevent.
Je fais ma doléance, & les sifflets l'achevent,
Une autre fois, je viens inconnu, déguisé,
Et la plupart du tems bien fort dépaïsé.
J'envisage les gens, je lâche une équivoque,
Sur quoi l'on m'en riposte une autre réciproque.
Je change de maintien. Je fais un *à-parte*.
Assez haut pour être, à la ronde,
Très-bien ouï de tout le monde;
Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.
Je me rapproche alors. Je jase; l'on babille.
On m'interroge, & je réponds.
On se trouble, & je me confonds.
On insiste, j'hésite; & de fil en aiguille, (tems
Je me nomme; on s'écrie, ah! c'est vous! Tout d'un
Je tombe aux pieds, ou bien je saute au cou des gens.
Maugrebleu des reconnoissances!

ACTEURS.

CONSTANCE.

D'URVAL, Epoux de Constance.

SOPHIE, Niéce d'Argant.

DAMON, Ami de d'Urval, Amant de Sophie.

ARGANT, Pere de Constance.

CLITANDRE, } Marquis.
DAMIS, }

FLORINE, Suivante de Constance.

HENRY, Valet-de-chambre de d'Urval.

La Scène est au Château de d'Urval.



LE PRÉJUGÉ A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

AH! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense?
Et celle de l'hymen, vous?...

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;
Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

[*à part.*] Madame, pardonnez...

Epouse

Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée,
Damon, soyez-en sûr ; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi, votre liaison ?...

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice ?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes.
On se trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement,
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne sais quel exemple, ou plutôt quelle erreur
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable ? (ble:
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend responsa-
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, & nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croye.

CONSTANCE.

Brisons-là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard ;

Fien-

Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espere;
Vous savez que son sort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attens Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus....

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON *à part en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux?
Que d'Urval devroit bien y borner tous ses vœux!

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

FAut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidèle & si sage?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir,
D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr;
Du-moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine.
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

VOus m'avez ordonné de vous attendre ici;
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému ?

ARGANT.

Je suis même en colere.
Je sors de chez Sophie, elle tient de sa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir ;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous savez ? ...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

D'Urval est à peu près ce que je fus jadis ;
Ce tems n'est pas si loin, que je ne m'en souvienne :
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre Roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! Naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié ...
C'est justement de quoi se fâcha ma Moitié :
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme ;
Elle crut perdre au change, elle dissimula.
Peut-être près d'un mois après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge ;
Madame se plaignit, & mon pere en fut juge ;
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas :
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas ;
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie....
Je répondrois de-même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante...
Eh bien, Madame, soit; vous êtes très-contente..?
Oui... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites par-tout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste & cruel esclavage..?

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur..?
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur;
Ma niéce est votre amie, & je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;
Damon & votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée? Où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnés se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses desirs;
Et ce portrait est fait par la main des Plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma niéce en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
[*haut.*]
Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée,
Je ne méritois pas d'être si fortunée:
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense:
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niéce;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma niéce l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude.

On ne s'engage point sans quelque inquiétude ;
En cela j'aurois tort de la desapprouver :
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver :
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

[*Sophie paroît.*]

Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT *à Sophie.* (se ?)

Ma niéce, comment donc entendez-vous la cho(se ?)

SOPHIE *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a sû plaire ?
Damon ?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! C'est apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu ! c'est pour ton bien ;
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi, vous me souhaitez un semblable partage ?

[En

[*En montrant Constance.*]
Madame est donc heureuse?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois:
Peut-être, si mon sexe abusé tant de fois,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage:
Madame, j'ai des yeux, & je vois assez clair:
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe;
Cet usage n'est plus que chez la Bourgeoisie:
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
Il faut qu'il sacrifie au Préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel:
Envain il est épris d'une épouse qui l'aime;
La Mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE *en montrant Constance.*

Surtout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance! Heureuse, elle?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE *avec vivacité.*

Non vous ne l'êtes pas.

CON-

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces?
Elle a dit mon secret, je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue?...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame,
J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs:
Mais que dis-je? J'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément:
Celle-ci ne veut pas épouser son amant. (prendre?
Constance.... Mais qui diable y pourroit rien com-
En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non:
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre:
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

[*Il sort.*]



SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE *à Sophie.*

QU'avez-vous fait?

SOPHIE *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable;
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi, parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups;
Violer tous les jours le serment qui nous lie;
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux?... Mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave;
Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.
Je vais dire encor plus: Tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE *tendrement.*

M'en soupçonneriez-vous?

SOPHIE.

Non, je vous rens justice;
Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice,
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,

Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à (bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du-moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez-là d'un bien foible retour;
L'estime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi, les hommes ont-ils d'autres droits que les nô-(tres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née & trop tendre, & trop vive,
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garands n'aviez-vous pas compté?
Que sont-ils devenus? Qu'est-ce qui vous en reste?
Ce n'étoit qu'une embûche & qu'un piége funeste;
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour,
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

MAdame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien, quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement...
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux?... Lui?... La demande est bonne!
Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau, (teau.
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du châ-

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais.

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas?... C'est votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame, il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace;
Ou plutôt, venez voir; c'est un habit de chasse,
Mais d'un air, mais d'un goût: venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête?
D'où me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE *après avoir rêvé.*

Ah!

Ah! ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE *à Sophie après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse...

SOPHIE *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en bute à des témérités?...
Mais voici mon époux; dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture?

SCENE VII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

D'URVAL *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes pré-(sens. [haut.]
Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre:
Je ne l'aurois pas cru; malgré tous mes soupçons,
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu.. Monsieur, pouvez-vous croire..
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part....
Mais à mon desaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en suis la cause, il faut que je la justifie.
[*à d'Urval.*]
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

D'URVAL *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Epargnez...

FLORINE.

Point de grace.
Ah! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

D'URVAL *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

D'URVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte;
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat:
J'ai vengé sa vertu.

D'URVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE *avec vivacité,*

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE *avec fierté.*

Florine, je vous chasse;
Sortez.

FLORINE *à Constance.*

Moi?

D'URVAL *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
[*à Florine.*]
Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prens...

FLORINE *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

D'URVAL *à Constance.*

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE *à d'Urval.*

Ah! Puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.
[*d'Urval la lui donne.*]

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

D'URVAL *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE *à part.*

Oui, c'est bien-là de quoi Madame s'embarrasse.

D'URVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame; on partira lorsque vous serez prête....
[*en la regardant.*]
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE *avec embarras.*

Monsieur....

D'URVAL *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train; (main...
Même il vous manque encor quelques chevaux de

[*Constance se trouble, & paroît interdite.*]

Madame, ce discours semble vous interdire?
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:
Dépensez hardiment, & vous aurez raison.

FLORINE *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

D'URVAL.

A quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! Je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot...

D'URVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caléche...

D'URVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

D'URVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans-doute eu la témérité...
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLO-

FLORINE *à part.*
J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.
D'URVAL.
Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?
CONSTANCE.
Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.
D'URVAL *à part.*
Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?
CONSTANCE.
Je voudrois ignorer que je suis offensée.
D'URVAL *à part.*
N'importe, donnons-lui de violens soupçons.
[*Haut.*]
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, & même avec instance,
D'éclaircir ce mystere... il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire... & que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré, si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...
De plus... présens ou non... Madame... vous pouvez...
Oui... vous m'obligerez, si vous vous en servez.
[*Il sort.*]

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE *à Constance.*
Hé bien, que dites-vous de cette complaisance?
FLORINE.
Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.
CONTANCE *après avoir rêvé.*
N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens?
FLORINE.
Des époux ne font pas des tours aussi plaisans;
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;

Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! N'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! Je sens assez le poids de mes malheurs:
Daignez au-moins cacher ma nouvelle disgrace.

[*à Sophie.*]

Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... Laissez-moi, par égard:
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

[*Elle sort.*]

SOPHIE *en la regardant aller.*

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux!
Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *paroît rêveur, il va & vient.*
Notre Cerf n'a pas fait assez de résistance.
DAMON.
Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.
D'URVAL *toujours distrait.*
Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.
DAMON.
Constance en devoit être, elle n'est point venue.
D'URVAL.
Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.
DAMON.
Entrons chez elle... Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.
D'URVAL.
Oui, mais je ne vais guere en visite chez elle.
On y peut envoyer.
DAMON.
Quelle excuse cruelle !
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur :
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.
D'URVAL *après avoir regardé par-tout.*
Je crois tous nos Chasseurs dans son appartement....
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.
[*Il soupire.*]
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable !
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable ;
Je t'ai craint ; j'ai prévu tes conseils, des discours,

Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON.

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves:
Toujours jaloux, & prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser:
Mais la vraïe amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre & délicieuse,
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmans;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL *d'un air pénétré.*

Hé bien, sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret, dont je vais t'avouer le mystére;
Que du fond de mon cœur, il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON *avec étonnement.*

Quoi, ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours?
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL.

Apprens quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami, mais non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins;

Per-

Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprens les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;
Cette femme adorable à qui je rens les armes,
Qui du-moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance!

D'URVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! D'Urval,
A mon ravissement rien ne peut être égal...
N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

D'URVAL.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprens donc que je suis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure sans-cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusemens imprévus & nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossiere.
Je lui fais des présens de la même maniere...
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits,
Je le sens, je l'en veux accabler désormais:
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser?... D'Urval, y songes-tu?

D'URVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte;
Cependant je feignois en écoutant sa plainte;

J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte;
Un préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! Du ridicule!.... Et quelle en est la cause?
Quoi, d'aimer sa femme?

D'URVAL.

Oui, le point est délicat:
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage;
C'est la raison pourquoi Constance est du voyage:
J'y croyois être libre & seul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects gênans...
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs;
Ainsi des autres, c'est à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais soutenir cette esclandre;
Il faudra tout quitter: j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espece,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle?

DAMON *froidement*.

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'UR-

D'URVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment..
[*vif.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il sauroit t'y forcer, aussi-bien que les loix.
[*tendrement.*]
Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa foiblesse & ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! Peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

D'URVAL.

Je suis désespéré; mais je céde à l'usage.
Suis-je le seul?... Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit;
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs:
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

D'URVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré!

D'URVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, sans-doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprens à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,

Com-

Comment daignera-t-elle user de sa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les especes,
Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

D'URVAL.

Tu ne le connois pas, ce sexe impérieux:
Dans notre abaissement il met son bien suprême;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh, pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séduit,
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait mesestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer!

D'URVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes allarmes!
Plus je vais employer de foiblesse & d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
[*Il rêve.*]
Ah! C'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée...

DAMON *en l'embrassant.*

Ah! Cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer!...

D'URVAL.

Que dis-tu?

Quelle

Quelle méprise!

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaine durable?

D'URVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc?

D'URVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire:
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

D'URVAL *d'un ton pénétré.*

Hélas! Il faut se rendre, & lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
Sois content, mon cœur céde, & se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

[*Il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive.*]
[*Il se trouble.*]
Quelle rencontre, ô Ciel! C'est elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence?

[*Il veut s'en aller, Damon le retient.*]

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.*
[*à Constance.*]

Je retenois Damon qui vouloit s'en aller:
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CON-

CONSTANCE.

Il n'eſt jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

On a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE *à d'Urval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raiſon.

D'URVAL *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! J'avois beſoin d'un peu de ſolitude.
Vous ſavez le ſujet de mon inquiétude ;
Elle augmente ſans-ceſſe, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis ſans douleur enviſager la ſuite ;
Je crains d'autoriſer une indigne pourſuite...

D'URVAL.

Eſt-ce pour ces préſens ? On ſaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! J'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus.

D'URVAL *l'embraſſe & tendrement.*

Raſſurez-vous, c'eſt moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL *avec trouble.*

Cela ſuffit, Madame...

[*à Damon.*]

Je ne ſais où j'en ſuis.

DAMON *bas à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL *bas & vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon deſaveu.

CONSTANCE *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous ?

D'URVAL *un peu remis.*

Ce n'eſt rien. J'ai peine à le réduire...
C'eſt à votre ſujet... il faut vous en inſtruire...
Sachez donc un ſecret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Hé bien ?

D'UR-

D'URVAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus s'attendre...

Qui craint de compromettre un amour aussi tendre....

Mais.. que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur.

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon?

D'URVAL *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!

En-vérité, Madame, il parle de lui-même.

D'URVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...

Il est timide, il craint de vous trop rabaisser...

Il n'ose vous prier de vous intéresser

A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrette.

D'URVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sait combien je le souhaitte.

D'URVAL.

Ah! Vous me ravissez: prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

D'URVAL.

Moi, je répons pour lui;

Je me rens le garant d'une flamme si belle.

DAMON *bas à d'Urval.*

Morbleu, parlez pour vous!

CONSTANCE *bas.*

Quel garant infidelle!

D'URVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal

Qu'elle a contre l'hymen. Ah, qu'elle en juge mal!

Qu'au-contraire leur sort sera digne d'envie!

Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,

Pour

Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine & sans inquiétude:
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidèle.

D'URVAL *en la regardant de-même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE *aux autres en entrant.*

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
[*Il rit.*]
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE *à d'Urval.*

On m'écrit... Tu riras.

D'URVAL *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! Par ma foi,

Nous

Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célébre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans ;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens :
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, son pere fut de-même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez ;
Voyons quels contre-tems lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D'URVAL.

Se seroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut ;
Il est amoureux fou.

TOUS, *c'est-à-dire*, *d'Urval*, *Argant*, *Damon*,

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes.
Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses.
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru?

D'URVAL.

Il est audacieux,

CLI-

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle ſu lui plaire?

CLITANDRE.

Et mais, une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT.

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas, je le plains; l'eſclavage en eſt rude;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'eſt donc cette Actrice?

CLITANDRE.

Eh, non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne ſeroit-ce point ſon épouſe qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'eſt ſa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce ſont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

D'URVAL *à Damon.*

Sainfar aime ſa femme auſſi.

DAMIS *à Conſtance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on ſoit ſenſé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'eſt un cœur égaré que le devoir raméne;
Que l'amour fait rentrer dans ſa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaiſirs ailleurs,

Et

Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler & médire à votre aise.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.
Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.
Bon! bon! c'est pour la forme.

DAMON.
Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.
Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Hé bien, notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

D'URVAL *à Clitandre.*
Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant?

DAMIS.
A ton avis, d'Urval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.
Parbleu! cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, & bientôt se haïr.

ARGANT.
C'est un enlévement.

DAMIS.
Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.
Ce n'est point-là le but que le sexe envisage;
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, & non pas d'en sortir.

D'UR-

D'URVAL.

Ils jouissent sans-doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux ;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sûr à-présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir entêté de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans-doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh ! ris-en donc, d'Urval.

D'URVAL *à Damon.* (rage!

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve.. J'en-

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL *à Damon.*

Ami, quels propos !

DAMIS *à d'Urval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots ?

D'URVAL *avec embarras.*

Moi ? Point du tout ; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le Public entr'eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale :
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.

A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt;
Oui, laissez la vertu du-moins pour ce qu'elle est.

DAMIS *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas, on en est convenu;
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la Piéce; on l'a fort applaudie:
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle ci... Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

D'URVAL *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON *avec colere.*

C'est une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'époux amoureux de sa femme.

ARGANT.

Bon, c'est un des travers qu'on doit moins épargner:
Il n'est pas fort commun, mais il pourroit gagner,
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans-doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront: Conſtance aura le ſien,
Elle ſera l'épouſe aimée à toute outrance:
D'Urval contrefera l'amoureux de Conſtance:
Damon aura tout juſte un rôle de Caton;
[*à Clitandre.*]
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement eſt bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet: qui pourroit bien le faire?...
[*à d'Urval.*]
Ah! Ton valet-de-chambre, Henry, c'eſt notre affaire.
Ainſi du reſte.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas ſur moi.

DAMIS.

D'Urval, tu te fais fort, apparemment?

D'URVAL *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'eſt d'engager Conſtance à jouer dans la Piéce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, auſſi-bien que ma niéce.
[*Il ſort.*]

DAMIS *à d'Urval.*

Détermine Damon: quant à toi, tu ſais bien
Que l'on doit ſe prêter; tu ne riſqueras rien.
[*Ils ſortent.*]

SCENE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *d'un air ironique.*

En eſt-ce aſſez? Dis-moi, que pourras-tu répon-(dre?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer?... Ne me preſſe donc plus,
Tes conſeils déſormais deviendroient ſuperflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiſcrette,
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête:
A ma femme du-moins je parlerai d'amour;
Je verrai ſes beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai ſans riſque, & ſans me compromettre.
Hélas! c'eſt un plaiſir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuſer... Oui, je me trahirai:
On verra que je ſens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle;
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Eſt-il tems? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Conſtance eſt prévenue, elle pourra penſer
Que tu n'as refuſé que par mépris pour elle.
[*à part.*]
Il le faut embarquer.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ta remarque eſt cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, & de m'en retourner;
Je le vais annoncer, & partir tout de ſuite.
[*Il va pour ſortir, & revient.*]

DAMON.

Quelle foibleſſe!

D'URVAL.

Ecoute: avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Conſtance en ſecret, & je crois
Que ſon portrait eſt fait; car c'eſt depuis un mois
Qu'on eſt après. Le Peintre eſt dans le voiſinage,
Vois ſi par aventure il a fini l'ouvrage:
C'eſt un ſoulagement dont mes yeux ont beſoin,
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce ſoin.
Mais tu ne partiras peut-être pas ſi vîte?

D'URVAL.

Dès ce ſoir même. [*Il ſort.*]

DAMON.

Il faut que j'empêche ſa fuite.

Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *seul.*

ENfin d'Urval nous reste, & j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins:
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire ?...

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE *en traversant le théâtre.* (cert ?
AH, vous voici, Monsieur! Entrez-vous au con-

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd ?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur, mais je sai le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! Tâchez de m'instruire.

DAMON.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre est venu;
C'est

C'est par ce contre-tems que je suis retenu.
SOPHIE.
Un contre-tems, Monsieur?
DAMON.
Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt ;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est..
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui:
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.
SOPHIE.
Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidelle ;
On pouvoit l'adoucir.
DAMON.
Il est donc vrai, cruelle,
Un autre plus heureux, plus digne apparemment?
SOPHIE *vivement.*
Me feroit encor moins changer de sentiment.
DAMON.
Ai-je pu m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.
SOPHIE.
Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi, faut-il vous aimer pour vous rendre justice?
DAMON.
C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.
SOPHIE.
Non... J'en voudrois guérir.
DAMON.
Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si d'Urval...
SOPHIE.
Je connois jusqu'où va votre zèle ;
Que vous justifiez cet époux infidèle.
DAMON.
Madame, supposons qu'il soit...
SOPHIE.
Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît..

SOPHIE.

Vous aurez tort; & moi, j'ai de justes allarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours:
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez: elle est étrangere chez elle;
Une personne à charge, & sans autorité;
Exposée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidèle: inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat:
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée:
Son humeur inconstante est trop bien avérée: (non.
Son exemple, en un mot... Eh, croyez-vous?... Mais

DAMON.

Quoi?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez: je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere:
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux:
Mais la fatalité que l'hymenée entraîne...

D'Ur-

D'Urval vous ressembloit.....

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne?

SOPHIE.

(trui...

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'au-
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du-moins laissez-moi cette unique espérance:
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si d'Urval...

SOPHIE.

En ce cas....

DAMON.

Achevez, prononcez...
Eh quoi, vous hésitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que d'Urval, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?...
[*tendrement.*]
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Hé bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.

En un mot, je prétens...

DAMON.
Imposez sans réserve ;
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.
SOPHIE.
Je ne m'engage à rien.
DAMON.
Moi, je m'engage à tout.
SOPHIE.
Peut-être.
DAMON.
En doutez-vous ?
SOPHIE.
Ecoutez jusqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez ?
DAMON.
Ah ! Si je vous adore ?
SOPHIE.
Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, & ces soins enchanteurs,
Dont tout autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me défendre.
DAMON.
De quel soulagement voulez-vous me priver ?
SOPHIE.
Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.
DAMON.
Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire ?
SOPHIE.
Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.
DAMON.
Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir ?
SOPHIE.
Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir.
[*Elle veut sortir.*]
DAMON.
Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.
SOPHIE.
De plus, je vous défens jusques au mot d'amour.
DAMON.
Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui,

Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
[*Il lui prend la main.*]
Oui, ma bouche & mes yeux sauront se contenir.
[*Il se jette à ses genoux.*] [*Il lui baise la main.*]
J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie.
[*Il continue à lui baiser la main.*]

SOPHIE *interdite.*

Damon, est-ce donc-là le serment qui vous lie?

DAMON *étonné.*

Me serois-je échappé? [*Il recommence.*]

SOPHIE *en voulant se débarrasser.*

Je le crois... Au surplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.
[*Elle sort.*]

SCENE III.

DAMON *seul.*

JE serai donc heureux, & je le suis d'avance:
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
D'Urval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Ho! Faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.
[*Il sort.*]

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS. [*à Clitandre.*]

On le lui fera prendre... Ah! Je te cherche aussi.
C'etoit pour te donner ton rôle, le voici.
Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! Merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bien-tôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi, tu voudrois sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DA-

DAMIS.

Eh, qui diable se vante?

Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent,
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniere...
A propos, sais-tu bien?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer.

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire: il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

[*à part.*]

Je t'entens. C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot: ainsi dans nos galanteries,
Entendons-nous; sur-tout point de supercheries:
Entre nous seulement soyons honnêtes gens:
Nous sommes en amour assez intelligens;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout:
Il faut rouler, il faut avancer, le tems passe,

Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux:
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je céde à tes desirs.

CLITANDRE.

Hé bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es tu bien avancé?

CLITANDRE *mystérieusement.*

J'espere.

DAMIS *le contrefaisant.*

Et moi de-même...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême:
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

[*Il sort.*]



SCENE

SCENE VI.

DAMIS *seul, se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attens. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'Univers.
Oh! Parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire:
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement,
C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître:
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'ê-
[*Il tire un portrait.*] (tre.
Je sai me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai-là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCENE VII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.

D'Urval, voilà ton rôle & celui de Constance:
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance:
Je te laisse ce soin.

D'URVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.
[*Il sort.*]

SCENE VIII.

D'URVAL, DAMON.

D'Urval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON.

A Quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh, morbleu! laisse-là des choses aussi folles.

D'URVAL.

Je regardois sans voir: mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune:
Me garantiras-tu?... Mais tu ne le peux pas....
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.
Eh, de quoi son amour se seroit-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances,
Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! Ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été,

Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse;
En tout cas, sa vertu te répond...

D'URVAL.

Quel espoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attens encore, ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise;
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter?
Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[*Damon sort.*]

SCENE IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

(vite.)
AI-je-là quelqu'un?... Hé... va-t-en & reviens

HENRY.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquite?

D'URVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement;
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.
[*Henry reste.*]
Que fais-tu-là, planté contre cette muraille?

HENRY.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille?

D'URVAL.

Plaît-il? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

D'URVAL.

Qu'on sache si Madame a du monde chez elle.

HEN-

HENRY.

Chez Madame! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCENE X.

D'URVAL *seul.*

Pourvu qu'elle soit seule.... Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans-cesse se redouble?...
Mais il ne revient point....Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

SCENE XI.

D'URVAL, HENRY.

HENRY.

Monsieur, présentement
Clitandre & Damis.

D'URVAL.

Sont chez elle apparemment.
Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie;
Ensorte que Madame est seule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, Madame est seule?

HENRY.

Oui, seule, absolument.

D'URVAL.

Est-il sûr? L'as-tu vu?

HENRY.

Le rapport est fidelle.
Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

[*Il s'éloigne.*]

D'UR-

D'URVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde:
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits?...
Quel contretems s'oppose à ce que je desire!...
Oui, car pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer, sans que l'on en raisonne...
Que faire?... Aussi, d'où vient que Damon m'aban-
Je ne puis le risquer... Il y faut renoncer... (donne?...
Il me vient dans l'esprit.. Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans-doute... Aussi-bien sa présence,
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance,
Mes remords... mon amour dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! Qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime!...
[*à Henry.*]
Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?...
Ai-je-là ce qu'il faut?... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite;
Le plus fort sera fait, le reste ira de suite.
[*Il se met à écrire.*]

HENRY.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens... (gne.
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un valet ga-
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
[*Il continue d'écrire.*]

HENRY *tirant son rôle.*

J'ai-là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet!

Mais

Mais cela ne va point avec mon ministere :
Je suis homme de chambre, & presque secretaire ;
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...
[*Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.*]
Je veux être pendu si j'entens cette gâme...
Ah! Je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné...
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

D'URVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRY.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste, en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit?
[*Il lit.*]
Oui, Nérine, je suis à l'imbécile maître,
Qui s'est accoquiné dans ce taudis champêtre,
A la triste moitié, dont il s'est empêtré ;
Son ridicule amour ici l'a séquestré :
C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.
Le bel équivalent, au-lieu du sens-commun!

D'URVAL *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.
[*à Henry.*]
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre :
Aurois-je dû le dire? Ayez soin de m'entendre,
Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne prêt.

HENRY.

Allons, hé, qu'on me selle un coureur vîte & frais.
[*Il sort.*]

SCENE XII.

D'URVAL *seul.*

[*Il se leve.*]
LE parti que je prens est donc bien ridicule,

Si jusqu'à des valets... Etouffons ce scrupule...
[*Il se remet.*]
Ce coquin sortira. Je ne sais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achevons si je puis.
[*Il écrit.*]
Puissai-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre?
Holà... Henry... Voyons, relisons cette lettre.
[*Il lit.*]
C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez ne sait plus vos malheurs...
[*Il lit bas.*]
Je la puis envoyer... Mettons ma signature...
[*en signant.*]
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! J'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.
[*Il tire un écrain.*]
Constance est peu sensible à ces vains ornemens;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry! Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCENE XIII.

D'URVAL, HENRY *en équipage de postillon.*

HENRY.

Monsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

D'URVAL.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse.
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

D'URVAL *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRY.

Ma foi, Monsieur, tant pis!
Elle se vengera, je vous en avertis.
La Duchesse se plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous... feignez de renouer.

Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer ;
Mais... tout franc convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

D'URVAL *en donnant la lettre & l'écrain.*
Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

HENRY.
Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

D'URVAL.
Finissons ces discours, va-t-en où je t'envoie :
Je t'attens ; que sur-tout personne ne te voie.
[*Henry sort.*]

SCENE XIV.

D'URVAL *seul, rêvant.*

D'Un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me serai-je point un peu trop engagé ?
Je le crains, cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée...
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour ;
Mais qu'y faire à-présent ?... Te voilà de retour ?

SCENE XV.

HENRY, D'URVAL.

D'URVAL.
HE bien, quelle réponse ?

HENRY.
Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

D'URVAL *reprenant la lettre.*
Etourdi.

HENRY.
Regardez... Parmi tant de beautés

Que

Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse?

HENRY.

Ah! Si vous l'aviez dite.

D'URVAL.

[*à part.*]

Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop, j'en avois du regret:
Cet écrain peut suffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance avec raison viendra me confier
Cette insulte nouvelle, & s'en justifier:
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
[*Il reprend l'écrain, & met la lettre dans sa poche.*]
C'est bien dit; je m'en tiens à ce dernier moyen:
[*à Henry.*]
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
[*Il sort.*]

SCENE XVI.

HENRY *seul, en le voyant aller.*

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espece courante,
Combien? Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en trente.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE *avec un paquet de lettres & l'écrain à la main.*

D'Urval n'eſt point ici: va, ne perds point de tems,
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attens;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais enſorte en un mot que je puiſſe le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne ſais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

HE quoi! De tous côtés la fortune ennemie,
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie!
Au moment que je prens un trop crédule eſpoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(*en montrant un paquet de lettres.*)
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure:
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval qui vivoit ſous ſes loix,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Eſt-ce elle qu'il trahit? Et pour ſurcroît de peines,

Il semble qu'on se plaîse encore à redoubler
[*en montrant l'écrain.*]
Ces indignes présens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé d'Urval?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems!

FLORINE.

On dit qu'il se promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre:
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh, qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon! Il vous laissera gémir & soupirer.
On croit nous faire grace en nous laissant pleurer:
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne:
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,

Et

Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat:
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, & de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile:
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarrasse;
Je veux entre ses mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin;
Ce ne sera pour lui que des galanteries:
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déjà fait: vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois... Il est vrai... j'y serois trop sensible;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prens cet écrain, tu connois l'indiscret...
Que je le hais!

FLORINE.

Lequel?

CONSTANCE.

Ah! Tu me désesperes.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus:

Que cette indignité ne blesse plus ma vue.
[*Elle sort.*]

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévue.

SCENE IV.

FLORINE *seule.*

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain ?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain ;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire ;
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses :
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ?...
Comment le démêler ?... C'est envain que j'y pense :
C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher ?...
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrain... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point ; l'intention est pure,
On y pourroit donner toute une autre tournure.
[*Elle voit Clitandre & Damis.*]
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.



SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REprenez votre enjeu, la boëtte est complette;
Ma maitresse à ce prix ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état:
Vous savez ce que c'est, entre vous le débat.

(Elle sort.)

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

DAMIS.

EH! C'est donc toi, Marquis, tes présens te re- (viennent?

CLITANDRE.

A moi! C'est bien à toi, parbieu! qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prens toujours, à bon compte;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu?...

CLI-

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
(*Il ouvre l'écrain.*)
Comment diable? Ah! Marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus:
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici d'Urval.

DAMIS.

Qu'importe! Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tour est plaisant.

SCENE VII.

D'URVAL, DAMIS, CLITANDRE.

D'URVAL *à part en entrant.*

Que vois-je! Mon écrain!

CLITANDRE *à d'Urval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS *en montrant l'écrain.*

En voici le ſujet.

D'URVAL.

Oui, c'eſt ce qu'il me ſemble.

[*à part.*]

Conſtance aura penſé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre eſt mon rival.

D'URVAL *ironiquement.*

C'eſt être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Paſſons, je te l'accorde.

[*en lui remettant l'écrain.*]

D'Urval, je te remets la pomme de diſcorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus ſûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'eſt qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'eſt que pour le rendre à ſon propriétaire.

D'URVAL.

C'eſt comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprens donc ce myſtere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en eſt pas beſoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque ſoin,
Nous a fait de ſa part, ſans déſigner perſonne,
Renvoyer cet écrain.

D'URVAL.

C'eſt ce que je ſoupçonne.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE *en regardant Damis.*

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par-vanité, n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL *ironiquement.*

Eh! Mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrain; de grace, dites-moi
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est clai-(re.

DAMIS *en frappant sur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D'URVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.
Son desaveu peut être aussi vrai que le vôtre; (tre.
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'au-
Qui sait si quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point secrettement causé cet embarras?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes?
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! Qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi d'Urval & moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS *à d'Urval.*

En t'éloignant un peu; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
[Il le place au fond du théatre.] *[à Clitandre à demi bas.]*
Te voilà bien... Et toi, sur-tout, point d'imprudence.
Il tire un portrait. Clitandre se trouble. (à d'Urval.)
Tiens, considere un peu... Vois sa confusion.
(à Clitandre.)
Est-ce là le portrait de celle.... en question...
De la Dame à l'écrain?... Hé bien?

CLITANDRE *avec confusion.*

Ah, l'infidelle!
(Il sort.)

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

INfidelle?... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle?
(à d'Urval.)
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois pense un peu mieux de moi.



SCENE IX.

D'URVAL *seul.*

EST-ce une illusion? ... Est-ce un songe funeste? ...
Quel rapport! ... Ah! Cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... La fureur... O Ciel!... Ah! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse?..
Constance, est-il possible? ... Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejettons loin de nous.. Je puis-je? Quand j'y songe,
Quoi... d'une vérité puis-je faire un mensonge? ...
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! Pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystere...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:
Elle ne se faisoit aucune violence:
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCENE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON *en suivant d'Urval.*

SAns-doute que l'écrain aura fait des merveilles?

De ce recit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL *avec un regard fixe sur Damon,*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté:
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

D'URVAL *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

D'URVAL *avec fureur.*

Holà.... Quelqu'un ... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue?

D'URVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sai que penser, je ne sai que prévoir
Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cause est imprévue:
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui!...

DAMON.

Quel courroux!

D'URVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi, serois-tu jaloux?

D'URVAL.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance:
Je serois trop heureux dans cette circonstance....
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah! Quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D'URVAL *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a fait..
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

D'URVAL.

Ne prens plus sa défense, il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

DAMON *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du-moins, la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *avec un air un peu plus modéré.*

MAdame, épargnons-nous la plainte & le reproche:
Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le Ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous:
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure:
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

D'URVAL.

Eh! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus:
Mais vous serez bien-tôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous:

Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere !

D'URVAL *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide, il vous sied bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah, quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

D'URVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse ?
Et quoi, de quels transports êtes-vous enflammé ?
Doit-on deshonorer ce qu'on a tant aimé ?

D'URVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait ?

D'URVAL.

Vous osez encor me défier ?

CONSTANCE.

Hélas ! Dois-je mourir sans me justifier ?
Que je sache du-moins ce qui m'ôte la vie....
J'y succombe... Je meurs.

DAMON.

Elle est évanouie.

(*Constance se laisse aller dans un fauteuil, & en tirant son mouchoir elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement, mais il est apperçu par d'Urval, qui les saisit.*)

D'URVAL *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion !
Sans-doute ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidelle.

DAMON.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle

(*Il sort.*)



SCENE

SCENE XII.

D'URVAL, CONSTANCE *presque évanouie.*

D'URVAL.

Que m'importe le soin de ses jours & des miens ?
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah, Ciel ! Quelle ressource accablante & funeste !
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE *ouvrant les yeux.*

Ah, que tenez-vous là ! Je les voulois brûler.

D'URVAL.

S'il ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler ?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas ! Qu'allez-vous faire ?

D'URVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux,
D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace... écoutez-moi.

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

D'URVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu ;
Mais je prétens qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds ; souffrez que je vous presse.

D'URVAL.

Vous vous justifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, D'URVAL, CONSTANCE.

FLORINE *en courant à Constance.*

AH! Ma chere Maîtresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE *à d'Urval.*

Constance à vos genoux!

(Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.)

D'URVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
Eu faveur d'une femme instruite en l'art de feindre;
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(à Argant.)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

D'URVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

D'URVAL *distribuant des lettres.*

En voici; lisez donc ces coupables écrits:
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

D'URVAL.

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion...
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT *surpris en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la thèse.

Ce

Ce billet-là...

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parenthèse,

Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

D'URVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant, la reconnoît.*

Juste Ciel!

ARGANT.

Parbleu! c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT.

[*Il lui rend le sien.*]

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je suis offensé de toutes vos allarmes!
S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
Ils ont fait dans leur tems leur effet sur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre:
Une épouse n'est point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.

Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas:

Nos fautes ont pour vous de furieux appas.

Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! Par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(Elle rend ou brûle le billet.)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.)

D'URVAL *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure?
C'est être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'est un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

(Elles enlevent Constance.)
Venez: pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez... Quoi, ne pourrai-je appren-
dre?...

SOPHIE.

Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.
(Elles sortent.)

DAMON.

O Ciel!



SCENE

SCENE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT *à d'Urval.*

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sauroit avoir des preuves assez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, & la cause est commune.
Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, & sonner le tocsin,
Protéger l'accusée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendresse & de zele;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire? elle a barre sur vous:
Il faut, en enrageant, se taire & filer doux.

(Il sort.)

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

Tu me vois pénétré de douleur & de rage!
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage...
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi

Cet

Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi ! ...
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage...
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu ?

D'URVAL.

En suis-je moins certain ? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais ;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Constance, & je mettrois ma vie...

D'URVAL.

Tu la perdrois... Constance... Oh ! regret superflu,
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu ;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable ?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage ;
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

D'URVAL.

Je le paye assez cher, hélas ! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle,
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

D'URVAL.

Ils sont faux ; mais enfin je cede à ta priere :
Sui-moi, je t'en ferai la confidence entiere ;
Mais ce n'est point l'espoir d'être desabusé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime,
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON *en domino.*

Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.

D'URVAL.

Viens ; tandis que le bal dans cette gallerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce Peintre ?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol ; & voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce Peintre été par aventure,
Il l'a vu travaillant à cette mignature ;
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ses gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander ; le Peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis :
C'est ce que j'en ai su, sans t'avoir compromis ;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Constance ;
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

D'URVAL.

Quelle scélératesse! ... Ah ! Permets, cher ami...

DAMON.

Attens ; je ne sai pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres ;
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres,
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu ! qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries ;

Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries:
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
(en lui donnant le portrait.)
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte:
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL *abbattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence!
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance!

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D'URVAL.

Hélas! Reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr, accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

D'URVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir.

D'URVAL *attendri, & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à-présent... Que faut-il que j'espere?
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chere?...
Ah! Je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, & cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.

Viens,

Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

D'URVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle ;
Peins-lui mon désespoir : ah ! quel que soit ton zèle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié ;
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance ;
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur ?

D'URVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D'URVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur !
La honte me retient...

DAMON.

D'Urval, elle t'abuse ;
La honte est dans l'offense, & non pas dans l'excuse.

D'URVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Constance un éternel mépris ?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'avance ?

DAMON.

L'amour pardonne tout ; mais je trouve un moyen ;
Je dois avec Constance avoir un entretien,
C'est sans-doute au sujet de tout ce qui se passe ;
C'est elle qui m'a fait demander cette grace ;
Pendant le bal j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement,
Je dois rester masqué.

D'URVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL.

En parlant à voix basse,

Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence:
Ce seroit essuyer toute leur violence;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports.
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que (vous.

D'URVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

D'URVAL.

Ma foiblesse est étrange;
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois?
Je te laisse; sers-moi pour la derniere fois.

(Il sort.)



SCENE

SCENE II.

DAMON, FLORINE *éloignée.*

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites ! ...
S'il me desavouoit ? Ah, trop cruel ami !
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole ?
Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE *seule.*

Quelle sera la fin de cet événement ?
Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiéte ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du siécle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce tems.
Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;
Du-moins le souvenir du passé vous console ;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien ;
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien :
Car, ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?
Me plaindre que le tems coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins : eh bien, on les essuie.

On s'accoutume, on roule, & l'on pousse la vie;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint,
On s'agite, on se flatte, on espere, & l'on craint,
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE *en domino, démasquée,* FLORINE.

CONSTANCE *en regardant derriere elle.*

DAmon suivoit mes pas... & je ne le vois plus;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille;
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISE'.

CONSTANCE *congédie Florine.*

VOus voici... reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir?
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
(*Elle essuie ses yeux.*)

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire:
Quand d'Urval commença mon bonheur & ma gloi-
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison. (re,
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut, aurois-je pu m'attendre,
Pou-

Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,
Le seroit encor plus? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de
même.
Qu'est devenu ce tems? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune;
Ma tendresse bien-tôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiscret;
Je le vis: il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore;
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour;
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême.
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, & cette confiance, (loix.
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétens point faire un détail superflu;
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage....
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Justice à son épouse? Ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'appren-
dre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...

Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui, du juste repentir,
Que sans-doute à-présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliéne encore.
Que sa honte offensante & cruelle pour moi;
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! Peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture;
Je le desire trop pour ne pas l'espérer....
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?

Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelque apparence;
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie.
Ah! Qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie....
Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à-présent être trop circonspecte;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie....
Ah! Daignez par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jetter entre ses bras?...
J'entens ce que veut dire un si cruel silence;
Vous n'osez...

LE MASQUE *à part.*

Ah! C'est trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeste regret?...
(*Elle voit un portrait entre ses mains.*) (portrait!
Mais... Qu'ai-je vu. Comment... D'où vous vient mon
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE *en lui présentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'eſt une lettre.
Vous tremblez.. Je frémis.. On ne veut plus me voir;
C'eſt le coup de la mort que je vai recevoir...
(Elle ouvre le billet.)
De la main de d'Urval ces lignes ſont tracées;
Mais que vois-je? Des pleurs les ont preſque effacées.
(Elle lit.)
C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere épouſe, il n'eſt rien que votre époux ne faſſe,
Pour tarir à jamais la ſource de vos pleurs.
Vous avez rallumé ſes premieres ardeurs;
Trop heureux s'il expire en obtenant ſa grace!...
Ah! Pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux?
Conduiſez-moi, courons...

D'URVAL *démaſqué à ſes pieds.*

Il eſt à vos genoux...
C'eſt où je dois mourir...Laiſſez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur:
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laiſſe-moi goûter une joie auſſi pure.

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui? C'eſt un ſonge paſſé;
Ton retour me ſuffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire.

D'URVAL.

Je veux m'en ſouvenir pour le mieux réparer.
(On entend du monde, Conſtance paroît inquiéte.)

Devant tout l'Univers je vais me déclarer....

SCENE VI.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment diable? La scène a bien changé de face.
Ah! ah! Mon gendre en conte à sa femme... Il l'embrasse!
Mais est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes l'effort est grand.

SOPHIE *ironiquement à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que personne l'ignore,
C'est ma femme en un mot, c'est elle que j'adore:
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit;
On pourra m'imiter. Non; il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux, soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention?

SOPHIE.

(*à Constance.*)

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chere Constance...
(*Elle l'embrasse.*)
Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

ARGANT *lui prend la main & la met dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé....
Le conseil en est pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.

L'E-

L'ÉCOLE
DES AMIS,
COMÉDIE.

Représentée pour la premiere fois le 25. Février 1737.

ACTEURS.

HORTENCE. *Mlle. Goſſin.*

CLORINE, Suivante d'Hortence. *Mlle. Quinault.*

MONROSE. *M. Dufreſne.*

DORNANE. *M. Grandval.*

ARAMONT. *M. Duchemin.*

ARISTE. *M. Sarrazin.*

UN GARDE.

LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris dans la maiſon de Monroſe.



L'ÉCOLE DES AMIS, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MONROSE *qui s'apprête à sortir.* CLORINE.

CLORINE.

QUOI, vous voulez sortir?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie,
Je ne puis différer ma premiere sortie,
Ni demeurer ici davantage en suspens:
Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui: mais, Monsieur, à peine est-elle refermée.

MONROSE.

Eh! depuis que je suis revenu de l'armée,
Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,

 Deux

Deux mois se sont passés : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison !

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux savoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus pressant, & plus fort
Que celui qui me touche, exige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta maîtresse;
Et je lui dois un compte... il le faut... le tems presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

CLORINE *avec plus de circonspection.*

Monsieur, vous vous verrez, sans-doute, auparavant?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine? Hélas! Je ne l'ai que trop vue.

CLORINE.

Ah! cette répugnance est assez imprévue.
Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur?

MONROSE.

La révolution....

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel... quand j'étois un peu plus digne d'elle,
Je l'ai vue insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à-présent que je puis n'être rien?

CLORINE.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien?
Monsieur, est-ce donc-là cette ame si charmée?
Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée
Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,
Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait?
Hortence eût obéi.

MONROSE.

Cesse de m'entreprendre.
Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre;
Il faudroit la revoir encore, & me plonger....

CLORINE.

Du moins la bienséance......

MONROSE.

Il n'y faut plus songer.

SCENE II.

CLORINE *seule.*

FORT bien, il va se perdre, en fuyant ma maîtresse.
Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.
Elle rêve.
Eh ! le portrait d'Hortence est propre à cet effet.
Il faut lui procurer en secret ce bienfait,
Et lui faire trouver par quelque stratagême
Cette heureuse ressource, en dépit de lui-même.
Je veux que ce portrait serve à vous réunir :
Oui, Monsieur, je saurai vous forcer à venir,
Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence.
Alors ils se verront. L'amour d'intelligence
Les ménera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
Au reste, puisse-t-il avoir un sort heureux !
Espérons que la Cour lui sera moins contraire.
Il va lui-même agir. C'est le point nécessaire ;
Car... ses amis ont beau le servir de leur mieux ;
L'un d'eux n'est qu'un bon homme, ardent, officieux,
Qui tracasse, & qui veut toujours être de fête :
L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT *derriere le Théâtre, à voix haute.*
EH bien ! où sont-ils donc fourrés ? Hola, quel- (qu'un !
CLORINE.
Bon ! voici justement notre vieil importun !
Qu'il va bien signaler son zèle impitoyable !

ARAMONT.

Quand le maître est dehors, les valets sont au diable.
C'est Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.
Hortence s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monsieur, sans remise.
Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Avant que de lui faire épouser son neveu.
Elle y seroit déjà retournée au plus vîte,
Si l'éternelle tante attachée à sa suite,
N'avoit été malade: elle se porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faisons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote; & ta maîtresse rêve.

CLORINE.

En quoi?

ARAMONT.

C'est aujourd'hui que le scellé se leve.
Hortence a tous ses biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra soin.
A quoi serviroit-elle? On n'en a pas besoin.

ARAMONT.

Elle est riche, & très-riche.

CLORINE.

Oui, Monsieur, je l'espere.

ARAMONT.

Ah! je vous en réponds. D'autant plus que son pere
N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux marin,
Qui, pour être par-tout maître de son destin,
Ne posséda jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feuille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrangemens.

ARAMONT.

Ainsi donc ta maîtresse, outre ses diamans, (ce:
Est un des grands partis qui soient peut-être en Fran-

A-moins que le défunt, contre toute apparence,
N'ait altéré des biens confiés à ses soins;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé, comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine....

CLORINE.

Elle se retourne, comme si on l'appelloit.

Ah! point du tout, Monsieur... Oui... j'entends... ex-
On vient de m'appeller. (cusez;

ARAMONT *la retenant.*

Non; vous vous abusez:
Et quand cela seroit, qu'importe? On peut attendre.
En faveur de Monrose, il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur:
Tu sais, pour son neveu, quelle étoit sa tendresse;
Et qu'en le mariant à ta belle maîtresse,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement:
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément,
Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre;
Et l'on doit peu compter sur leurs successions.
Le défunt ne rouloit que sur des pensions,
De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure.
Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.
A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sais
Si l'on achévera des projets commencés:
Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeste
Ta maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi serviroit-il de nous associer?
Hortence va passer sous une autre puissance.
On exigera d'elle une autre obéissance.

ARAMONT *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité:
Vous n'y voyez aucune impossibilité.
Si Monrose a son cœur....

CLORINE.

Mais il fuit ma maîtresse!

ARAMONT.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse;

Mais il compte si peu sur un heureux destin,
Ou du-moins l'avenir est si fort incertain,
Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquète.
Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.
Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entends.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t-elle?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi?

ARAMONT.

Sans-contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh! qui me l'auroit dit?

ARAMONT.

Elle-même, parbleu! Du-moins je le suppose.
Suivante & Confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortence.

ARAMONT.

Ah! ah! mais en tout cas
On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire;
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE.

Je n'y fais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'à-présent ne savent jamais rien
De tout ce que l'on sait qu'elles savent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne sauroit penser plus à notre avantage.
Monsieur, vous souvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'eſt le dernier ſur-tout que je veux rappeller.
Oh!... la ſuite en eſt belle, & le chef-d'œuvre eſt rare.
Ces gens ſont en procès afin qu'on les ſépare ;
Et vous ſollicitez leur ſéparation.

ARAMONT.

Je ne diſpoſe pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon! & ces deux Rivaux, Monſieur, que vous en ſem-(ble ?
Vous les aviez ſi bien raccommodés enſemble!
D'où vient ſont-ils partis auſſi-tôt de la main
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous ſouvient-il encore ?...

ARAMONT *vivement.*

Ah! trève de mémoire.
Il n'eſt pas queſtion de faire mon hiſtoire.
C'eſt-à-dire qu'Hortence aura juſqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami ſon tems & ſon amour!

CLORINE.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage ?

ARAMONT.

Eh! ventrebleu, pourquoi ſe laiſſer rendre hommage,
Lorſque l'on ne veut pas ſe laiſſer enflammer ?

CLORINE.

Hortence obéiſſoit en ſe laiſſant aimer.

ARAMONT.

La complaiſance eſt grande.

CLORINE.

Aſſez.

ARAMONT.

Se peut-il faire!...
Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui plai-(re,
Si depuis une année & plus qu'elle eſt ici,
L'amour de ſon amant n'a pas mieux réuſſi ?
Hortence s'amuſoit du plaiſir d'être aimée.
L'hymen ſe devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il eſt vrai.

ARAMONT.

Cette époque est bonne à remarquer.
A quoi pensoit Hortence? Elle alloit s'embarquer;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage.
L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main.
Quand on est sa maîtresse, alors c'est autre chose.
Hortence étoit soumise à l'oncle de Monrose;
Il lui servoit de pere; il en avoit les droits,
Que le sien, en mourant, lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vue.
Hortence eût obéi; mais l'affaire est rompue.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant?

ARAMONT.

Allez, morbleu! partez, retournez au Couvent.
Ainsi Monrose est libre; & s'il est raisonnable
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Que....

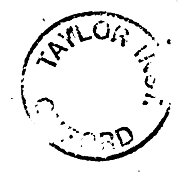
CLORINE.

Eh! qui menacez-vous? Je suis votre servante.

SCENE IV.

ARAMONT *seul.*

Du-moins, cette menace a fâché la Suivante.
Qu'elle aille à sa Maîtresse apprendre ce discours.
Tant mieux. La jalousie est d'un puissant secours;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée est à moitié gagnée.



SCE-

SCENE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Serviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monrose?

ARAMONT.

Il va bien-tôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus! je te trouve adorable.
Ah! si l'événement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus!

ARAMONT.

Ils ne sont qu'égarés; ils ne sont pas perdus.
Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il? On peut compter sur eux.
Il ramene avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire
Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire:
Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire,
Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans-doute. Le malheur est-il contagieux?

DORNANE.

On cesse d'être ainsi si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie:
La moindre alternative y porte un coup mortel;
Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARAMONT.

Sais-tu que tu dis vrai?

DORNANE *avec fatuïté.*

Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez; j'agis en conséquence.
Depuis qu'il est malade on n'imagine pas
Ce que j'ai vu de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin,
Quelle fatuïté!

DORNANE.

J'aurois été plus loin
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire:
Mais Dieu sait de quel air j'ai mené cette affaire.

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut quand c'est pour ses amis.

ARAMONT *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.
Quoi qu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans; ils sont en desarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille...
J'ai publié par-tout.... en secret.... à l'oreille....
Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour:
Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour.
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois!

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à des soins
Qui sont à ma portée; & je risque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte:
J'ai du-moins pour un tems écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En disant par-tout avec éclat

Que

Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites,
Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme, sur lequel il comptoit davantage,
Ariste ?

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

SCENE VI.

ARISTE *sans être vu.* DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi! l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pu
Agir, & lui prêter son heureuse assistance?
Son appui nous feroit d'une grande importance;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un courtisan masqué par la misantropie,
Recouvert du manteau de la philosophie;
Un politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs & des graces;
Mais qui secrétement vise aux premieres places,
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariste pourtant..., il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre:
Je l'ai cru son ami.

DOR-

DORNANE.

Lui? Sur quel fondement?
Quand on est tel, crois-moi, l'on s'annonce autrement.
En effet, l'amitié donne un air moins austere.
Un véritable ami n'a d'autre caractere
Que celui qui nous plaît. Il se régle sur nous,
Il adopte nos mœurs; il se fait à nos goûts;
Il se métamorphose au gré de nos caprices;
Il prend nos passions, nos vertus & nos vices:
C'est un Caméléon qui reçoit tour à tour....

ARISTE *s'avançant.*

Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'est Ariste! ah, morbleu!

ARISTE.

Mon abord vous étonne?

DORNANE.

Ah! Monsieur, qui pouvoit vous croire-là?

ARISTE.

Personne.
Si j'ai bien entendu votre entretien....

DORNANE *à part.*

Tant pis.

ARISTE.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis.
Vous paroissez avoir épuisé la matiere;
Et Monrose vous doit sa confiance entiere.
Oui, par provision vous nous excluez tous.
Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous.
Vous suffirez à tout, du-moins je le souhaite.
L'amitié qui se vante est souvent indiscréte.
Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis
Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de basses jalousies.
C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.



SCE-

SCENE VII.

MONROSE *transporté de joie*, ARISTE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *à Aramont & Dornane.*

Mes amis, prenez part à la joie où je suis.
Mon bonheur est prochain;si j'en crois tous les bruits,
On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

Appercevant Ariste.

Ah! Monsieur, c'est me faire une grace infinie.
Ces Messieurs sont témoins si depuis mon retour
Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre santé va bien; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi, de la nouvelle....

ARAMONT *à part.*

En cas de réussite.

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.
Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.
La fortune & l'amour se ressemblent tous deux:
C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Osois-tu te promettre
Un aussi bon effet?....

MONROSE.

De quoi?

DORNANE.

De cette lettre
Qu'il a fallu te faire écrire & t'arracher.
Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher...

MON-

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme?

MONROSE.

Ou du-moins adoucir....

DORNANE.

Va, va, le style est bien.
La souplesse est pour nous un indigne moyen,
Presque toujours nuisible, & jamais légitime;
Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons exiger, & non pas supplier.
à Ariste.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vu tous nos amis.....

ARISTE *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi! vous avez reçu tous ces vains complimens?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre?

DORNANE.

Les empêcher? Je dis que c'est un coup d'Etat:
On n'y sauroit donner trop de cours & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser
Si la Cour qui le voit, pourra se dispenser
D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.
Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse,
Et qu'enfin elle céde à la néceſſité.....

ARISTE.

Vous en parlez, Monsieur, avec capacité.

DOR-

DORNANE.

En feriez-vous furpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'eft de quoi je me pique.

ARISTE *à part.*

Contre cet étourdi je ne faurois tenir.

à Monrofe.

Dans un inftant, Monfieur, pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque chofe à vous dire.
Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il fe retire.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous fans témoins ;
Et vous féliciter du fuccès de vos foins.

Il les embraffe.

Permettez ce tranfport à ma reconnoiffance :
D'autres effets feront peut-être en ma puiffance.
Ma chûte étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faifois voir quel affreux avenir
Etoit devant mes yeux ! . . . .

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puifqu'auffi bien l'affaire eft prefque décidée.
D'ailleurs, ton défefpoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami fi frivole à tes yeux ?
Que le fort te trahiffe, ou foit qu'il te feconde,
Mets-toi bien dans l'efprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te foit acquis : je crois que là-deffus

Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu ; ce n'est pas aujourd'hui :
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un trouble qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.
Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques,
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Assez durs, pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?
Heureux, qui peut ainsi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié ! .... Mais si tu veux m'en croire,
Le tems est cher, il faut, & même dès ce jour,
Aller tête levée, & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui, c'est bien mon dessein, dès que je serai quite
Du rendez-vous d'Ariste.

DORNANE.

Expédie au plus vîte.
Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

Moi, je vais faire un tour chez tous nos gens (d'affaires,
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCENE X.

MONROSE *seul.*

HOrtence, est-il possible ?... Ah ! qu'il me seroit doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

MONROSE *à part.*

Quel entretien fâcheux !... Il finira peut-être.

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le maître.
Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.
Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle,
Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,

Si je dissimulois davantage avec vous.
Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde; & vous allez paroître
Sur ce fameux théâtre, où j'ignore comment
J'ai pu me soutenir jusques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore instruit de ses mysteres.
Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,
Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems
Une terre inconnue à tous ses habitans.
Après un long séjour, après un long usage,
On s'y retrouve encore à son apprentissage;
On y marche toujours sur des piéges nouveaux;
On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine!
On n'y peut s'élever que sur quelque ruïne;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage:
Et l'on finit souvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'ébaucher,
N'avez-vous en secret rien à vous reprocher?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire:
Et du-moins le succès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le succès! Puissiez-vous n'être point dans l'erreur!
Je voudrois avoir pris une fausse terreur:
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous suis redevable.

ARISTE.

Votre sécurité me semble inconcevable.

MONROSE.

J'apprens de toutes parts le bonheur que j'attends.
N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans?
Et d'ailleurs, un refus est-il en sa puissance?
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

ARISTE.

Dites de ses bontés.

MON-

MONROSE.

Je reclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du-moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions, plutôt que leurs ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs Maîtres,
Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont méritez.
Les graces ne sont point des biens héréditaires:
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires:
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos peres ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carriere à suivre.
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.
Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pu me dégrader.
Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune.
Je ne sais point jouer un rôle humiliant:
Et l'on peut demander, sans être suppliant.
J'ai fait solliciter, avec cette décence,
Et cette liberté, digne de ma naissance:
J'en aurois épargné la peine à mes amis;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.

J'ai

J'ai même écrit en Cour.....

ARISTE *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait su le danger où vous vous étiez mis.
Quoi? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes?
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous?
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est bien directement s'attaquer à son Maître,
C'est l'offenser lui-même, & c'est le méconnoître,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur,

ARISTE.

Je fais ce que je dois.
Je ne sais point flatter quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-même.
Eh! laissez-vous aller à votre naturel,
Au caractere heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent, humain, doux, & flexible:
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit?
On ne peut s'observer avec trop de scrupule.
Un langage superbe est toujours ridicule:
Plus on est élevé, plus il est messéant.
C'est ainsi que le peuple, au fond de son néant,
Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,
Parle indiscrétement de ceux qui sont en place:
Vous en seriez traité de-même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites assez; épargnez-moi le reste.
Vous venez de détruire un charme trop funeste.

ARISTE.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir?
Mais c'est un dénouement que l'on ne peut prévoir.
Peut-être est-il prochain; & votre destinée
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
Attendez votre sort; & ne recevez plus
Ces complimens suspects autant que superflus.

Peut-

Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle,
Ou des rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits qu'eux;
Et du reste daignez agréer mes services.

MONROSE.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon seul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortence.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

CHerchons en même tems à servir son amour.
Sachons si sa maîtresse a pour lui du retour.
En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite....
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

SCENE III.

ARISTE, HORTENCE.

ARISTE.

AH! Madame, excusez... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENCE.

Monsieur, j'ai su l'honneur que vous vouliez me faire.

ARISTE.

C'en est donc fait, Madame! un départ nécessaire
Eloigne de la Cour son plus bel ornement?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.

Que vous allez coûter de soupirs & de larmes!

HORTENCE.

Je sais apprécier des discours si flatteurs.

ARISTE.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence?

HORTENCE.

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits?
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits,
Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.
L'espoir va ranimer une foule importune.
On cherchera sans-doute à forcer votre choix.
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit des (droits? .....

HORTENCE.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

ARISTE.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime?

HORTENCE.

Monsieur, vous m'etonnez!

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENCE.

Nous ne le sommes pas.

ARISTE.

Quoi donc? Que voulez-vous par-là me faire enten- (dre?

HORTENCE.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable....

HORTENCE.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamna- (ble.
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,

Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême :
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même !
Quand nous prenons trop tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime ;
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à blesser.

ARISTE.
Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

HORTENCE.
Ah ! de grace, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.
Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,
M'oblige à redoubler une si vive instance.
J'espere par la suite obtenir mon pardon.
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon ;
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre,
De mon foible crédit je puis assez prétendre.....

HORTENCE.
Un homme tel que vous......

ARISTE.
Ah ! vous y comptez peu.
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
Donnez-moi les moyens d'agir en assurance ;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;
Par pitié pour vous-même, ordonnez, & comptez.....

HORTENCE.
Je ressens vivement de si grandes bontez :
Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose.
Pour changer d'entretien.....Que dit-on de Monrose ?

ARISTE.
Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

HORTENCE.
Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

ARISTE.
Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,
Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.
Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

HORTENCE.

Est-ce-là m'éclaircir ? Lui rendra-t-on justice?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENCE.

Ah, quel supplice!

Vous me persécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENCE *plus vivement.*

Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

ARISTE.

à part.

Ah! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

à Hortence.

Il faut vous deviner; & vous serez contente.
Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux
Satisfaire au-plutôt mes desirs & vos vœux!

SCENE IV.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE.

SEs desirs, & mes vœux!

elle rêve.

CLORINE *au fond du Théatre.*

Le portrait est en vue.

Monrose va rentrer; attendons-en l'issue.

HORTENCE *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.
Je viens de soutenir la persécution,
L'attaque la plus vive, & la plus continue....
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que suis-je devenue?
Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits?

CLO-

CLORINE.

Contre qui? Je ne sais rien de plus.

HORTENCE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible,
Ariste....

CLORINE.

Eh bien, Ariste?

HORTENCE.

Il a fait son possible.

CLORINE.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné.

HORTENCE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

HORTENCE.

Conçois-tu ses desseins? D'où vient ce soin extrême?
Dis.

CLORINE.

C'est pour contenter certains vouloirs malins,
Où naturellement les hommes sont enclins;
Ils ont tous la fureur de savoir nos foiblesses.

HORTENCE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesses.

CLORINE.

Et que sait-on? Peut-être il vous trouve à son goût.

HORTENCE.

Lui?

CLORINE.

Mon Dieu! Pourquoi non? Il faut s'attendre à tout,
Quand on a comme vous tant d'attraits en partage.

HORTENCE.

Va, tu n'y songes pas: c'est un homme trop sage.

CLORINE.

Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer?
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

HORTENCE.

De quoi donc?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire.
C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire.

Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait....
Que diantre, il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

HORTENCE.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,
Je ne sais.... J'entrevois du mystére en ceci.

HORTENCE.

Comment ?

CLORINE *montrant l'appartement de Monrose.*

Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéressent personne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je soupçonne...
Si Monrose l'avoit... Eh bien, vous m'entendez ?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en fasse ?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

HORTENCE.

Qui, lui, m'aimer encore ? Ah ! quelle erreur extrême !
Hélas ! son infortune, ou quelqu'autre sujet,
M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma présence.
Lui-même il a déjà commencé notre absence.
Nous sommes en exil dans la même maison.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raison.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas...., étois-je la maîtresse ?
Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse,
Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi ?
Apprends-moi donc comment j'aurois desobéi.
Qu'on s'en prenne au devoir : c'est lui qui m'a séduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au soupçon qui m'agite.
Monrose, si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La restitution peut en être incertaine.

Ma-

Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.
Enfin à tout hazard, & sans plus marchander,
Je vous conseillerois de le lui demander.

HORTENCE.

Qui moi, lorsqu'il me fuit, je chercherois sa vue!

CLORINE.

Vous avez tous les deux besoin d'une entrevue.

HORTENCE.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret.
Mon amour vient de prendre un essor indiscret;
C'est le dernier.

CLORINE.

Mais si d'un air soumis & tendre
Il vous le rapportoit, sans vouloir vous le rendre,
Pourriez-vous le forcer?....

HORTENCE.

Puis-je faire autrement?
Clorine, il faudroit bien.....

CLORINE.

Qu'il vienne seulement!

SCENE V.

ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

Ah! Madame, c'est vous! j'en suis comblé de joye.
C'est à propos qu'ici la fortune m'envoye
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche:
Sans-doute qu'il étoit tombé de votre poche:
Quelqu'autre moins fidelle auroit pu s'en saisir.

CLORINE.

à part.

Eh bien, quel enragé!

ARAMONT.

Je me fais un plaisir.....

HORTENCE.

Clorine étoit en peine.....

CLORINE.

Et la voilà finie.

à part.

Fussiez-vous dans le fond de votre Baronnie!

HORTENCE *en lui faisant la révérence.*

Monsieur, je suis sensible à votre procédé.

à Clorine.

Reprenez ce portrait.

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*

CEt homme est possédé.

ARAMONT *à part, & le portrait à la main.*

Oui! mon petit service est pris en déplaisance!

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât?

CLORINE.

J'aurois pu le trouver tout aussi bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pu.

CLORINE.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le reprendre:
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE VII.

ARAMONT *seul.*

Je serois bien surpris si je n'étois qu'un sot.
Oui vraiement, à la fin j'entends à demi mot.
Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre chose
Remettre ce portrait dans les mains de Monrose:
Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
Travaillons là-dessus; il n'importe à quel prix.

SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.
Parbleu, tu nous as fait une belle bévue!
ARAMONT.
Laquelle?
DORNANE.
A ton avis?
ARAMONT *à part.*
L'auroit-il déjà sue?
DORNANE.
Tu prônes l'héritage...
ARAMONT.
Oui: c'est un tour d'ami.
DORNANE.
Et que le défunt laisse un argent infini.
ARAMONT.
Sans-doute: je l'ai dit en faveur de Monrose.
Peut-on se maintenir à moins qu'on n'en impose;
Par-là, ses créanciers, prêts à fondre sur lui,
Se sont tranquilisés.
DORNANE.
Tu vas voir aujourd'hui

Que ta finesse aura des suites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
Ils savent qu'on les joue : ils vont saisir par-tout.
J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ;
Pourvu que son honneur n'en soit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimere !

DORNANE.

Point : ma crainte est légitime.
Pour être serviable, il faut être prudent.
On est bien dangereux, quand on est trop ardent :
J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zèle eût si mal réussi.
Mais de plus d'un endroit il me revient aussi
Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :
A Monrose, au contraire, on dit qu'il est nuisible.

DORNANE.

On dit, fut de tout tems la gazette des sots.

ARAMONT.

C'est le Public.

DORNANE.

Ah ! ah ! quels sont donc ces propos ?

ARAMONT.

Que Monrose se perd, & que c'est par la faute
De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

DORNANE.

La Cour trouve mauvais !

ARAMONT.

Voilà ce qui se passe.
On conseille un ami sans se mettre à sa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggerent la plupart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monrose qui survient va nous mettre d'accord.

SCENE

SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONTROSE.

DORNANE.
Le Baron me contoit de plaisantes nouvelles.
ARAMONT.
Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.
MONROSE *avec un air sombre & chagrin.*
Je faisois un beau songe; il faut se réveiller.
De quels biens à la fois je me vois dépouiller!
La mort m'enleve un oncle, illustre & sécourable;
Je perds l'espoir prochain d'un himen favorable;
Par un inévitable & triste enchaînement
Je manque tout, la Charge & le Gouvernement.
Il ne restera rien de tant de récompenses,
De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.
Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.
Que vais-je devenir? Il faudra tout quitter.
DORNANE.
Entendons-nous un peu. Quelle est cette avanture,
Ou plutôt cette énigme?
MONROSE.
Elle n'est point obscure:
Tout est perdu.
DORNANE.
Quel conte!
MONROSE.
Oui; c'est la vérité.
On vient de me tirer de ma sécurité.
DORNANE.
Comment? La Cour auroit!...
MONROSE.
Il lui plaît de répandre
Ses graces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne....
DORNANE.
Eh! dis au plus heureux,

Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'est plus douteux.
C'est un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule?

MONROSE.

Mon malheur est certain.

DORNANE.

Mais il est ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruit.
Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.
Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant sur l'avenir que j'ai trop espéré,
J'en avois pris l'éclat : je me suis obéré.

DORNANE.

Parbleu, qui ne l'est pas! Sur-tout parmi nous autres!
Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres.
Ils prendront patience. Ils sont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des Corsaires.

MONROSE.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah! si tu veux payer, il faut te laisser faire.
Mais cela ne conduit à rien ; tout au contraire.
Ou tu veux t'acquitter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup sur les biens du défunt?

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.
Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit
Ne sera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.
Je crois que je pourrai conserver ce Domaine,
Que vous me connoissez au fond de la Touraine ;
C'est-là que pour jamais je m'ensévelirai.

DOR-

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme,
Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer? Comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?
Faut-il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris?
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable! au bout du compte elle n'est pas tenable.
Je voudrois bien t'aider, mais je ne sais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en don-
J'ai promis une fête à certaine personne, (ne.
Que j'avois ménagée expressément pour toi.
De plus, je te dirai.., tu le sais comme moi;
Il semble qu'on avoit un présage infaillible,
Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.
On m'a lié les mains : sans quoi... Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.

La révolution me paroît un peu prompte.
Je le saurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.
Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

Il va pour sortir.

MONROSE *à Aramont.*

Tu parois pénétré de mon malheur extrême.

ARAMONT.

Je ne le soutiens pas aussi bien que vous-même.

MONROSE.

Il faut s'en consoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis!

DORNANE *revenant mystérieusement.*

Je reviens. Quand j'y pense.. Il faut tout mettre au pis.
Nous vivons dans un siécle où rien n'est impossible;
Où, bien-loin de servir, le mérite est nuisible.
Il pourroit arriver que, sans savoir pourquoi,
La Fortune auroit pris un travers avec toi.
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrace,
J'entre dans tes raisons; je me mets à ta place.
Je sens que le dépit justement irrité,
Ton honneur, en un mot, & la nécessité,
Malgré tous tes amis pourroient bien te réduire
A prendre le parti dont tu viens de m'instruire:
En ce cas, je propose un accommodement,
Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à ma bienséance.
Pourrois-je de ta part avoir la préférence?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui: mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Parbleu! j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligeant.

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressources.

Mes amis m'aideront...

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses
Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet! je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCENE X.

ARAMONT, MONTROSE.

ARAMONT.

LA proposition me paroît surprenante,
Et pour trancher le mot elle est impertinente.
Quoi! de votre dépouille il veut s'accommoder?
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui-même.
Mais quand il s'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu?

MON-

MONROSE.

Sans-doute.
Puisqu'il faut que je vende. Heureux dans ma déroute
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quite.
Je voudrois voir Ariste ; & j'y cours au plus vîte.

SCENE XI.

ARAMONT *seul.*

NOus n'avons plus qu'Hortence en cette extrémité.
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;
Faisons-lui redouter une heureuse rivale ;
Et puisqu'il faut, contre elle, employer ce détour,
Armons la jalousie en faveur de l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE *au Valet.*

J'Attendrai son retour. Sur-tout, qu'on l'avertisse
Si-tôt qu'il rentrera.

SCENE

SCENE II.

ARISTE *seul.*

Faut-il que je ne puisse
Lui dire mon secret? Monrose est étonnant
De ne pas voir quel est le péril imminent,
Où son humeur facile expose sa fortune.
La remontrance ici deviendroit importune;
Et loin de s'éclaircir par mes avis secrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiscrets,
A qui sa confiance est un peu trop livrée.
O! jeunesse, toujours d'elle-même enivrée!
Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y suppléer, & ne nous point lasser:
Du-moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
Quoi qu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes;
Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.

MONROSE.

Oui, je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux?
Ce qu'on dit, est-il vrai? Vous quittez le service?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MON-

MONROSE.

Je vends mon Régiment
Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement?

ARISTE.

Peut-être, rien ne presse encore; il faut attendre....

MONROSE.

Attendre! Quoi, Monsieur! Qu'ai-je encore à préten-(dre:
C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Savez-vous si cet autre accepte?

MONROSE.

Ah! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & par-tout, que vous voulez quiter.
Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du-moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis....

ARISTE.

Non; ce ne sont point eux.
Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.
Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne
Dans ces réflexions que je vous abandonne.
Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement
Que l'amitié se donne & se prend aisément;
Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légere.
Une conformité frivole & passagere
D'âge, d'état, d'humeur, & sur-tout de plaisir,
Sans nul autre examen, suffit pour nous saisir.
Nous nous associons, comme on fait en voyage,
Sans savoir avec qui le hazard nous engage;
Et l'on devient ami comme on devient amant:
Pour faire une maîtresse, il ne faut qu'un moment.
Mais l'amitié, du-moins comme je l'envisage,
De part & d'autre exige un long apprentissage;
Et vous devez savoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,

Trop de facilité, des erreurs de jeunesse;
Ma confiance a pu s'égarer quelquefois.
Dans la prospérité peut-on faire un bon choix?
Et comment démêler l'amitié veritable
D'avec la flatterie alors inévitable?
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires;
Ils se sont partagé le poids de mes affaires;
Ils s'en sont emparés. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous? Du-moins, je ne crains avec eux
Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie?...
Pardonnez; je m'échappe ici mal-à-propos:
C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots,
Du reste est-il permis de vous parler d'Hortence?

MONROSE.

Hélas!

ARISTE.

Qu'est-ce? On soupçonne un peu votre constance...
Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement?
Parlez; auriez-vous pris quelqu'autre engagement?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient si cruelle,
Le cœur d'un malheureux devroit changer comme elle.
Ma constance est du-moins un secret ignoré:
Je dévore mes feux, & j'en suis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous imposer ce pénible silence?

MONROSE.

La probité l'exige, & l'intérêt d'Hortence:
Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.
J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'est trop cher, pour oser le détruire;
Et je l'estime trop, pour vouloir la séduire.
La distance à-présent est trop grande entre nous;
Il faut que son amant puisse être son époux.

Ainsi

Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le silence, & la fuite.

ARISTE.

C'est assez. On me mande; & je vais à la Cour.
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE *seul.*

IL n'est plus tems; ses soins ne me serviront gueres.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce sont, je crois, des gens d'af-(faires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame est fixé pour ce soir.

MONROSE.

Je sais que je lui dois rendre un compte fidelle.
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE VI.

CLORINE *seule.*

S'Il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

SCENE

SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*

Je suis au désespoir ; la méprise est cruelle :
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame, quelle est-elle ?

HORTENCE.

Mes gens se sont trompés.

CLORINE.

Peut-on savoir en quoi ?

HORTENCE.

J'ai lu, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre,
Et ne s'en pas vanter !

HORTENCE.

Il faut la lui remettre
Absolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît ?

HORTENCE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lu mon arrêt.
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible :
Ce billet l'en assure.

CLORINE.

Ah ! seroit-il possible ?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé,
S'il n'est pas inconstant, du-moins il est aimé.

CLORINE.

Oui, c'est un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas ! qu'elle est heureuse

De pouvoir à son gré se montrer généreuse,
Et d'employer ainsi !....

CLORINE.

Je ne sai; mais enfin
Cela sent sa beauté qui touche à son déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont... lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

CLORINE.

Eh! qu'en voulez-vous faire? Ah! si vous l'employez.
Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en croyez.
Vous le voulez charger de rendre cette lettre?

HORTENCE.

Sans-doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre?

HORTENCE.

La supprimeroit-il?

CLORINE.

Ah! n'en n'ayez pas peur.
D'un bout du Monde à l'autre il iroit de bon cœur.
Ils la liront ensemble; & puis gare la glose!
Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

HORTENCE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous sacrifiera.

HORTENCE.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

CLORINE.

Monrose est son idole; il l'aime; il l'a vu naître;
Son zèle est sa folie; il n'en est pas le maître.

HORTENCE.

Sais-tu bien que je suis lasse de t'écouter?



SCENE VIII.

HORTENCE *seule.*

J'Ai donc une rivale? Il n'en faut point douter;
La preuve que je tiens a de quoi me suffire.
Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire
En faveur de Monrose un projet généreux!
Une autre s'intéresse à son sort malheureux!...
Si nous nous rencontrons dans la même pensée,
J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée....
Mais on ne revient point... Ah! que les valets sont...

Elle paroît inquiete.

SCENE IX.

HORTENCE, UN VALET.

LE VALET.

J'Ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

HORTENCE *avec inquiétude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre?

LE VALET.

Oui. Son valet de chambre aura soin de lui rendre.

SCENE X.

HORTENCE *seule.*

QU'ai-je fait? Quand je veux l'empêcher de périr,
N'est-ce point un ingrat que je vais secourir?

Eh!

Eh! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le sacrifier à cette incertitude?
N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir?
Pour être généreuse a-t-on besoin d'espoir?
Employons les moyens qui sont en ma puissance,
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.
Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement;
Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

SCENE XI.

HORTENCE, CLORINE.

CLORINE *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENCE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup; & même assez cruelles.

HORTENCE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs?

CLORINE.

Armez-vous de courage; il est d'autres malheurs...
Ils vous sont personnels.

HORTENCE.

Serois-je condamnée
A passer sous le joug d'un cruel hyménée?
Ma fortune sans-doute aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun!

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENCE.

S'il est vrai, tu peux rompre un si cruel silence.
Tu pleures? Les détours deviennent superflus;
Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet oncle de Monrose....

HOR-

HORTENCE.

Explique ce myftere.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un fûr dépofitaire,
Que votre pere avoit chargé de votre bien....

HORTENCE.

L'auroit-il diffipé ?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;
Rien du tout, en un mot.

HORTENCE.

Mais en es-tu bien fûre ?

CLORINE.

Hélas ! que trop, Madame ; & je vous en affure.
A l'inftant même on vient de lever le fcellé.
J'ai tout fu d'un témoin qui me l'a révélé ;
Et ce témoin, Madame, eft un des Commiffaires.

HORTENCE.

Que dit Monrofe ?

CLORINE.

Il eft avec fes gens d'affaires.
D'un œil prefque infenfible il voyoit fes malheurs:
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit refponfable :
Dans fon accablement il eft méconnoiffable :
Toute fa fermeté fe change en défefpoir :
Sans détourner les yeux il n'a pas pu me voir :
Il m'a caché des pleurs, que fans-doute il dévore :
J'en ai verfé moi-même ; .... & j'en répands encore.

HORTENCE.

Ah ! c'eft trop m'attendrir & me défefpérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai cru que j'allois expirer.

HORTENCE *à part.*

Quel bonheur ! j'ai fauvé ce qui m'eft néceffaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir ?

HORTENCE.

Ce fera mon affaire.

CLORINE.

J'envifage pour vous quelques foulagemens
Qui pourront....

HORTENCE.

Qui sont-ils ?

CLORINE.

Ce sont vos diamans:
Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.
Du-moins vous vous ferez un sort moins déplorable.

HORTENCE.

Le Baron, par hazard, sauroit-il mon état ?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.
Il peut n'en rien savoir.

HORTENCE *à part.*

Si cela pouvoit être !

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand... Je le vois paroître.

HORTENCE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCENE XII.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT *à part.*

Voyons donc si ma Lettre aura bien réussi.

HORTENCE *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.
à Aramont.
Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vu personne?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir,
Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENCE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENCE.

Je le souhaite.

ARA-

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile?

HORTENCE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer.....

ARAMONT.

Choisissez le serment; je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service est unique; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.
Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.
Je vous engage tout, mon honneur & ma foi.
Que je sois réputé le plus grand des parjures....

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres
De l'état que je fais de votre probité.
Mon cœur va s'épancher avec sécurité.
Monrose vous est cher?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENCE.

Unissons.... l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.
Votre ami va périr. Je sais ce qu'il projette.
Puisque le sort s'obstine à le persécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.
S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible:
Il met à sa fortune un obstacle invincible.

ARAMONT.

Il est vrai; son dessein est de quitter la Cour:
Son malheur l'y contraint; ce sera sans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice!
Ma fortune, mes biens, seroient à son service;
Je saurois employer des moyens détournés:
Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

HORTENCE.

Oserois-je vous prendre à vos propres paroles?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles;
Et je voudrois pouvoir me vendre ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager;
C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la premiere fois je murmure contre elle.
Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

HORTENCE.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens.....

ARAMONT.

Je les saisirois tous: mais, hélas! qui sera-ce?

HORTENCE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame?... Ah! ah! ceci me passe.

HORTENCE.

Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous?
Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous?

ARAMONT.

Je sais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune:
Mais avec tout cela, Madame, il en est une
Que l'on n'a pas laissée à votre liberté:
C'est malheureusement la générosité.
Quoique vous jouissiez d'un bien considérable,
Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENCE.

Mais si par hazard je le pouvois? ... Hé bien?

ARAMONT.

Un si rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge,

Vous

Vous mettent hors d'état...

HORTENCE.

Je sais notre esclavage.

Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer,....
J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment?

HORTENCE.

C'est peu de chose, & toutefois j'espere
Que ce secours pourroit, du-moins...

ARAMONT.

Quelle chimere!

SCENE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *toute effrayée.*

AH! Madame,..Monsieur,excusez,s'il vous plaît.
Je suis toute saisie...

HORTENCE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries...

HORTENCE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entrecoupée.*

Qui sont évanouies:
Je viens de les chercher, mais inutilement:
Et vous êtes volée.... indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse?

CLORINE.

Eh! comment donc, Madame?
Ne savez-vous pas bien que cela se réclame?

HORTENCE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah ! Vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

CLORINE *examinant Hortence & Aramont.*

Je ne sais comment vous l'entendez ;...
Mais je ne comprens rien à cette politique :
J'entrevois du mystere ici.

HORTENCE.

Point de réplique.
Sortez ; retirez-vous.

Clorine sort en regardant Aramont.

SCENE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

Me serois-je mépris ?
Ce sont vos diamans qui vous ont été pris ?
Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
Leur donner sur ce vol les avis nécessaires :
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur, ils sont chez vous.

ARAMONT.

Chez moi ?

HORTENCE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus, & j'ai dû vous surprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos sermens :
Songez à satisfaire à vos engagemens.

Le

Le salut de Monrose est en votre puissance.

ARAMONT.

Ah! c'est trop exiger de mon obéissance.

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains, & vous en répondez :
Vous nous sauvez tous trois, si vous me secondez.

ARAMONT.

Oh! parbleu, serviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeste!
Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENCE.

Eh quoi! vous hésitez ?
Puis-je mieux employer ces superfluités,
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune!
N'auroit-il pas joui de toute ma fortune?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENCE.

Eh! peut-on me blâmer?
C'est un infortuné que l'on m'a fait aimer....
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde :
C'est sur vous à-présent que notre espoir se fonde :
Par-là vous détournez son plus pressant malheur;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

ARAMONT.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

HORTENCE.

Hé bien, sauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie;
Mais si par un malheur, que je ne puis prévoir,
Monrose quelque jour venoit à le savoir,
Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.
Je le connois, Madame, il seroit furieux.

HORTENCE.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux?
Son courroux est-il plus à craindre que sa perte?
Comment en feroit-il la moindre découverte?

Il ne peut le savoir que de vous ou de moi.
Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.
Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre.

ARAMONT.

O sexe, toujours sûr de triompher du nôtre!
L'action est si belle...

HORTENCE.

Ah! j'éprouve en ce jour
Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.
Allez ; que votre zèle ait une heureuse suite!
De tous ses créanciers empêchez la poursuite.
Ce n'est pas tout.

ARAMONT.

Encore?

HORTENCE.

Oui ; j'exige de vous
Un service moins grand, mais peut-être plus doux.
Rendez-lui le billet, qui s'adresse à lui-même :
Il peut être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENCE, ARAMONT.

MONROSE *à Aramont.*

voyant Hortence.

JE te cherche... Que vois-je! Hortence? Ah! si je puis,
Cachons-lui sa ruine & l'état où je suis.

HORTENCE *à Monrose.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embarrassé.*

Vous les adoucissez en daignant me l'apprendre.
Continuez un soin qui m'est si précieux.
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires.
Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

HORTENCE.

Monsieur, occupez-vous d'un objet plus pressant.
Ne nous direz-vous rien de plus intéressant?

MON-

MONROSE.

Je me trouve garant de votre destinée,
Et je compte qu'avant la fin de la journée....

HORTENCE.

N'avez-vous plus d'espoir du côté de la Cour?
La fortune cruelle est-elle sans retour?

MONROSE.

Ce seroit me flatter contre toute apparence.
J'ai reçu mon arrêt avec indifférence.
Le sort peut à-présent multiplier les coups; (tous.
Les maux dont on me plaint sont les moindres de

HORTENCE.

Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être instruite,
J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours:
Du-moins aucun remords n'en troublera le cours.
Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeste...
Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné...
A des vœux impuissans on ne s'est pas borné...
à part.
Si le sort vous poursuit... O Ciel! que vais-je faire?
à Monrose.
Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.
lui donnant la lettre à part.
Tenez..... Ma fermeté commence à succomber.
à Monrose. à part.
Lisez... A ses regards il faut me dérober.

SCENE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *le billet à la main.*

Hortence se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre;

On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre ? Votre cœur n'en est-il plus charmé ?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parles donc plus d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon !

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah ! quelle destinée !

Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre... Ah ! je succombe à son malheur extrême.
Vois comme elle m'écrit.

Il donne le billet à Aramont.

ARAMONT *étonné & reconnoissant la lettre qu'il a écrite.*

Eh ! morbleu, c'est le même.

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh ! quand elle pourroit régler son hyménée,
Que feroit-elle, hélas ! puisqu'elle est ruïnée ?

ARAMONT.

Elle est ruïnée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis désespéré.
Tout de bon ?

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien opéré.

MON-

MONROSE.

Je vois que tu te plains!

ARAMONT.

Point du tout, je me l

à part.

Ah! s'il savoit le reste!

MONROSE.

Il faut que je l'avoue,

Je ne reconnois gueres Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état?

MONROSE.

Cher ami, le savois-je? On vient de me confon

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répon

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise?
Je ne puis.

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise.

à Monrose.

Si ce billet vous cause un si grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras!

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'
Pour faire une réponse à ce maudit écrit;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi?

ARAMONT.

Non, vous dis-je; & pour

Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est? ...

ARAMONT.

Oui, j'en sais quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle? ... Eh! mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.
Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence....

MONROSE.

Est-il d'un autre?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez; que diable! il est de moi.

MONROSE.

De toi?

ARAMONT.

Vous l'avez dit.

MONROSE.

Quelle est ta frénésie?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalousie
Pour tirer son secret. C'est un petit secours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de signaler ton zèle?
Que sais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle?
T'ai-je employé pour être éclairci de mon sort?

ARAMONT.

Eh! n'est-on pas assez puni quand on a tort?

MONROSE.

Ce seroit à-présent, contre toute apparence,
Que je pourrois douter de son indifférence.
Hortence vient de faire eclater son mépris.

ARAMONT.

Oui!

MONROSE.

Si du moindre amour son cœur étoit épris,
Elle auroit supprimé cette lettre fatale,
Que sans-doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout cela,
Et songeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne sais comment, mon oncle a ruïnée.
Je tenois tout de lui; je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

MONROSE.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien;
J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense:
Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortence.
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétens
Réparer en secret des pertes aussi grandes.
Il me reste une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de semblables remords:
S'il falloit réparer les sottises des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire.
Ce n'est pas votre faute: on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui:
Il se juge lui-même, & jamais par autrui:
Si-tôt qu'il se condamne, on ne sauroit l'absoudre:
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais...

MONROSE.

Il faut t'y résoudre.
Tiens, voilà....

ARAMONT.

Qu'est-ceci?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obstination.
L'affaire presse. Avant que sa ruïne éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Je m'en flatte.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je...

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

MOnrose, écoutez donc.... Il est bien loin.
Que faire ?
C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troisieme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

Puis-je obtenir d'Hortence un moment d'audien- (ce?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qu'il me paroît?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah! je vois ce que c'est.
Vous comptiez suivre Hortence au Couvent; mais sa
Avec impolitesse a frustré votre attente (tante
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable voulez-vous achever vos beaux jours?
Dans les ennuis forcés d'une triste clôture,
Vous dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Petille dans un corps de salpêtre & de feu?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu;
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

CLORINE *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence
Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque!

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guere.
Je voudrois me charger de toute sa misere.
Que ne puis-je!... Du-moins je ne suis pas de ceux
Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant, je vois qu'auprès d'Hortence
Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense.

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle.

Voyant Hortence.

Ce sera malgré vous... Mais je la vois; c'est elle.

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*

Vous m'apportez, sans-doute, une heureuse nouvelle!
Mon cœur impatient voloit au-devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà?

HORTENCE.

N'êtes-vous pas notre libérateur?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur.

HOR-

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préserve!

HORTENCE.

D'où vient cet embarras? Quelle est cette réserve?
Avez-vous fait usage?...

ARAMONT.

Ils sont toujours chez moi,
Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites-vous, Monsieur? O Ciel! est-il croyable?
Est-ce donc là cet homme utile & serviable?
Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui!
Vous vous démentez donc pour moi seule aujour-(d'hui?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher; mais je suis incapable
De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

HORTENCE.

Eh! le serez-vous moins en le laissant périr?

ARAMONT.

Je voudrois, autrement, le pouvoir secourir.

HORTENCE.

Vous prétendez l'aimer?

ARAMONT.

Autant qu'il est possible.

HORTENCE.

Ne vous en vantez plus... Serez-vous inflexible?

ARAMONT.

Ce n'est pas sans raison. Eh! Madame, en effet,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait?
La gloire que mérite une action si belle,
Devoit s'ensévelir & se perdre avec elle.
Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

HORTENCE.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur.
La générosité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention suffit.

HORTENCE.

Eh! quel est ce langage?
En périra-t-il moins? Nous connoissons ses biens.

Que

Que peut faire un Guerrier, borné dans ses moyens?
Il languit, s'il ne tient un état honorable;
Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir:
Il la faut acheter, il la faut conquérir.
Et malheureusement (puisqu'il faut vous le dire)
Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller?

à part.

Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.

à Hortense.

Vous êtes ruïnée. Il est bon de vous dire
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENCE.

S'il est vrai, mon désastre y met un nouveau prix.
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occasion vous révolte si fort?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon sort.

ARAMONT.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre?
Savez-vous seulement si?...

HORTENCE.

C'est me faire entendre
Que Monrose peut-être adresse ailleurs ses vœux.

ARAMONT.

Jusqu'ici vous avez si peu flatté ses feux...

HORTENCE *vivement.*

Eh! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime.
Je saurai mieux que vous m'en acquitter moi-même.
Je lui pardonne tout pourvu qu'il soit heureux:
Son bonheur me suffit, c'est tout ce que je veux,
Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible;
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt:
Je desavoûrai tout, & je nierai plutôt....
Au surplus, vous avez le secret de ma vie,
Disposez-en, Monsieur, au gré de votre envie:
Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,
Si

Si vous voulez me perdre & vous deshonorer.

SCENE III.

ARAMONT *seul.*

OH ! parbleu, serviteur, pour moi je m'en désiste,
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.
Allons...

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

ARrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accusation que je crois téméraire.
Il me seroit cruel de trouver le contraire.
Clorine...

ARAMONT *à part.*

Ah ! c'en est fait.

MONROSE.

Vient de me confier
Un mystére affreux. Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas-là répondre;
Ne récrimine point, si tu veux la confondre.
Cette fille fait plus que de te soupçonner.
Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fais donner
Pour moi les diamans d'Hortence. Est-ce une injure?
Les aurois-tu reçus? Parle, je t'en conjure.

Tu

Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

SCENE V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET *à Monrose.*
Monsieur, un Etranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là. *Le Valet s'en va.*

MONROSE *en ouvrant le paquet y trouve plusieurs papiers.*
Sachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je? Mes billets qui me sont renvoyés!
Oui, vraiment, ce sont eux; ils se trouvent payés!

ARAMONT.
Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*
Ah! malheureux, c'est donc-là ton ouvrage!
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage?

ARAMONT.
Aucune.

MONROSE.
A quel complot as-tu prêté la main?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.
J'aurois donné mon sang pour cette infortunée,
Si j'avois pu lui faire une autre destinée.
Tu connois sa ruïne, & tu vas l'achever!
Ah! c'est m'assassiner en voulant me sauver,
Impitoyable ami, barbare que vous êtes!

ARAMONT.
Est-ce ma faute, à moi, si l'on paye vos dettes?
J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait:
Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
Il est bien vrai qu'Hortence a voulu me séduire.
Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instruire.
Elle avoit fait porter chez moi ses diamans:
Ils y sont: venez-y; vous verrez si je mens.

MON-

MONROSE.

Ils y sont? Et pourquoi? Ne pouviez-vous les rendre?

ARAMONT.

Eh! que diable! ai-je pu les lui faire reprendre?
Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.
Enfin j'ai tenu bon: voilà l'essentiel.
J'ai fait ce que j'ai pu contre cette obstinée,
Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruïnée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.
Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,
J'ai cru que je devois lui dire franchement
Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus! moi, je suis infidelle!

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle?
Je l'ai cru.

MONROSE.

Non: jamais je n'en eus le dessein.
Hélas! c'est lui porter un poignard dans le sein.

ARAMONT.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

MONROSE.

Ne me propose point des excuses pareilles...
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait?

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE *à Monrose.*

Tu grondes le Baron? C'est toujours fort bien (fait.
à Aramont.
Pardonne, si je viens troubler la vespérie.
à Monrose.

Sais-

Sais-tu ce qui m'arrive? Ecoute, je te prie...
Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.
Je vais chez qui tu sais en faire la poursuite:
Je me nomme, on m'annonce, & j'entre tout de suite
Il me voit, il se leve; & d'un air prévenant
Il m'embrasse & me fait un accueil surprenant.
Je le tire à quartier; je lui fais ma semonce:
Mon homme alors se trouble; & voici sa réponse.
„ Je suis au désespoir (je crois qu'il disoit vrai)
„ Vous êtes malheureux, pour votre coup d'essai".
Bref, avec des discours à peu près de la sorte,
Il s'est acheminé du côté de la porte.
Nous nous sommes quittés. Ariste a manœuvré:
Il venoit d'en sortir lorsque je suis entré.
Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire;
Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire:
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.
Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

MONROSE.

Il est vrai; l'avanture est presque inconcevable.
Dis-moi si c'est à toi que je suis redevable
D'un service récent...

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien;
Car je sers tant de gens sans que j'en sache rien...

MONROSE.

Je viens de recevoir, sous une simple adresse,
Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyés ta Maîtresse?

MONROSE.

Non: mes créanciers.

DORNANE.

Bon!

MONROSE.

Oui, te dis-je, à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

MON-

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarrasse,
C'est de savoir celui qui s'est mis à leur place.
Quelqu'un les a payés pour moi.

ARAMONT.

Sans-contredit.

MONROSE *à Dornane.*

Marquis, n'est-ce pas toi?

DORNANE.

Moi! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi, véritablement?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre; & c'est lui faire injure.

MONROSE *à Aramont.*

Seroit-ce le Baron?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,
Ce seroit un secret que je n'avoûrois pas.

MONROSE.

Seroit-ce Ariste?

DORNANE *en ricanant.*

Ariste?... Il mérite à merveille
Qu'on mette sur son compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable? Il n'est pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.
Apprens où t'a conduit une erreur trop durable.
Cet homme vertueux, ce sage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoisonné,
Qui paroissoit avoir acquis & moissonné
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices;
Ce rare Courtisan, fameux par ses services,
Dont tout autre que lui se seroit prévalu,
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu...

MONROSE.

Tu parois ironique!

DORNANE.

Il faut cesser de l'être.

Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un traître ;
C'est lui qui te dépouille ; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne se peut pas.

ARAMONT.

Ariste l'a trahi.

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.
Va le féliciter, te dis-je, il est en place.
Au moment que je parle, entouré de flateurs,
Le coupable & son crime ont des adulateurs.
Eh bien ! que penses-tu d'un tour de cette espece?

MONROSE.

Ah ! daignez vous prêter à ma délicatesse :
Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
Que savons-nous ? Sans-doute il n'a pu refuser.
D'ailleurs j'étois exclu ; je n'y pouvois prétendre.
C'étoit des biens vacans, des graces à répandre :
Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du-moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu ! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'eusse fait, en parlerois-tu mieux ?
Rends-lui justice : va, c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,
Et je l'afficherois.... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

ARAMONT.

L'avis est assez doux.

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre,
Ou je le forcerois du-moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce seroit des exploits mal placez.
Son deshonneur nous venge, & le punit assez.

DORNANE.

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde ?
Se deshonore-t-on maintenant dans le monde ?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens ?
N'en soyons point surpris. Nous sommes indulgens :

Grace

Grace à cette ressource un peu trop éprouvée,
Le plus vil des mortels va la tête levée.
Nous laissons parmi nous habiter des proscrits:
Bientôt leur impudence épuise nos mépris;
Et nous avons enfin la basse politesse
De jouir avec eux de leur scélératesse.
Ariste y peut compter: & peut-être, à mon tour,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénouement m'étonne!
Ariste... Ah! c'en est fait.. Puisque tout m'abandonne,
Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez... Je t'entens:
Et j'ose me flatter que nous serons contens.
Je m'en vais à la Cour savoir ce qui s'y passe;
Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embrasse.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Voilà donc mon arrêt? Espoir, Fortune, Amour,
Vous ne m'êtes plus rien: je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis est celui qui m'accable.
Viens, cher ami, fuyons un siécle trop coupable;
Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous;
Pourvu que je te suive, il me sera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage!

MONROSE.

Hélas! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.
Ecoute; je suis quitte; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.

Cherche à le découvrir: rends-moi ce bon office.
Le soin de m'acquitter est mon premier devoir:
Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,
Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié!
Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
Ôte-moi de l'erreur où son état me plonge:
C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un songe.
Je mourrois mille fois: & je n'ai plus que toi
Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même:
D'une indigne détresse affranchi ce que j'aime;
Répare sa ruïne autant qu'il m'est permis;
Employe en sa faveur ce que je t'ai remis;
Et sur-tout si tu crains, comme je dois le croire,
Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits:
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à Monrose.*

Si vous avez un mot à dire à ma Maîtresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems presse.
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel! il faut... j'y cours.



SCENE IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

En vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content ? Pour moi, j'en suis ravie ;
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me brouiller
Avec Monrose ; mais....

CLORINE.

Vous vouliez dépouiller
Ma Maîtresse ; mais....

ARAMONT.

Moi !

CLORINE.

La ressource est commode.
Ruïner une femme, est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler :
On ne voit autre chose ; & c'est un pis aller
Permis & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer ;
Notre sexe, vous dis-je, est un peuple étranger,
Un Ennemi sur qui tout est de bonne prise :
Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

ARAMONT.

Mais sachez donc....

CLORINE.

Je sais que pour notre malheur
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre honneur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,
J'espere....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *en voyant Aramont.*

Ah! ne m'exposez point devant un indiscret,
Qui ne devoit jamais avouer mon secret.

MONROSE *à Aramont.*

Laisse-nous, cher ami, ta présence la blesse.

SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

Ainsi, grace à leurs soins, vous savez ma foiblesse:
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux?
A quoi nous serviront les plus tendres adieux?
Je partois sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.
Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

MONROSE.

En suis-je mieux traité? Pour comble de malheurs,
Je dois le détester jusques dans ses faveurs.
Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées.
L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.
Tout, jusqu'à votre amour.... Quand m'est-il annoncé!
Ah! que pour mon malheur tout est bien compensé!

HORTENCE.

Eh! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

MON-

MONROSE.

Il n'importe ; achevez. Je ne ſaurois plus craindre
Tout ce qui peut ſervir à me déſeſpérer.
Hortence, il eſt donc vrai, j'ai pu vous inſpirer?...
Eſt-ce pour inſulter davantage à vos larmes,
Que j'oſe demander un aveu plein de charmes,
A qui doit me haïr autant que je me hais?

HORTENCE.

Pourquoi ſe reprocher des maux qu'on n'a point (faits?
Voulez-vous que je ſois injuſte & malheureuſe?
Ah! c'eſt trop exiger...

MONROSE.

Quoi! toujours généreuſe?
Hortence, hélas! pourquoi nous avez-vous connus?
Un bonheur aſſuré, des plaiſirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hymenée,
Auroient rempli le cours de votre deſtinée.
Quel contraſte inouï! funeſtes liaiſons,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maiſons!
Vous partez ; vous allez enſévelir vos charmes.
L'exil, l'abaiſſement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reſte ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le ſort à vous perſécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos bourreaux ; jugez de mon ſupplice.

HORTENCE.

Me conſolerez-vous, en vous déſeſpérant?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant?
Vous me plaignez? Eh quoi! ne peut-on vivre heureu- (ſe,
Si ce n'eſt au milieu d'une Cour orageuſe?
A l'égard de ce bien, qui s'eſt évanoui,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joui?
En effet, à quoi ſert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne ſens pas qu'on puiſſe en jouir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et véritablement,
Ma ruïne fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reſte ; on l'auroit pourſuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,

M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous ; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois :
Mais quand on s'est livré sans réserve à son choix,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !
Sait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un cœur
Qu'on arrache de force à son premier vainqueur !
Eh ! puisque mon amour s'irritoit à mesure
Que je pouvois vous croire infidèle ou parjure,...

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer !
Depuis que ma fortune incertaine & flottante
Me tient dans une triste & douloureuse attente,
Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer :
J'ai prévu le néant où je viens de rentrer,
Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pu vous plaire ?
Et quand je l'aurois su, qu'avois-je à vous offrir ?
Je devois vous tromper afin de vous guérir ;
Mais vous l'avez dû voir, même avant mon naufrage,
Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hommage :
Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.
Si vous n'y suppléez, si vous n'en jugez pas
Par ma discrétion & par ma retenue,
La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

HORTENCE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

MONROSE *en se jettant à ses genoux.*

Quel aveu ! permettez à mon ame ravie
Un transport qui sera le dernier de ma vie,
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on survivre à des momens si doux ?

HORTENCE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéresse,
Vivez pour illustrer l'objet de ma tendresse ;
Remplissez mon idée, elle est digne de vous ;

Soyez

Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
Devenez l'artisan de votre destinée.
Il est beau de dompter la fortune obstinée,
D'arracher ses bienfaits, au-lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.
Ce sont-là mes adieux, mes vœux, & mon présage...
Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage....
Imitez mon exemple ; & sachez.......

MONROSE.

Vous pleurez !

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais !...

HORTENCE.

Demeurez.

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

Je le veux.

Elle fuit.

MONROSE *en la suivant.*

L'instance est superflue.
Non ; dussai-je expirer en vous perdant de vue....

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Quel état est le mien ! Fortune, en est-ce assez ?
A peine suis-je né, mes beaux jours sont passez.
Ai-je pu mériter un sort si déplorable ?
Le seul bien qui me reste, est un nom qui m'accable.
Je ne sais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts :
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême,
Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Par-tout où je pourrai vivre & me signaler.
Dans l'état où je suis on n'a plus de patrie :
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,
Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau :
Un sujet inutile est pour elle un fardeau :
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à rester ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?
Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?
Tu restes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARA-

ARAMONT.

On en fera d'affreux si vous vous écartez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse....

MONROSE.

Eh! de quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah! tout autre que toi...;

ARAMONT.

Le destin a comblé toutes ses injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?
Ce nom convient au crime. Eh! quel est donc le mien?

ARAMONT.

Il est imaginaire.

MONROSE.

Ah! ne me cache rien.
Quel que soit mon destin, je saurai m'y soumettre.
Dis....

ARAMONT.

Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre.

Il lit.

„ Je t'écris à la hâte : Ariste, non content
„ Des biens de notre ami, lui ravit sa Maîtresse;
„ Il l'a fait demander : le fait est très-constant.
„ Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.
„ A propos, on le croit riche, & je te l'apprends.
„ Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.
„ On l'accuse d'avoir détourné... tu m'entends?
„ Fais finir au-plutôt cette plaisanterie.

MONROSE.

Je suis riche!

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment? Explique-moi...
Et je suis accusé d'avoir détourné?... Quoi?

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel! quelle noirceur! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux?
L'horreur qu'on m'attribue est-elle imaginable?
Ah! si j'en connoissois l'auteur abominable...
Jusques à mon honneur, quoi! l'on ose attenter?

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus; c'étoit pour votre bien.
On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.
Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

MONROSE.

Quoi! l'amitié m'aura toujours été funeste!
De mes jours malheureux elle est donc le fléau?
Le sort me réservoit ce supplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne feront pas durables:
Vous n'êtes accusé que par des misérables: (crus.
C'est par des gens comme eux que leurs discours sont

MONROSE.

Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Opposez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage ? En est-il contre l'ignominie ?
On la mérite alors qu'on peut la supporter.

ARAMONT.

Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.
Je comptois que mon nom me seroit favorable :
Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer
Qu'à me cacher. Je vais me perdre & me plonger
Dans une obscurité la plus impénétrable.
Périssent ma mémoire, & le sang déplorable
Qui m'a fait naître !

ARAMONT.

O Ciel !

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir.
Pour la derniere fois, ne te fais point haïr.
Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, un GARDE.

MONROSE.

MAis que me veut cet homme ? O Ciel! seroit-ce ?

Le GARDE.

Je suis chargé d'un ordre...

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

Le GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir....

MONROSE.

On m'arrête! Eh pourquoi ?

Le GARDE.

Vous devez le savoir.
Souffrez que je m'acquitte....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire ?
Faut-il que je vous suive ?

Le GARDE.

Il n'est pas nécessaire,
Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement?

SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

ON m'arrête! & déjà l'on me traite en coupable!
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable!
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident?
Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez devant lui projetté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite:
Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh! comment les confondre? Est-il en ma puissance?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence.
Quelle preuve opposer? Où pourrai-je en trouver?

ARAMONT.

Votre ruïne même.

MONROSE.

Eh! comment la prouver?
Par quels moyens veux-tu que je les desabuse?
En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse?
Ah! tout concourt encore à ma conviction.
Ces bruits avantageux à la succession;
Mes créanciers payés, & le bruit de ma fuite;
La fortune d'Hortence entiérement détruite;
Le reste de ses biens, dont malheureusement

Tu

Tu te trouves chargé pour moi secrétement ;
Clorine, qui le sait, pourra-t-elle se taire ?
Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce mystere ?
Non : il faut que ce soit un secret éternel :
Je serai convaincu sans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE *entre sans être vue.*

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

Je me perds dans l'horreur de chaque circonstance.
Lorsque pour réparer la ruïne d'Hortence,
Je détourne sur moi les indignes besoins
Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins ;
Lorsque pour la sauver de cet état funeste,
Je me prive en secret de tout ce qui me reste,
On croit que dans ses biens j'ai pu souiller mes mains ;
Et je suis réputé le dernier des humains !
O destin ! est-ce assez maltraiter ta victime ?
On m'arrête ; on me force à me purger d'un crime ;
Qu'est-ce qu'un scélérat a de plus à souffrir ?

HORTENCE.

Les remords.

MONROSE *en se levant.*

Quelle voix ! quel objet vient s'offrir !

HORTENCE.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite ;
J'ignore à quel dessein ; je n'en suis pas instruite ;
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laissez-moi me cacher.

SCENE V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

Quoi ! vous voulez me fuir ?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher.

HORTENCE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

MONROSE *pénétré*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes?
Je ne puis soutenir vos yeux ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers?
Je ne croyois pas être un objet si funeste.
Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon desespoir.

HORTENCE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestés.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence & mes larmes,
N'auront donc point assez de puissance & de charmes
Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs?
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs:
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENCE.

Il ne tombe
Que sur ce desespoir où votre cœur succombe.
Je sais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi?

HORTENCE.

C'est-toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre.
Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah! Madame, vivez... répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive! Est-ce à moi d'avoir du courage?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage:

Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il sur vous seul? M'est-il moins personnel?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous, si ce n'est davantage,
Et cependant mon cœur n'en est point abbatu.
La verité fera triompher la vertu.
Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,
Ayons la fermeté qui sied à l'innocence:
Elle en est la ressource & le plus sûr garant.
Rétablit-on sa gloire en se desespérant?
Le découragement autorise une injure.
Il faut vivre pour vaincre, & la victoire est sûre;
Et qui perd tout espoir mérite son malheur.
Je vous parle sans-doute avec trop de chaleur.
Excusez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie.
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin?
Il ne me manque plus que d'être le temoin
Du bonheur d'un rival.... Il en est un, Madame,
Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme;
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner:
Pour être votre époux il s'est fait destiner.

HORTENCE.

Ariste, dites-vous? L'entreprise est hardie.
Il m'aime! Il payera bien cher sa perfidie.

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

Je viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornane...

MONROSE.

Eh bien?

ARAMONT.

Son zèle & sa prudence éclatent.
C'est un homme qui veut que les autres se battent.
Il dit que votre idée est de tirer raison
Du procédé d'Ariste & de sa trahison :
Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vue.
Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariste.... Il ose ici ...

MONROSE.

Quel embarras !

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche sur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel! que n'ai-je autant de charmes que de haine!
Je le veux accabler sous le poids de sa chaine.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contentons-nous un peu.

SCENE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE, Le GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du Théatre.*

Vous pouvez nous laisser : votre ordre n'a plus (lieu :
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCENE VIII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARISTE *à Monrose.*

Je viens rendre raison de toute ma conduite.

MON-

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis ; tout succede à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite :

Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi, je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrain & la Procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien,

Tenez, voilà leur reste : ils n'en savent que faire,

Ni moi non plus... Prenez toujours ; c'est votre affaire.

ARISTE.

Madame...

HORTENCE *avec dédain.*

Laissez-moi.

ARAMONT.

Je suis hors d'embarras.

HORTENCE.

Je ne sais ce que c'est ; mais je n'ignore pas

Qu'il vous a plû, Monsieur, d'empêcher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

HORTENCE.

Quelle audace ! Est-ce à vous que je dois mon retour ?

ARISTE.

Oui ; j'ai sollicité cet ordre de la Cour :

On ne vous perdra point. L'amour & l'hymenée

Y vont fixer vos jours & votre destinée.

On m'a favorisé...

HORTENCE *avec indignation.*

Qui ? Vous perfide ami ?

C'est dans la trahison être bien affermi !

Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ;

Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.

Notre état different vous rend audacieux :

Vous

Vous croyez m'éblouir ; & je lis dans vos yeux
Un espoir insultant fondé sur mes disgraces :
Mais je ne connois point des ressources si basses....

ARISTE.

Non, Madame, l'hymen vous garde un sort plus doux.
D'ailleurs, vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous ?

ARISTE.

Qu'il est faux que Madame ait été ruïnée.

ARAMONT.

Quel conte ?

ARISTE.

Cette histoire est mal imaginée.
Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.
Chez un homme public, ses biens sont en dépôt.

HORTENCE.

Qu'entens-je ?

CLORINE.

Est-il possible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle surprise ?

ARISTE *à Monrose.*

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.
Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui :
Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE *transporté.*

Je suis justifié ?

ARISTE.

C'est moi qui vous l'atteste.

MONROSE *transporté de joye.*

Fortune, c'est assez ; je te quitte du reste.
Mes vœux sont épuisés. Mon honneur m'est rendu.
à Hortence.
Madame, pardonnez à mon cœur éperdu
Ce transport excessif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie,
Il est bien juste aussi que je me justifie.
J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,

Où

Où vous auriez pu faire entrer des indiscrets.
Vos amis vous flattoient, contre toute apparence:
Lorsque je vous ai vu sans aucune espérance,
J'ai brigué pour moi-même, & j'ai tout obtenu:
C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu;
Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystere.
Je voulois obtenir une grace plus chère.
L'essentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems pressé, sollicité,
Ce n'est que d'aujourd'hui, qu'à force de priere,
Enfin la Cour m'a fait la faveur tout entiere.
Jouissez-en, Monsieur, ses bienfaits sont à vous:
Le Prince m'a permis de vous les céder tous,
Et je vous les remets avec toute la joye.... (ploye.
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se dé-

Il embrasse Monrose.

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois.
Mes créanciers....

ARISTE.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois,
Que c'est à vous, Monsieur, que je suis redevable.

ARAMONT.

J'ai pensé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me sens coupable!

ARISTE *à Hortence.*

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main: vous pourrez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon, point de rancune:
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour:
Venez, partons, l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah! permettez du-moins que ma reconnoissance
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

ARIS-

ARISTE.

En vous faisant jouir du destin le plus doux,
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous ?

MONROSE.

à Hortence.

Ah ! Madame, souffrez que mon cœur se partage.

à Ariste.

Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O fortune ! je sens, & j'éprouve à-présent
Qu'un ami véritable est ton plus grand présent.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *l'Ecole des Amis*, *Comédie*, & je crois que le Public verra avec plaisir l'impression d'un Ouvrage qu'il a si justement applaudi dans les représentations. Fait à Paris ce 8 Mars 1737. DANCHET.



MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois le
28 Février 1738.

ACTEURS.

MAXIMIEN, pere de Fausta... *Mr. Sarazin.*

CONSTANTIN, Empereur d'Occident............... *Mr. Dufresne.*

FAUSTA, femme de Constantin.. *Mlle. Gossin.*

AURELE, Général des Armées.. *Mr. Grandval.*

MAURICE, ancien Gouverneur & confident d'Aurele........ *Mr. Dubreuil.*

ALBIN, confident de Maximien... *Mr. Le Grand.*

EUDOXE, }
PULCHE'RIE, } femmes de la suite de l'Impératrice.

GARDES & suite de Constantin.

La Scène est à Marseille dans le Palais de Constantin.



MAXIMIEN, TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AURELE *seul.*

DU repos des mortels implacable ennemi,
Monstre le plus cruel, que l'Enfer ait vomi,
Funeste ambition, source de tant de crimes,
Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes?
Quels excès en ces lieux vont se renouveller!
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler!
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable!
Hélas! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois ensévelir l'horreur,
Détestable secret, ne souille plus mon cœur.
Sur ce mystere affreux répandons la lumiere,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiere.
Mais pourrai-je obtenir ce fatal entretien?
Maurice ne vient pas, je l'apperçois: eh bien...

SCENE

SCENE II.

MAURICE, AURELE.

AURELE.

L'Impératrice enfin consent-elle à m'entendre?
Pourrai-je lui parler?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre,
Seigneur, vous vous troublez... Et pourquoi la revoir?
Que ne la fuyez-vous?...

AURELE.

Est-il en mon pouvoir?

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence; (ce,
Mais dussai-je aujourd'hui commettre une impruden-
L'amitié tient sur vous mes yeux trop attachez,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachez.
On a donc corrompu le sang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidèle:
Souffrez, lorsque je vois un si grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement;
Depuis assez long-tems, l'inutile espérance,
D'un retour désormais, hors de toute apparence,
A contenu mon zèle, & suspendu ma voix;
Je vais vous offenser pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'est chere, & jamais ne m'offense;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance,
Je n'ai su qu'applaudir à vos sages avis,
Et j'ose me flatter de les avoir suivis.

MAURICE.

Est-ce en entretenant ces liaisons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes?
Avec qui vivez-vous? Juste Ciel! je frémis;
Maximien vous compte au rang de ses amis,
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Destinés à subir les plus honteux supplices,

Lui dont l'ambition ne peut se rallentir ;
Toujours inaccessible au moindre repentir,
Et moins sensible encore à la haine publique :
Seigneur, ignorez-vous quelle est sa politique ?
Si Dioclétien le mit à ses côtés,
Ce fut pour rejetter sur lui ses cruautés :
Ce Prince en apparence humain & débonnaire,
Avoit alors besoin d'une main sanguinaire ;
Ainsi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident sous un sceptre d'airain :
Mais parmi ses excès, ses fureurs & ses crimes,
Je ne vous compte pas tant de saintes victimes.
Ces Baptêmes de sang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi ;
Et ce sang dont la terre alors fut arrosée,
Est devenu pour elle une heureuse rosée,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moissons :
Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos soupçons ;
D'où vient cette union, qui l'a pu faire naître ?
Quel appas vous séduit, qu'attendez-vous d'un traî-
Eternel artisan de complots dangereux, (tre ?
Toujours mal concertés, & toujours malheureux ;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre ;
Tout autre qu'un ingrat, qui le sera toujours,
A la reconnoissance eût consacré ses jours ;
Et charmé de se voir au sein de sa famille,
Honoré de son gendre, adoré de sa fille,
Aussi souverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats.
Que n'a point fait pour lui cette fille si tendre !
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre,
Pour fléchir son époux, & lui faire épargner
Un sang que dévoroit la fureur de régner !
On diroit à le voir tranquille en apparence,
Qu'il soutient sa disgrace avec indifférence :
On croiroit qu'il ne songe au fond de ce Palais,
Qu'à jouir d'un repos qu'il ne goûta jamais :
Tant de tranquillité n'est qu'un pur artifice,
Il est né dans le crime, il faut qu'il y périsse ;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déjà fait.
Ce lien réciproque est pour vous un forfait ;

Ce n'est qu'une amitié funeste & redoutable :
Qu'ai-je dit ? Je profane un nom si respectable ;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux :
Nous allons voir éclorre un crime infructueux,
Il va se consommer, & c'est sous vos auspices,
Si vous n'y prêtiez pas des secours si propices....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'est pas toujours ;
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour mes jours.
Oui, Maurice, ma vie est tout ce que j'expose ;
Je remplis un devoir que la pitié m'impose :
Ma naissance, & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y serviront jamais l'audace & l'attentat ;
C'est pour les empêcher que je me sacrifie :
Ecoute, puisqu'il faut que je me justifie,
Je ne le vois que trop, tu sembles soupçonner
Que mon cœur par l'amour se laisse empoisonner.
Tu crois que pour Fausta mon ardeur se ranime ;
Et qu'un espoir fondé sur le succès d'un crime,
Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
Ne puis-je la revoir sans en être enflammé ;
Sans que mes premiers feux m'en inspire l'audace,
L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
Ah ! Maurice, le cœur n'a-t-il qu'un sentiment !
Et l'amour ne peut-il se changer en estime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'est pas au-dessus d'un Chrétien.
Apprends donc le secret d'un fatal entretien.....
Il lui coûtera cher.... Mais je la vois paroître :
Ami, reste en ces lieux, tu vas me reconnoître.



SCENE

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE, PULCHERIE *dans l'éloignement.*

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguste époux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous;
Je vous ai fait presser de vouloir bien m'entendre:
Ma conduite, Madame, aura pu vous surprendre,
Vous allez me juger, & j'ose sur ce point....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos desseins ne pénétrai-je point?
Auprès de mon époux vous suis-je nécessaire?
Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenser?
Le Prétoire est vacant, daignez-vous y penser?
Parlez, oseroit-on vous offrir cette place?
Vous avez des rivaux; Albin même a l'audace
De porter jusques-là ses vœux démesurés:
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits sont assurés.

AURELE.

Si les grandeurs faisoient le bonheur où j'aspire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah! Que m'annoncez-vous?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuse à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je! Et qui pourroit vous les donner?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juste Ciel! Je me perds au fond de cet abîme,
Daignez plus clairement m'annoncer mon destin:

M 2 Sei-

Seigneur, menace-t-on les jours de Constantin?

AURELE.

Oui, la mort en ces lieux lui creuse un précipice,
Un furieux conspire, & me croit son complice.

FAUSTA.

Qui? Vous, Seigneur?

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher.
En flattant son erreur, je voulois empêcher
L'assassinat affreux que sa rage médite.

FAUSTA.

Je ne sais que penser; je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain se trouble & se confond:
J'interpréte aisément ce silence profond:
Mon rapport vous paroît douteux, même infidèle;
Je vous deviens suspect; vous soupçonnez mon zèle;
Vous croyez que je viens supposer un forfait,
Avouez-le, Madame?

FAUSTA.

Ah! Seigneur, en effet,
Que voulez-vous? Pourquoi faut-il que je vous croie?
S'il est vrai, vous deviez chercher une autre voie
Qui pût faire échouer un projet aussi noir.
A qui recourez-vous? Et quel est votre espoir?
Falloit-il que j'en fusse instruite la premiere?
A quoi peut me servir cette triste lumiere?
Quels moyens assez prompts, quels secours si puissans
Ai-je pour détourner des malheurs si pressans?

AURELE.

Vous en pourrez trouver.... Le Ciel en fera naître.
A qui prétendez-vous que je livre le traître?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Hélas! Vous ne le voudrez pas;
Vous serez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je serai la premiere à hâter son supplice;
Si vous ne le livrez, vous êtes son complice,
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous saurez son nom, Madame....

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête si chere.

FAUSTA.

Quel est ce malheureux ?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon pere,
La source de mon sang, l'objet de tant d'amour.
Non, cruel ! vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une triste famille,
Et perdre en même tems le pere par la fille.

AURELE.

Ce rapport est fondé sur un fait trop constant ;
Il seroit dangereux d'en douter un instant :
Toutefois j'ai prévu votre injustice extrême ; (me,
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-mê-
Et qu'un pere aisément seroit justifié.
Mon sort sera toujours d'être sacrifié :
Cependant si j'étois armé par la vengeance,
J'aurois mieux profité de notre intelligence ;
Je serois en état de vous donner la loi ;
Vous ne régneriez plus, si ce n'est avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence,
Que votre époux obtint sur ma persévérance.
On a cru que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aisément rallumés par l'espoir.
On a compté qu'un trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes :
Que dis-je ? On s'est flatté qu'un aussi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me suis acquise à la cour, à l'armée,
M'ont rendu nécessaire aux yeux de cet ingrat.
Il a désespéré de renverser l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable assistance ;
Et moi, pour vous servir, dans cette circonstance,
(Il le falloit), j'ai feint d'épouser sa fureur :

J'ai fait plus, pour sauver le sang de l'Empereur;
Je me suis, en secret, chargé de le répandre:
C'est maintenant de vous que son sort va dépendre.

FAUSTA.

Ah! Seigneur, pardonnez au trouble de mes sens;
Je vous ai laissé voir des soupçons offensans.
A tous les malheureux l'injustice est commune.

AURELE.

Madame, votre excuse est dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon sang, il veut donc se bai-
(gner...
Mon pere.... Ah! Le cruel.....

AURELE.

Madame, il veut régner....

FAUSTA.

Mon cœur, comme le sien, n'est pas impitoyable.
Quelqu'autre sauroit-il ce secret effroyable?
Seigneur, est-ce à vous seul?

AURELE.

Il n'a point transpiré,
Et personne, avec nous, je crois, n'a conspiré:
Mais n'en craignez pas moins le sort qui vous mena-
(ce.
De mes retardemens Maximien se lasse.
Je vois que les délais deviennent dangereux;
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne font pas tant d'amis que les vices:
Pour le moindre salaire on trouve des complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,
Au défaut de mon bras substituer le sien.

FAUSTA.

Le barbare! Ah! Seigneur...

AURELE.

S'il m'eût été possible
De ramener ce cœur, toujours plus inflexible,
Je vous eusse épargné ce coup inattendu.
Mais enfin mon espoir s'est trouvé confondu:
C'est à votre vertu, c'est à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence.

FAUSTA.

Qu'elle est affreuse!

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous

Re-

Remettre le destin d'un pere & d'un époux ?
Puissiez-vous à la fois les sauver l'un & l'autre :
Mon art a succombé ; tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez....

AURELE.

N'exigez rien de plus.
Ma présence & mes soins deviennent superflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime ?

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime ;
C'est passer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impose un exil éternel.
Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que j'y pense :
Je vais le demander pour toute récompense.
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

[*Il sort.*]

SCENE IV.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA *à Eudoxe qui se rapproche.*

Il me quitte, il me laisse incertaine, tremblante :
Eudoxe, qu'ai-je appris ? Ô nouvelle accablante !
Ciel ! Encore une fois, mon pere veut régner ;
Il veut reprendre un rang qu'il sembloit dédaigner :
Envisage l'horreur de cette conjoncture !
Si j'écoute un moment la voix de la nature,
Eudoxe, c'en est fait, & mon époux est mort.

EUDOXE.

Qui sait si l'on vous fait un fidèle rapport ?
D'un amant méprisé c'est peut-être une feinte,
Et c'est trop aisément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'est l'oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.

Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée:
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.
Je connois trop mon pere; il m'aime tendrement:
Je le sais; il m'a fait le sort le plus charmant,
En m'accordant l'objet de mon amour extrême;
Mais son ambition sera toujours la même:
Il déteste le rang où le Ciel l'a remis;
Et pour lui tous les Rois sont autant d'ennemis.
Eh! Depuis que lui-même a couronné Constance,
Jusqu'où n'a point été sa cruelle inconstance!
Après avoir cédé le fruit de ses exploits,
Il croit que ses regrets lui rendent tous ses droits.
Un repentir cruel sans-cesse le déchire;
Il croit que mon époux doit lui rendre l'Empire,
Et qu'il n'est l'héritier que d'un usurpateur.
Cette erreur n'a jamais abandonné son cœur.
Voilà de tous nos maux la déplorable source.
A-présent que mon pere est sans autre ressource,
Tout lui paroît permis; il céde au désespoir.

EUDOXE.

Vous connoissez la loi d'un rigoureux devoir:
Un époux doit toujours l'emporter sur un pere.
Le sacrifice est grand, & cependant j'espere....

FAUSTA.

Oui, je sens qui des deux doit être préféré;
Mais toutefois mon cœur n'est pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié seroit trop dangereuse;
Il faut tout révéler.

FAUSTA.

Que je suis malheureuse!
Car enfin l'Empereur est jaloux de son rang:
Sa propre sûreté veut qu'il répande un sang
Qui m'a déjà coûté tant de peine à défendre.
Ah! Le passé m'apprend ce que je dois attendre.
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inspire entretient son audace;
Il osera toujours abuser de sa grace:
Son bras, de plus en plus, se fera redouter.
Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en coûter;
Et la nécessité veut que l'on me refuse:

Mais

Mais pour comble de maux, il faut que je l'accuse.
N'est-ce pas de ma main porter les premiers coups?
S'il périt... De quel œil verrai-je mon époux!
Pourrai-je lui montrer un amour aussi tendre?
D'une secrette horreur pourrai-je me défendre?
Non, la nature alors reprendra tous ses droits:
Eudoxe, il est trop vrai, je perds tout à la fois....
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je, contre mon pere, une preuve constante?
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver?
Est-ce par un rapport difficile à prouver?
Et si c'est une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds: cependant il faut que je décide....
Grand Dieu! C'est à toi seul à me déterminer;
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu? Non, je ne le puis croire:
Le sujet de mes pleurs intéresse ta gloire.
Mon pere, mon époux, sont tes plus grands bienfaits.
Ah! Laisse-moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Notre victime approche, & tout nous favorise;
Cependant au moment d'achever l'entreprise,
Ma fille veut me voir: conçois-tu mon effroi?
Je ne sais quel empire elle eut toujours sur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidèle;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle:
Sa tendresse m'accable autant que sa vertu,

Je ne la vois jamais sans être combattu....
Qui pourroit résister au pouvoir de ses larmes? (mes.
Mais dans tout autre tems j'aurois eu moins d'allar-

ALBIN.

Je ne suis point surpris qu'elle cherche à vous voir,
Ce qu'elle doit vous dire est facile à prévoir:
Quand vous sçaurez qu'Aurele a vu l'Impératrice....

MAXIMIEN.

Ah! S'il m'avoit trahi...

ALBIN.

Prononcez son supplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vue?

ALBIN.

En secret dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'apprends-tu? Grands Dieux!

ALBIN.

Fausta, n'en doutez point, a tout appris d'Aurele;
Ce secret est sorti de sa bouche infidèle,
Et bien-tôt il ira jusques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'est plus une fausse terreur,
L'intérêt d'un époux emporte la balance:
Croyez-vous que Fausta puisse, par son silence,
Concourir avec vous à son propre malheur?

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'est peut-être trop loin pousser la défiance,
C'est un Amant qui cede à son impatience:
L'espérance & l'amour auront conduit ses pas,
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit être bien-tôt son heureuse conquête.
Non, Albin, tu proscris trop aisément sa tête,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t-il donc fait?
L'entreprise devroit avoir eu son effet.
C'est pour en empêcher le succès infaillible
Qu'il s'en étoit chargé; la feinte est trop visible,
Aurele n'a jamais osé s'y dévouer,
Que dans le seul dessein de la faire échouer:

En faut-il des garans qui foient plus manifestes,
Que ces retardemens & ces délais funestes,
Ces risques, ces dangers, qui n'ont jamais été,
Et qui, jusqu'à-présent, l'ont toujours arrêté?
Mais où pouvoit-il mieux, que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine assurance?
Il étoit dans un Camp dont il s'est fait chérir:
C'est-là, s'il eût voulu, qu'elle devoit périr;
Cependant elle échappe, elle respire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des desseins qui vont sans-doute éclorre.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous? sera-ce dans ces lieux?

MAXIMIEN.

Il adore ma fille, il est ambitieux.
On cherche à s'élever autant qu'il est possible;
Cette ardeur héroïque est toujours invincible:
Mais, que dis-je? Il seroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer:
Que le vulgaire en fasse un crime à ma mémoire;
Il est fait pour ramper, & pour haïr la gloire.
S'immortalise-t-on dans le sein du repos?
Albin, l'ambition est l'ame d'un Héros:
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mêmes;
C'est une portion de ces êtres suprêmes,
Et le signe éclatant qui sert à désigner
Ceux, d'entre les mortels, qui sont faits pour régner:
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre pensée.

ALBIN.

Vous ne connoissez pas cette Secte insensée,
Qui s'accroît chaque jour sous le nom de Chrétiens.

MAXIMIEN.

Que je les hais!

ALBIN.

Aurele est un de leurs soutiens.
Si-tôt qu'on a reçu les eaux de leur Baptême,
Il semble qu'on devienne ennemi de soi-même;
Ils exercent sur eux les plus grandes rigueurs,
Ils se font des devoirs, des vertus & des mœurs,
Qui ne furent jamais que de tristes chimeres;
Ils n'ont d'autres plaisirs que des douleurs ameres,
Ils ne desirent plus que des biens à venir,

Que l'esprit ne sauroit prévoir ni définir.
Le présent n'est plus fait pour être à leur usage,
Et pour eux cette vie est un simple passage,
Où, sans aucune attache, ils attendent la mort
Pour finir leur exil, & les conduire au port.

MAXIMIEN.

Je saurai profiter de cette confidence;
C'est assez, laisse-moi, que notre intelligence
Demeure, comme elle est, dans un profond secret,
Un plus long entretien pourroit être indiscret.

SCÆNE II.

MAXIMIEN *seul.*

ALbin peut m'avoir fait un rapport infidèle;
Il a toujours voulu me détacher d'Aurele:
Je vois sa politique & sa témérité;
Mais, sans nous prévenir, cherchons la vérité;
Sachons à qui je dois ôter ma confiance:
Ma fille n'aura point assez d'expérience...
C'est elle que je vois, je vais être éclairci.

SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA *à sa suite.*

ELoignez-vous... Sortez, que l'on nous laisse ici.
[*Ils se regardent tous deux un instant.*]

MAXIMIEN.

Votre époux, sur ses pas, enchaîne la victoire,
Il moissonne à son gré dans les champs de la Gloire:
Il revient triomphant, ses invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, desarmé les Germains.
Le Rhin leur sert envain de barrieres profondes;

Un

Un ouvrage mortel, élevé sur ses ondes,
Assure à Constantin le fruit de ses exploits;
Pour gage de la paix, il emmene leurs Rois.
On n'a jamais régné sous de plus sûrs auspices;
Que les destins lui soient toujours aussi propices.

FAUSTA.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers...
Dans le sein de la paix, il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte?

FAUSTA.

Elle est bien légitime;
Et le Trône est souvent sur le bord de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on se plaît soi-même à se troubler:
Pour moi qui ne sais point ce qui vous fait trembler,
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux hyménée,
Qui joignit ce Héros à votre destinée.
Que je m'estime heureux de l'avoir préféré!
Plus d'un rival alors en fut désespéré:
Il en est un sur-tout, dont la haine couverte
Médite ma ruïne, & travaille à ma perte.
C'est à vous à me mettre à l'abri de ses coups;
Cependant jouissez du bonheur le plus doux,
Fondé sur vos vertus, autant que sur vos charmes,
A votre heureux époux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il transmette à sa postérité
Un Trône inaccessible à la témérité:
Contre un Prince aussi grand l'audace est inutile,
Il s'est trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je serois tranquille,
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquérir,
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pu conquérir!
Ce triomphe seroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel est-il donc, ce cœur?

FAUSTA.

C'est peut-être le vôtre.
Je ne vois votre état qu'avec saisissement;
Un Héros n'est pas fait pour tant d'abaissement.
Si vous saviez combien la disgrace où vous êtes

Me coûte de soupirs & de larmes secrettes.
Hélas! Mes plus beaux jours en sont empoisonnés,
Mes plaisirs avec eux ont été moissonnés.
Que ne m'est-il permis, que ne suis-je maîtresse
De partager mon sceptre, ainsi que ma tendresse!
Quelle félicité! Ciel! Qu'il me seroit doux
De voir à mes côtés mon pere, mon époux,
Assis au même rang, dans une paix profonde,
Et régner avec moi sur la moitié du Monde!
Quelle fatalité régle tout à son choix!
Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois;
Cependant mon époux m'aime autant que je l'aime,
Et je puis espérer de sa tendresse extrême,
Qu'un oubli généreux vous rendra sa faveur;
Je saurai, malgré lui, vous ramener son cœur:
Il me verra sans-cesse à ses pieds, sur ses traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de desirs, est au-dessus des graces....
De semblables refus vous paroîtront nouveaux;
Mais, pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Assez de vains lauriers ont surchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.
Le tems a découvert à mes yeux enchantés
Le néant de ces biens si faussement vantés;
Leur éclat désormais n'a rien qui me séduise,
Je ne l'aurois pas cru, l'ambition s'épuise.

FAUSTA.

Mon pere, est-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas?
Que cette certitude auroit pour moi d'appas!
Hélas! N'aurois-je plus à trembler pour vous-même?
Mon époux est jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus son courroux rallumé;
A son heureux Empire on est accoutumé:
On n'a jamais fait naître un amour aussi tendre;
Et, quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit succomber; ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger son trépas;
Ainsi du criminel la mort seroit certaine.
Mais, contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine?
Il n'a point usurpé le partage d'autrui;
Par les droits les plus saints l'Occident est à lui.
Quel autre que vous-même a couronné son pere?

Ah ! Seigneur, c'est de vous, c'est d'une main si chere
Que nous tenons les biens qu'il vous plût autrefois....

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'est plus tems de discuter mes droits...
[*Fausta se trouble encore plus,*] [*Maximien s'en apperçoit.*]
Ne dissimulez plus, laissez couler vos larmes;
Je sais où vous puisez ces indignes allarmes:
Mon ennemi triomphe, & cause votre effroi;
Il se venge à la fois & de vous, & de moi.
Quelle prévention! quelle erreur est la vôtre?
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'est l'amour outragé qui m'accuse aujourd'hui,
Peut-être, d'un projet dont lui-même est capable,
On sait qu'il est aisé de me rendre coupable;
Que l'Empereur, & vous, le croirez aisément;
Qu'il ne faut qu'un soupçon, même sans fondement,
Pour me perdre, on le sait; mais, on veut que vous-même
Vous serviez leur vengeance, & leur fureur extrême;
On cherche à vous couvrir de l'opprobre éternel,
D'avoir trempé vos mains dans le sang paternel.
Que dis-je! Il faut tout croire, allez livrer ma tête;
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah Ciel!

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête...
Mais ces cris d'allégresse annoncent l'Empereur;
Allez sacrifier mes jours à votre erreur.



SCENE IV.

CONSTANTIN, suite de Guerriers & de Rois enchaînés, FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN *à Fausta.*

Vous voyez que le Ciel, sensible à vos allarmes,
A lui-même hâté le bonheur de nos armes;
J'aime à vous rapporter ma gloire & mes lauriers.
[*En regardant les Guerriers qui sont à sa suite.*]
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers,
Dont la Gaule est toujours une source féconde:
Avec eux on feroit la conquête du Monde:
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous,
Ce dernier avantage est le plus grand de tous.

FAUSTA *à Constantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire.
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire!
Puissai-je avoir tremblé pour la derniere fois.

CONSTANTIN.

La paix est le seul but où tendent mes exploits,
La gloire d'enchaîner le démon de la guerre,
Et de fixer enfin le repos sur la Terre,
Suffit pour m'acquérir le nom le plus flatteur;
Je ne veux que celui de pacificateur:
Je forcerai le monde à m'accorder ce titre,
C'est régir l'Univers que d'en être l'arbitre.
Les Germains sont vaincus, & leurs superbes Rois
Viennent à vos genoux.... Mais qu'est-ce que je vois?
Vous ne paroissez pas sensible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas, Seigneur!

CONSTANTIN.

Qu'entends-je? .... Et, quel sombre nuage
Semble de plus en plus obscurcir tant d'appas?
D'où viennent ces soupirs que je n'attendois pas?
Quel sujet douloureux pourroit les faire naître?

Vous

Vous vous attendrissez ! Quoi, ne puis-je connoître...
[*Elle regarde tendrement son pere.*]
Ah ! Ce regard m'apprend la cause de vos pleurs...
Vous triomphez, il faut se rendre à vos douleurs.
[*à Maximien.*]
Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence ;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence ;
Que nos divisions, que tout soit effacé ;
Réunissons nos cœurs, oublions le passé :
Je ne me trouve heureux qu'autant que je pardonne
Que chacun suive ici l'exemple que je donne.
[*à Aurele.*]
Pour vous, Seigneur, cessez de vouloir me priver
D'un sujet vertueux que je veux conserver ;
Un ami vous en presse, un Maître vous l'ordonne
La sagesse peut-elle être trop près du Trône ?
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels
C'est à la Cour qu'il faut lui dresser des Autels.
[*aux Rois enchaînés.*]
Et vous, Princes & Rois, qui suivez votre Maître
Ornemens d'un triomphe où vous devez paroître
Et suivre d'un vainqueur le char victorieux,
Vous ne servirez point de spectacle en ces lieux ;
Soyez libres, partez, ma gloire est satisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'est point faite
Allez, sur vos sujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous serve de rançons ;
Que vos bontés pour eux soient le gage durable
D'une paix entre nous toujours inaltérable ;
Remportez vos trésors, je ne veux rien de plus,
Que la reconnoissance & l'amour des vaincus.
[*à Fausta.*]
Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes
Dont ces peuples charmés honorent nos conquêtes
Venez les embellir aux yeux de votre époux,
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.



SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN *arrête Aurele.*

Ah! Seigneur, c'en est trop, il faut enfin se rendre,
Contre tant de vertus qui pourroit se défendre?
Sa générosité me desarme à jamais;
Je ne puis, je ne veux que l'aimer désormais:
Tout autre sentiment me devient impossible,
Il le faut avouer, la haine est trop pénible,
Et la mienne cent fois a pensé se trahir;
Ce n'est que par effort qu'un grand cœur peut haïr:
L'estime ou le mépris sont seuls à son usage,
La haine la plus forte est le plus grand hommage
Dont on puisse jamais honorer un rival;
Constantin m'inspira ce sentiment fatal...
Sa gloire, son éclat, ses exploits, sa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient supporter,
J'avois cette victoire encore à remporter,
Et sur moi-même enfin je l'obtiens toute entiere,
Laissons à ce Héros une libre carriere:
Qu'il regne; abandonnons à ses heureuses mains
Le soin de dispenser le bonheur des humains,
Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne:
Ne consentez-vous pas de céder au plus digne?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour souffrez que j'applaudisse;
On obéit sans honte où regne la justice:
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent,
On ne s'apperçoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en est assez, si vous m'en voulez croire,
Renonçons au projet qui blesse notre gloire;

L'am-

L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons que pour tout réparer.
[*Aurele sort.*]

SCENE VI.

MAXIMIEN *seul.*

Tu n'es qu'un vil esclave, & tu dois toujours l'être ; (tre.
Vas, puisque tu le veux, ramper aux pieds d'un Maî-
Reste dans le néant d'où tu pouvois sortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû pressentir...

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Tu l'avois bien prévu, je viens de tout appren- (dre,
C'est une lâcheté que je ne puis comprendre ;
L'ambition, l'amour n'ont pu le retenir,
Il a tout révélé, mais j'ai su prévenir
Les dangereux effets de sa foiblesse extrême,
J'ai feint, avec ce traître, un retour sur moi-même,
Et je viens de briser le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche est soupçonneux, il ne vous croira point ;
Si vous vous en flattez, c'est une autre impudence ;
Ce malheureux secret est trop en évidence :
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel est donc cet effroi ?
Le péril t'épouvante ?

ALBIN.

Il n'est pas fait pour moi,

Je

Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble.
Sait-on les liaiſons que nous avons enſemble?
A l'Idole du tems on me croit aſſervi,
Auprès de l'Empereur je vous ai deſſervi:
Je vous ai toujours nui, perſonne ne l'ignore,
Je profeſſe en public un culte que j'abhorre:
Dans cette obſcurité, qui peut me découvrir?
Si vous ne le voulez, je ne ſaurois périr,
Et ce n'eſt que ſur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer?

ALBIN.

C'eſt à vous de réſoudre...
Puis-je vous demander, en ce preſſant danger,
Quel eſt votre deſſein?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'achéverai ma courſe;
Dans notre fermeté cherchons notre reſſource:
Pour être déſarmé, je ne ſuis pas vaincu;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'eſt rien que mon bras ne tente & n'exécute,
Je tombe de trop haut pour craindre une autre chûte;
Je ſuis ma deſtinée en pourſuivant mes droits.
Les Dieux ſont mes garans, & je ſoutiens leur choix;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténébres,
Je n'en dois pas rougir; les noms les plus célébres
N'ont pas toujours été ce qu'ils ſont aujourd'hui:
Enfin, quoi qu'il en ſoit, c'eſt le deſtin, c'eſt lui,
Qui pour mieux ſignaler ſa ſuprême puiſſance,
M'a tiré du néant qui couvroit ma naiſſance,
Et qui m'a vers le Trône applani les chemins...
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire, & le ſurnom d'Hercule,
Que pour être chargé d'un titre ridicule?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de ſceptres épars, &, dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un trône & qu'un ſeul diadême?
Un autre jouiroit de ce bonheur ſuprême!
L'Occident eſt témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépoſſédé.

C'eſt

C'est Dioclétien, ce Collegue timide,
Qui m'a contraint, au gré de son gendre perfide,
A couronner celui qu'on me fit adopter;
Ainsi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter:
Contre la trahison tentons la même voie,
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proie:
Je la disputerois au Souverain des Cieux,
C'est bien assez pour moi d'être au-dessous des Dieux.
Puis-je compter sur toi?...

ALBIN.

Seigneur, vous devez croire...

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens sa place ici, le Palais t'est soumis,
Le soin de le garder en tes mains est remis.
Veux-tu monter plus haut que tu n'osois prétendre?
L'occasion t'appelle; oseras-tu l'entendre?...
Je te vois étonné, rassemble tes esprits,
D'un moment aussi cher tu connois tout le prix...
Si nous hâtions le coup...

ALBIN.

Hé bien, Seigneur, je cede,
Un mal aussi pressant demande un prompt remede,
Il le faut violent... terrible...

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne sont plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propose en assurance.

ALBIN.

Je puis, dès cette nuit, remplir votre espérance;
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur?

ALBIN.

Oui, mais jusqu'à ce tems vous avez tout à craindre,
Aurele ni Fausta ne pourront se contraindre:
Tout est perdu, Seigneur, s'ils ne sont prévenus;
Il faut, par des moyens qui leur sont inconnus,
Faire tomber sur eux des soupçons vraisemblables;

Il faut que ce soient eux qui paroissent coupables :
J'ai des ressorts tout prêts que je vais disposer...
Séparons-nous, Seigneur, c'est trop nous exposer,
Dans un lieu plus secret je saurai vous instruire ;
Vous régnerez, Seigneur, mais laissez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours signaler ton zèle, & romps d'indignes fers,
C'est toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu sers.

Après que Maximien est sorti, Albin reste seul, & fait la scène suivante.

SCENE VIII.

ALBIN *seul.*

JE t'entends.... quel espoir... quelle audace il m'inspire !
Me voici donc au point de partager l'Empire :
Secondons la fortune, elle vient me choisir,
Et le Trône appartient à qui sait le saisir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

CEs malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie ?

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, ils vous l'auroient ravie,
Si par des surveillans & d'invisibles yeux,
Je n'eusse découvert ce complot odieux.

CON-

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel sujet les irrite?
Qu'ai-je à me reprocher? Qu'ai-je fait qui mérite
D'être exposé sans-cesse à tant de trahisons?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénétré les raisons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours suspendu sur ma tête
Un glaive menaçant, & la mort toute prête?

ALBIN.

Je crains que ce ne soient deux Payens furieux,
Désespérés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du-moins vous entraîner vous-même;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces assassins ont un chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un chef! Est-il possible? Ah! Quels soupçons affreux!

ALBIN.

Ce sont des préjugés, de simples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures.
Ne permettez-vous pas...

CONSTANTIN.

Albin, sois mon vengeur;
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs supplices,
Que l'on sache quel est le chef de ces complices;
Et, s'il s'en trouvoit un, prends soin de t'en saisir;
Mais, épargne à Fausta ce mortel déplaisir:
Que ce nouveau danger soit un secret pour elle,
Et reviens m'annoncer le succès de ton zèle.

[*Albin sort.*]

SCENE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur! qu'en régnant on ne peut prévenir!
En est-il un plus grand que d'avoir à punir?

SCENE

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

Où portez-vous vos pas & votre inquiétude?
Est-ce moi qui vous fais chercher la solitude?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.
Dans un jour le plus beau, peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes-vous poursuivie?
Ne puis-je le savoir? Et, par quel changement
Votre cœur n'a-t-il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiere & mutuelle?...
Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle:
Si j'ai pu vous déplaire, est-ce à vous de gémir?...
Dans ce doute cruel, cessez de m'affermir.
J'ai quitté des erreurs qui m'ont été si cheres:
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes peres;
Cependant vous voyez que par-tout où je suis,
Je fais régner le vôtre autant que je le puis.
J'ai, pour Maximien, désarmé ma colere;
Croyez qu'en sa faveur mon retour est sincere:
Que reste t-il de plus à vous sacrifier?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous justifier,
Quand je ne puis suffire à la reconnoissance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuste silence.
Est-ce là cet amour qui doit tout prévenir?
Je pourrois ordonner, mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler... c'est le Ciel qui m'inspire.
Il faut donc... je ne puis, ma foible voix expire;
Mon malheureux secret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'est traiter un époux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Quel injuste reproche ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?
A moi, dont chaque instant augmente la tendresse,
Qui sens de plus en plus quel seroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur ?
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échappe,
Au milieu des terreurs dont mon ame se frappe ;
Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir ?

CONSTANTIN.

Dans le sombre avenir puisez-vous ces allarmes ?
Craindriez-vous qu'un jour, infidèle à vos charmes,
Mon amour...

FAUSTA.

Ce malheur ne seroit que pour moi.
Ah !... Vivez seulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi ?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il est imaginaire,
Que c'est une foiblesse à mon sexe ordinaire ;
A mes pressentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah ! Par pitié pour moi, jettez quelques regards
Sur les périls sans nombre où je vous vois sans cesse :
La prudence, Seigneur, n'est point une foiblesse,
Ni la précaution un défaut de valeur ;
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & dissipe l'orage ;
Contre les trahisons à quoi sert le courage ?
Seigneur, si vous m'aimez...

CONSTANTIN.

Quel est donc ce discours ?

FAUSTA.

Il n'est que trop aisé d'attenter à vos jours.
Au nom de notre hymen rendez-moi plus tranquille ;
Je frémis, quand je pense à cet accès facile,
Qu'à vos moindres sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils sont tous mes enfans, dois-je les distinguer ?

FAUSTA.

Je sai qu'ils ont en vous un pere au lieu d'un maître.
Un Prince est rarement aimé comme il doit l'être :

Ce malheur est commun aux plus grands Potentats,
Le meilleur est celui qui fait le plus d'ingrats :
Il en sera toujours, quelque bien qu'on leur fasse;
Mais ce qui peut sur-tout animer leur audace,
Et servir contre vous de prétexte odieux,
C'est le coupable espoir de conserver leurs Dieux.
Que ne peut inspirer l'amour de leurs Idoles ?
Laisseront-ils périr ces Déités frivoles,
Que l'on peut adorer sans être vertueux ?
Le crime soutiendra leur culte monstrueux.
Des Ministres de sang, des Prêtres en furie
Répandront dans les cœurs toute leur barbarie:
Il n'arrive que trop que le zèle irrité
Combat mieux pour l'Erreur que pour la Vérité;
Cependant vous vivez parmi ces Infidèles :
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis,
Ils sont auprès de vous également admis,
Et votre garde même en est toute remplie :
A qui confiez-vous le soin de votre vie ?
N'est-elle qu'à vous seul pour l'exposer ainsi ?

CONSTANTIN.

En attendant un Chef Albin commande ici:
Je dois en être sûr, il m'a prouvé son zèle.

FAUSTA.

Hélas ! Je le veux croire, Albin vous est fidèle;
Mais on peut le surprendre, il a trop à veiller:
Souffrez que ma tendresse ose vous conseiller.
Il faut opter enfin, ce mêlange funeste
Entretiendroit sans cesse un péril manifeste,
Et rendroit ce Palais toujours tumultueux.
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils soient accablés de toutes les miseres
Qu'ils ont fait sans relâche essuyer à nos fréres.
M'en croyez-vous ? Changez la face de ces lieux,
Bannissez à la fois l'impie avec ses Dieux;
Que leur idolâtrie en ces lieux répandue,
Avec la pureté n'y soit point confondue :
Pour les mieux engager à subir cet arrêt,
Il est un moyen sûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paisibles,
Augmentez leur fortune, ils y seront sensibles,

Et porteront ailleurs leur respect importun ;
Mais, hâtez leur départ, je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en est point que je ne sacrifie,
De tous également mon ame se défie.
Enfin, si votre amour...

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'est encore un garant qu'il y faut ajouter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous ?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le maître ?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le suis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut céder à la nécessité :
La politique veut...

CONSTANTIN.

La mienne est l'équité.
Sur de simples terreurs je proscrirois d'avance ;
C'est une cruauté que tant de prévoyance :
Le châtiment doit suivre, & jamais prévenir.
Est-ce donc-là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont suivi dans ces plaines sanglantes,
Où nous avons cueilli des palmes si brillantes ?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de lauriers
Qui ne soient arrosés du sang de ces Guerriers ;
Et lorsque je dois tout à leurs bras tutelaires,
La disgrace, l'exil, deviendroient leurs salaires.
L'Occident affranchi, purgé de ses tyrans,
Verroit ses défenseurs bannis, proscrits, errans,
Immolés lâchement à mon inquiétude.
Que pourroit-on penser de tant d'ingratitude ?
Est-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats ?
Non, la reconnoissance est de tous les états :
Mais n'est-il point pour eux de retour salutaire ?
Si l'erreur est un crime, il est involontaire :
De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puissent tant de vertus préserver votre vie

Des dangers imminens dont elle est poursuivie...
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque instant?
Cruel! Dans vos refus resterez-vous constant?

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance.

FAUSTA.

Si c'est trop exiger de votre complaisance,
Ne pourrai-je obtenir quelque adoucissement?
Je ne demande plus un si grand changement,
Qui seul auroit tari la source de mes larmes;
Mais un autre pourroit appaiser mes allarmes.

CONSTANTIN.

Daignez vous expliquer; quels en sont les moyens?
Quoi?

FAUSTA.

C'est de confier ce Palais aux Chrétiens,
De rendre votre garde entiérement chrétienne:
C'est où je me réduis, Seigneur; qu'il vous souvienne
Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pu retarder? Quel en est le sujet?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidèle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre sûreté?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté!
Pour prix de vos bontés qui leur sont nécessaires,
Ils seront à leur tour vos Anges tutelaires:
Ainsi, par la frayeur, mes esprits moins glacés...

CONSTANTIN.

Je puis vous satisfaire.

FAUSTA.

Ah! Ce n'est pas assez,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aspire,
Les momens sont plus chers que je ne puis vous dire;
Mais, sur-tout, donnez-leur un Chef plus digne d'eux.
Il en est un: hélas! que nous serions heureux,
Si mon choix se trouvoit d'accord avec le vôtre!
Que dis-je? Pouvez-vous en préférer un autre?
Dois-je vous désigner, par des traits superflus,
Celui de vos sujets que vous aimez le plus,
Et de tous les mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce poste insigne?

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prévenez ;
C'est sur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au Palais, qu'il soit Chef du Prétoire.
Quel autre pourra mieux en relever la gloire ?
[*aux Gardes.*]
Qu'on avertisse Aurele ; unissons-nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il se rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

Seigneur, permettez-moi ces transports légitimes ?
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les desseins secrets ont été découverts :
Souffrez que j'applaudisse, avec tout l'Univers,
Aux soins que le Sort prend de votre auguste vie ;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie...

FAUSTA.

Qu'entends-je ? Je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'est plus, par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA *en regardant son pere.*

Puisse-t-il n'avoir point de plus funeste suite.

CONSTANTIN.

C'est Albin que je vois, vous allez être instruite.



SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN.

He bien, ces furieux?

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé,
Au milieu des tourmens ils ont tout révélé.
Vous ne devez plus craindre aucune violence:
Que ne m'est-il permis de garder le silence!

CONSTANTIN.

Non, je veux être instruit. Quels étoient leurs desseins?
Qui pouvoit déchaîner sur moi ces assassins?

ALBIN.

La fureur de régner.

CONSTANTIN.

Explique ce mystere.
Ils avoient donc un Chef?

ALBIN.

Oui, Seigneur.

FAUSTA.

Ah, mon pere!

CONSTANTIN.

Le traître périra, s'il est en mon pouvoir.
[*à Fausta.*]
Pourquoi frémissez-vous?

FAUSTA.

[*à part.*]
Vous allez le savoir.
[*à Constantin.*]
O Ciel! C'en est donc fait. Ah! Si je vous suis chere,
Songez à reprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN *à Albin.*

Est-il en ma puissance?

ALBIN.

Il n'échappera pas.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce cruel?

ALBIN.

Le plus grand des ingrats.

CONSTANTIN.

Et c'est.... Qui te retient?... Acheve...

ALBIN.

C'est Aurele

FAUSTA.

Aurele, ô Ciel!

MAXIMIEN.

Grands Dieux!

CONSTANTIN.

Quelle affreuse nouvelle!
Du coup que je reçois je demeure abattu:
Quoi, j'avois contre moi l'amitié, la vertu!
Le Chrétien le plus pur devient un parricide.
Que dis-je; il n'eut jamais que l'ame d'un perfide.
[*à Fausta.*]
Qui l'auroit cru! Madame, il nous trompoit tous deux:
Où m'allois-je engager? Dans quel péril affreux....
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piége
Où je devois trouver une main sacrilége.
Je cédois, & j'allois au gré de vos souhaits
Confier à sa foi ma garde & mon Palais.

MAXIMIEN *avec un grand trouble affecté.*

Ma fille vous pressoit... Ah! Que viens je d'entendre?

CONSTANTIN.

Son cœur comme le mien s'étoit laissé surprendre.
Est-ce-là le bonheur que je m'étois promis?
Malheureux Souverains, vous n'avez point d'amis.
[*à Albin.*]
Acheve d'irriter ma fureur vengeresse,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéresse.
Quel est donc le détail de cette trahison,
Qui trouble en même tems mon cœur & ma raison?

FAUSTA *à part.*

De ce rapport fatal que faut-il que je pense?

CONSTANTIN *à Albin.*

Non, parle: je le veux; que rien ne t'en dispense.

ALBIN *mistérieusement.*

Un témoin trop suspect m'empêche de parler;

Et ce n'est qu'à vous seul que je puis dévoiler
D'un complot malheureux la suite trop funeste.

CONSTANTIN.

[*à Fausta.* [*a Maximien.*] [*à Albin.*]
Madame, permettez : qu'on me laisse ; & toi, reste.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant sortir Maximien qui paroît troublé.*

Pourquoi Maximien paroît-il si troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele est-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas voulu devant l'Impératrice....

ALBIN.

L'Impératrice, hélas !

CONSTANTIN.

Ne le sauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus....
Daignez me dispenser d'en dire davantage ;
Ne sachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien,
Peut être le sujet de son trouble & du mien.
C'est un pere blessé par l'endroit le plus tendre,
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'est-il échappé ?

ALBIN.

Daignez-vous rappeller...
Mon zèle va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis supporter cette attente cruelle ;
Acheve d'éclaircir les trahisons d'Aurele.

Quel

Quel autre secondoit ses projets inhumains?

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous même entre ses mains:
Je ne croirai jamais que Fausta soit capable....
Mais elle vous pressoit en faveur du coupable;
Elle vous a prescrit un choix si dangereux....

CONSTANTIN.

Je ne soupçonnois point d'intelligence entr'eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure:
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité;
Mais dans un jugement aussi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoisonne,
Qui respire le crime, aisément le soupçonne:
Mais, toi-même, comment, & par quelles raisons
Oses-tu concevoir ces indignes soupçons?

ALBIN.

C'est à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me satisfaire:
Dans cette obscurité je veux que l'on m'éclaire.
Dissipe une terreur qui croît à chaque instant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'est pas plus important:
Mais puisqu'il faut enfin que je vous obéisse,
Seigneur, on sait qu'Aurele aima l'Impératrice.
Il peut l'aimer encor. Peut-être cet amour
Est ce qui l'attachoit à vous, à votre cour:
Il vouloit mériter l'objet de sa tendresse;
Et c'est, pour ce dessein, conduit avec adresse,
Qu'il a, sous des dehors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne sont pas à lui.
Qui n'a point de desseins, ne cherche point à plaire.
Cependant on l'a vu se rendre populaire;
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du peuple & du soldat devenir le héros.
On surprend leur estime, & leur faveur s'achette;
Ce n'est pas d'aujourd'hui...

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette?

ALBIN.

Je ne vous parle point des fréquens entretiens

Que sans-doute ils n'avoient qu'en faveur des Chré-

CONSTANTIN. (tiens.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient cette surprise extrême ?
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

CONSTANTIN.

Arrête. Quels soupçons ! Quel orage imprévu
S'éleve tout-à-coup dans mon cœur éperdu !
Ils se voyoient. Fausta m'en faisoit un mystere.
Est-ce-là cet amour si tendre & si sincere ?...
Elle avoit des secrets que je ne savois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas,
Pour avoir avec elle encore une entrevue.

CONSTANTIN.

Albin, est-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vue
Ils se sont tous les deux long-tems entretenus:
Du reste, leurs secrets ne me sont pas connus.

CONSTANTIN. (dire ?

Qu'entends-je ? Qu'ai-je appris ? Que viens-tu de me
Sur mes yeux prévenus quel voile se déchire !
Je ne puis, sans frémir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois régner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'est souvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile espérance.
Je cherchois dans son cœur confus, embarrassé,
Le secret d'un accueil si sombre & si glacé;
Et je n'y voyois pas sa coupable inconstance.
Non, je ne me rappelle aucune circonstance,
Qui ne soit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient.... Fausta.... Quel poison dévorant
S'allume dans mon cœur & coule dans mes veines !
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous, transports impétueux,
De l'amour qu'on outrage, enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.

Bor-

Bornons tous nos desirs à la grandeur suprême....
Inutiles grandeurs dont j'étois si charmé ;
Tout reçoit son éclat du bonheur d'être aimé.
Je l'étois d'une épouse & d'un ami fidèle....
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle :
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds,
Et sachons si je dois effrayer l'Univers.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur est en proye aux plus noires furies :
J'ai versé dans son sein toutes leurs barbaries.
Lui-même il s'empoisonne ; il en faut profiter.
Continuons, Seigneur ; qui peut vous agiter ?
Aurele, contre vous, ne peut rien entreprendre :
Il demeure accusé sans pouvoir se défendre ;
Et ses accusateurs, sur la rive des morts,
Ont, avec leurs secrets, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foiblesse ; elle est bien légitime :
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel est ce repentir ?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien :
Tout devient légitime à qui reprend son bien.
Qu'ai-je à me reprocher, quand le destin contraire
Me force de commettre un crime nécessaire ?
Ce sont-là des remords aisés à surmonter :

C'eſt un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel eſt cet ennemi terrible?

MAXIMIEN.

La nature.
C'eſt elle qui m'arrête en cette conjoncture:
Mon ſang, mon propre ſang, s'éleve contre moi,
Ma fille.... Ah! Son danger me cauſe trop d'effroi!
Conſidere l'abîme où nous l'avons jettée!
La couronne à ce prix ſeroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis; tu t'es trop avancé:
Son époux eſt jaloux; il ſe croit offenſé:
Il eſt impétueux. Sa rage impitoyable
Peut faire ſur ma fille un exemple effroyable.
Je mourrois de douleur; je ne puis m'y prêter:
Cet obſtacle eſt le ſeul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obſtacle invincible:
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur, à d'autres ſoins il faudra ſe borner:
Aux pieds de votre gendre allez vous proſterner,
Et lui faire l'aveu de votre intelligence;
C'eſt l'unique moyen d'arrêter ſa vengeance.
L'abaiſſement convient quand on eſt criminel:
D'ailleurs, ne conſultez que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état eſt le mien! Quelle affreuſe torture!
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funeſtes ſentimens, qui partagez mon cœur,
Ceſſez de vous combattre avec tant de fureurs!
Souffrez, pour un moment, qu'un malheureux reſpire,
Et laiſſez-moi céder, ou reprendre l'Empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour, j'ai tout lieu de douter
Qu'un courroux auſſi prompt ſoit fort à redouter.
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame:
Ce n'eſt que par degré qu'un cœur jaloux s'enflamme.
Vous ne connoiſſez pas les retours d'un Amant:
Sa vengeance n'eſt pas l'ouvrage d'un moment:
On menace long-tems la Beauté qu'on adore.
L'entrepriſe, d'ailleurs, eſt ſur le point d'écloſe.

Vous voyez que la nuit a commencé son cours,
Jusqu'au terme fatal les momens sont si courts,
Et vous ne pourriez pas dissimuler encore?
Notre ennemi commun ne verra point l'aurore:
Comptez qu'il n'aura pas le tems de se venger.
Ainsi, pour votre fille, il n'est aucun danger.
De sa vie, au surplus, je suis dépositaire:
Elle ne peut périr que par mon ministere;
Et je puis à mon gré, du-moins jusqu'à demain,
Eluder ou suspendre un arrêt inhumain.

MAXIMIEN.

Tu calmes la frayeur dont mon ame est saisie.

ALBIN.

Seigneur, si vous cessez d'aigrir la jalousie
Dont je viens de remplir le cœur de Constantin,
Vous vous livrez vous-même au plus honteux destin;
Et votre propre arrêt devient irrévocable.
Fausta, de plus en plus, doit paroître coupable;
Il faut que son époux n'en puisse pas douter,
Et qu'il ne daigne pas seulement l'écouter.

MAXIMIEN.

Elle peut aisément prouver son innocence.
Pourrons-nous l'empêcher? Est-il en ta puissance
De forcer la fortune à seconder nos vœux?
Et si, pour les convaincre, il veut les voir tous deux,
L'artifice est détruit. Que pourras-tu répondre?

ALBIN.

L'innocence accusée est aisée à confondre:
L'embarras qu'elle éprouve en cette occasion,
La surprise, le trouble & la confusion,
Sont autant de témoins qui déposent contr'elle;
On pourra leur porter une atteinte nouvelle,
Et trouver le secret de couvrir cette erreur
D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.



SCENE II.

CONSTANTIN, ALBIN, MAXIMIEN, GARDES.

CONSTANTIN *à un Garde.*

Que l'on fasse venir ici l'Impératrice :
Allez.... Albin ; & toi, va chercher son complice.
Je veux voir ces ingrats, ce couple malheureux ;
Qu'ils viennent se défendre, ou me perdre avec eux.
Fausta ne me croit pas instruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, pourrez-vous supporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me replique pas ; je veux être obéi,
Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN *à part.*

Quel affreux contre-tems !

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre.

MAXIMIEN.

Ah ! Ne ne me chargez pas de ce malheureux titre !
Contre qui voulez-vous qu'il me serve en ce jour ?

CONSTANTIN.

Je veux contr'elle armer la nature & l'amour.

MAXIMIEN.

Votre épouse est l'objet de ma tendresse extrême.

CON-

CONSTANTIN.

Ah ! Je frémis pour elle, ou plutôt pour moi-même ;
Si, comme je le crois, je me vois condamné
A venger notre hymen par l'amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Hélas ! j'étois heureux. Ah! Devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faisoit tout mon bonheur ?
En me desabusant, on m'a percé le cœur.

MAXIMIEN.

En faveur de sa fille un pere vous implore :
Vous ne pouvez la voir sans vous aigrir encore,
Sans porter la fureur à son dernier accès ;
La plus juste vengeance est toujours un excès :
Craignez-en sur vous-même un effet déplorable :
Plus l'amour est vengé, plus il est misérable.
Par égard pour vous-même il faut y renoncer ;
Vous m'avez pris pour juge, & je vais prononcer.
Ah ! Seigneur, la pitié peut bien m'être permise !
Ordonnez qu'en mes mains ma fille soit remise :
Le divorce & l'exil vous vengeront bien mieux ;
Laissez-moi désormais la soustraire à vos yeux.
Quel supplice, en effet, pourroit être plus rude !
Qu'elle aille pour jamais dans une solitude
Expier le malheur d'avoir pu vous trahir.

CONSTANTIN.

L'infidèle Fausta vivroit pour me haïr,
Et je la laisserois jouir de son parjure :
Il me faut tout son sang pour laver cette injure ;
Je veux qu'elle fournisse un exemple éternel....

MAXIMIEN.

La vengeance périt avec le criminel :
Il vaut mieux lui laisser une vie importune,
Et lui faire sentir toute son infortune :
Cet exemple est, du-moins, plus terrible à mes yeux.
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux Dieux,
La mort n'est pas toujours le plus grand des supplices.

SCENE

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN, FAUSTA *entre sans être vue.*

CONSTANTIN.

Non, je t'ai trop aimée; il faut que tu périsses.

MAXIMIEN.

Seigneur, voyez-moi donc embrasser vos genoux;
Accordez-moi....

FAUSTA *à part.*

Mon pere aux pieds de mon époux!
Il n'en faut plus douter; sa trame est découverte:
Unissons-nous à lui pour empêcher sa perte.
[*à Constantin en se jettant a ses pieds.*]
Seigneur, il faut aussi triompher de mes pleurs;
Puis-je trop en répandre en de si grands malheurs!

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature.

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA *se releve.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité:
Pourquoi vous offenser de mes justes allarmes?
Un si cher ennemi mérite bien mes larmes,
Et le tendre intérêt que je prends à ses jours.

CONSTANTIN.

Que dites-vous, perfide? Et quel est ce discours?

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide. Est-ce une perfidie,
Que de m'intéresser à l'auteur de ma vie?
Puis-je empêcher mon sang de s'émouvoir pour lui?

CONSTANTIN.

Qu'entends-je? Eh! De qui donc vous rendez-vous (l'appui?

FAUSTA.

Vous êtes enflammé d'une juste colere:
Je le sais; mais enfin le coupable est mon pere.

CONSTANTIN.

O Ciel! De ses forfaits elle ose l'accuser.

FAUSTA.

Mes forfaits! Quelle erreur a pu vous abuser!
Et de quoi votre épouse est-elle soupçonnée?

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée.

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer?

CONSTANTIN.

Dans quel sombre détour elle veut m'égarer!
Je découvre le piége où l'on veut me conduire.
Des soupçons partagés sont aisés à détruire;
Et vous ne demandez qu'à diviser les miens:
Mais je sais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on ose entreprendre:
Il est affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah! Mon pere, est-ce vous qui me sacrifiez?
[*à Constantin.*]
Seigneur, permettez-moi de tomber à ses pieds:
Il ne soutiendra pas.... Il n'osera poursuivre.
Mon pere, je m'engage à ne vous pas survivre;
Mais mon devoir m'oblige à me justifier.

MAXIMIEN *penetré.*

C'en est trop; c'est moi seul qu'il faut sacrifier;
C'est moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire,
Et lui rendre à la fois votre amour & sa gloire.
Délivrez-vous enfin d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous suggere un si grand sacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'est pas un artifice.
Non, ce n'est point un pere allarmé pour son sang:
Je n'ai jamais songé qu'à reprendre mon rang:
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflamme & me dévore;
C'est un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CON-

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.
[*à Fausta.*]
Sortez... Et vous, souffrez qu'un pere se dévoue.

FAUSTA.

Eh! Comment voulez-vous que je le desavoue?
En s'accusant lui-même, il n'a rien supposé:
Quel est donc le témoin qui peut m'être opposé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître; il saura tout confondre.

FAUSTA.

Mon pere l'entendra; c'est à lui de répondre.
Mais il a prévenu des rapports trop certains:
Songez que son aveu doit vous lier les mains.
Que le pardon doit suivre, & non pas la vengeance;
Qui s'accuse soi-même a réparé l'offense.

CONSTANTIN.

Je vois sur quel espoir vous osez vous fier:
Aurele s'est flatté de vous justifier:
Vous comptez sur l'amour de cet ami perfide;
Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA *impétueusement*.

Ah cruel! C'en est trop. Vos yeux se vont ouvrir:
Votre erreur va cesser; tout va se découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la sienne.

CONSTANTIN.

Quelle audace!

FAUSTA.

Sachez qu'en prononçant sa mort,
Le coupable & sa fille auront le même sort.



SCE-

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Mais j'apperçois Albin. Aurele doit le suivre ;
Que le traitre paroisse.

ALBIN.

Il a cessé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entends-je ?

ALBIN.

Son destin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus ! il est assassiné !

CONSTANTIN *à Fausta.*

Perfide, vous pleurez ! C'est un nouvel outrage.
[*à Albin.*]
Son trépas est sans-doute un effet de sa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre souverain :
Seigneur, je l'ai trouvé les armes à la main,
Prêt à se dérober par une prompte fuite.
Alors ne pouvant pas éviter ma poursuite,
Il s'est, avec fureur, précipité sur nous.
Je voulois l'empêcher de tomber sous nos coups.
Aux dépens de mes jours je ménageois sa vie ;
Mais on a, malgré moi, secondé son envie.
Ne pouvant échapper, il cherchoit le trépas :
Il l'a trouvé, Seigneur ; & je ne doute pas,
Que pour le dérober au dernier des supplices,
Il n'ait été frappé par ses propres complices :
La plupart ont péri ; le reste est dispersé.

FAUSTA.

Ainsi tout mon espoir se trouve renversé.

CONSTANTIN *à Fausta.*

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeste
D'arracher au coupable un aveu manifeste.

FAU-

FAUSTA.

Hélas! Il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entends point sans un nouvel effroi.
Il n'étoit point coupable!

ALBIN.

Au défaut de ce traître,
La vérité se peut aisément reconnoître:
On a trouvé sur lui....

CONSTANTIN *en prenant un billet.*

Donne.... Il est de sa main.

FAUSTA *d'un air plus consolé.*

O Ciel! Tu prends pitié de mon sort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lu?... Détruisez des preuves si complettes;
Tout parle contre vous, perfide que vous êtes:
C'est à vous qu'il s'adresse.

FAUSTA.

A moi?

CONSTANTIN.

Vous frémissez.
Lisez donc votre arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je!

CONSTANTIN.

Obéissez.

FAUSTA *lit.*

Constantin doit périr: sa perte est assurée:
Il touche à son dernier instant,
Et c'est pour cette nuit que sa mort est jurée:
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En est-ce assez? Faut-il une preuve plus claire?...

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis salutaire:
Dans les bras du sommeil vous êtes attendu;
C'est-là que votre sang doit être répandu.
Si vous vous obstinez à me croire coupable,
C'en est fait; votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainsi de plus en plus vous voulez obscurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAU-

FAUSTA.

Ainsi tout m'est nuisible, & rien ne vous éclaire;
La vérité sur vous fait un effet contraire:
Il me reste un témoin (s'il échappe à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice! Hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même;
Ce malheureux se cache avec un soin extrême.

CONSTANTIN.

Eh! Que pourroit me dire un témoin suborné,
Un traître que sa fuite a déjà candamné?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes,
Et servir de ministre à leurs fureurs secrettes?
Restez dans votre erreur. Juste Ciel! Je frémis!
Vous ne pouviez pas mieux servir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie;
Ordonnez qu'à l'instant elle me soit ravie.
Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux,
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'assurance;
Mais je n'emporte pas cette heureuse espérance:
La victime en mourant ne vous sauvera pas,
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche;
L'estime, la pitié, l'amour: rien ne vous touche.
Que la seule innocence est un foible secours!
Mais au-moins de ma vie examinez le cours;
Vous n'y trouverez point un funeste présage:
Vous savez si jamais l'art fut à mon usage.
Mon cœur vous fut connu par des titres plus doux;
Vous sûtes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçûtes ma main comme un gage céleste
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteste.
Depuis, qu'ai-je donc fait? Quelle fatalité
Peut armer contre moi votre crédulité?
On a beau se cacher sous un dehors austere,
Un penchant malheureux porte son caractere:
Il paroît à travers le plus sombre détour;
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour:
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure?

CON-

CONSTANTIN.

Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure :
Les crimes ont entr'eux un triste enchaînement.
Des moindres aux plus grands on parvient aisément.
Un amour effréné s'y porte de lui-même :
Plus il est criminel, & plus il est extrême ;
Mais c'est trop employer d'inutiles raisons ;
Avouez-moi plutôt toutes vos trahisons ;
Convenez des forfaits dont vous êtes complice ;
Je veux que cet aveu vous serve de supplice.

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguisez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle ;
Je ne conviendrai point que je sois criminelle.
Pour vous desabuser mes soins sont superflus,
Vous lirez dans mon cœur quand je ne serai plus ;
Vous connoîtrez trop tard toute votre injustice :
Son excès deviendra votre plus grand supplice.
Ils me justifîront en vous perçant le sein :
Ce n'est qu'en expirant sous le fer assassin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouse ;
Et vos derniers soupirs seront pour votre épouse :
Mais je ressens déjà tout ce que je prévois.
Ah ! Je ne soutiens plus tant de maux à la fois ;
Et je succombe enfin à ma douleur mortelle.

[*Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.*]

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on prenne soin d'elle.

SCENE

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *à sa suite.*

A Mes vives douleurs laissez un libre cours :
Faut-il que je me venge en l'adorant toujours ?
Ah ! Qu'il est mal-aisé de punir ce qu'on aime !
Pour la justifier je me confonds moi-même ;
Je cherche des raisons que je ne puis trouver :
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
Je vois ; je sens qu'il faut que sa mort nous sépare ;
Ma foiblesse m'impose une loi si barbare.
Vengeons-nous. Qu'elle meure.... Ah ! Quel arrêt affreux !
Dois-je être aussi cruel que je suis malheureux ?
L'amour désespéré me parle encor pour elle :
Que dis-je ? Si Fausta ne m'étoit pas fidelle ;
Je connois trop son cœur ; en ce moment fatal
Elle auroit autrement regretté mon rival :
Elle eût fait, pour le suivre, un aveu déplorable.
Laisse-moi respirer, furie inexorable !
Affreuse jalousie ! Ou du-moins sur mes yeux,
Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux !
Chere & funeste épouse ! O doux nom qui m'accable!...
Albin est-il bien sûr qu'elle soit si coupable ?
Elle accuse son pere ; il m'a toujours haï :
Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi.
Il médite sans-cesse un retour vers le trône :
Je sais que cet espoir jamais ne l'abondonne.
Il s'accuse lui-même ; il ose s'imputer
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter :
Il s'offre à ma vengeance : il vole au devant d'elle...
N'est-ce point pour sa fille une ruse nouvelle ?
Peut-être pour lui-même ? Il veut m'embarrasser.
Par cet aveu, sans-doute, il croit tout effacer.

Seroit-il criminel ? ... Eh ! Comment peut-il l'être
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître/
Il l'a toujours été. Dussai-je m'abuser,
Mon cœur à ses soupçons ne peut se refuser :
Ils me sont bien permis.

ALBIN.

En faut-il davantage ?
Dès que Maximien vous cause quelque ombrage ;
Dès qu'il vous est suspect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir.

CONSTANTIN.

Mais n'est-ce point commettre une injustice extrême?

ALBIN.

Seigneur, vous savez trop les droits du Diadême,
Sur-tout dans un danger qui vous est personnel.
Un sujet qu'on soupçonne est assez criminel.
Et qui sait en effet le sort qu'il vous apprête ?
Pour votre sûreté, souffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y consens à regret, assure-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

[*Il sort.*]

ALBIN.

Vous serez obéi.... Tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN *qui va après Constantin.*

ALBIN *à Maximien.*

SEigneur, que voulez-vous ?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice.

ALBIN.

Arrêtez.

MAXIMIEN.

Je ne puis ; mais ne crains rien pour toi,

Je

Je vais me charger seul...

ALBIN.

Hola, gardes, à moi,
Qu'on s'assure de lui.

MAXIMIEN.

Tant d'audace m'étonne:
Ah! Traître.

ALBIN.

Obéissez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me mene à lui-même.

ALBIN.

Il n'en est pas besoin;
Dans son appartement, qu'on le garde avec soin.

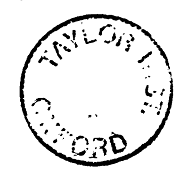
SCENE VIII.

ALBIN *seul.*

Grands Dieux! Où l'entraînoit sa pitié paternelle!
Il alloit renoncer au trône qui l'appelle:
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, Gardes.

ALBIN.

PRince, vous le voyez, notre heureux ſtratagême
Semble être concerté par la fortune même ;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un courroux juſtement irrité :
Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe,
Et tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil,
Que dans ceux de la mort il trouve ſon réveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la victime :
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſauront vous ſecourir ;
Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence
Viennent de m'en donner une entiere aſſurance :
Vous ſavez le ſignal, vous ſavez les chemins,
Réglez votre deſtin, il eſt entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aſpire ?

ALBIN.

Allez, & revenez le maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux, je vais vous venger, je vais briſer vos fers,
Votre perſécuteur va deſcendre aux Enfers.

SCENE II.

ALBIN *seul.*

Tu périras aussi, Princesse malheureuse,
La pitié n'a plus lieu quand elle est dangereuse;
Tu pourrois engager ton pere à me punir,
C'est le premier danger que je dois prévenir.
Allons tout préparer.
[*Il apperçoit Fausta.*]
C'est elle qui s'avance,
Sans-doute elle me cherche, évitons sa présence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, & ALBIN *qui sort.*

FAUSTA.
Devant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaisser jusques à le prier;
Mon aspect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.
EUDOXE.
De tout ce qui se passe, êtes-vous bien instruite?
Du-moins de votre époux le sort est assuré;
Ne craignez plus pour lui, l'orage est conjuré.
FAUSTA.
Hélas! Tu ne vois pas au fond de ce mystere.
EUDOXE.
L'Empereur vient de faire arrêter votre pere,
Albin même en répond.

FAUSTA.

Ils sont d'accord entr'eux.
C'est un tissu conduit avec un art affreux;
Albin prête à mon pere une main criminelle,
Il est l'accusateur, le meurtrier d'Aurele;
Il sera mon bourreau, celui de mon époux,
Et Maurice est le seul qui peut nous sauver tous;
Il n'auroit qu'à paroître, il n'auroit qu'à produire
Ces deux Gardes qu'Albin a cru pouvoir séduire,
Et qu'il compte en effet parmi les assassins;
C'est par eux que Maurice a su tous leurs desseins.
Par un avis secret il vient de m'en instruire:
J'avois pris un espoir trop facile à détruire;
Je vois que ces Chrétiens, qui devoient déposer,
Saisis par la frayeur, n'oseront s'exposer:
Il n'en faut point douter, ils auront pris la fuite;
Peut-être ils ne sont plus, & la preuve est détruite.
Jusques chez l'Empereur je ne puis pénétrer,
Albin, le traître Albin, ne permet pas d'entrer;
Peut-être on l'assassine, & j'en suis soupçonnée:
Ma derniere heure est-elle assez empoisonnée?
Ah! Je crois voir couler un sang si précieux;
Barbares, arrêtez.... Quoi, presque sous mes yeux
Il périt, & ma main ne peut pas le défendre?
On m'écarte, on m'arrête... hélas! Je crois l'entendre:
Tout mon cœur se déchire en ce moment; va, cours,
Je n'ai plus désormais d'espoir qu'en ton secours;
Puisses-tu détourner les effets de leur rage:
Précipite tes pas, arme-toi de courage,
Répands, seme en tous lieux l'horreur que je ressens,
Remplis tout ce palais de tes tristes accens,
Chasse de tous les yeux un sommeil si funeste;
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.



SCENE IV.

FAUSTA *seule.*

C'Est à toi qu'on en veut, Arbitre des humains,
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains?
Veux-tu laisser périr ta plus parfaite image?
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage?
Son exemple suivi du reste des mortels,
Eût par-tout cimenté ton culte & tes Autels:
Hélas! C'étoit le prix de sa tendresse extrême,
Il me l'avoit promis, & tu semblois toi-même
L'avouer pour Ministre & pour Restaurateur.
Verrai-je évanouir un espoir si flatteur?
Tes indignes rivaux, ces Dieux imaginaires,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercénaires?
Pour les cœurs qui sont prêts de se donner à toi,
Quel sujet douloureux d'épouvante & d'effroi!
Qu'ai-je dit? Ah! Grand Dieu, je t'offense, pardonne:
Dans un si grand revers, ma raison m'abandonne;
Je devois, en tremblant, adorer tes decrets:
Le désespoir sait-il mesurer ses regrets?

SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

FAUSTA *à Eudoxe.*

Quoi, déjà de retour? Quel sujet te rappelle?

EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zèle;
De vos persécuteurs c'est le plus inhumain,

Le crime à découvert est sur son front d'airain,
La rage & le blasphême exhalent de sa bouche:
Mes pleurs, loin d'adoucir un monstre si farouche,
N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs;
Dans ses yeux enflammés j'ai lu d'autres horreurs.
Ce n'est qu'en frémissant que je vous les déclare,
Vos jours sont menacés, le poison se prépare,
Et la coupe fatale a frappé....

FAUSTA.

Je l'attends;
Mon cœur est occupé de soins plus importans:
Du sort de mon époux ne peux-tu rien m'apprendre?

EUDOXE.

C'est lui qui vous condamne, ils me l'ont fait entendre
De ses transports jaloux c'est le cruel effet,
Ou peut-être est-ce un nom qui couvre leur forfait.

FAUSTA.

Mon époux me condamne.., Ah! quelle circonstance
Il ajoute à sa mort! Ciel? Soutiens sa constance,
Calme son désespoir en ces derniers instans.
Mon sort ne vaudroit pas les pleurs que tu répands,
Si dans tout autre temps j'avois cessé de vivre;
Mais tout ce qui précede, & tout ce qui doit suivre,
Rend mon heure derniere horrible à soutenir;
Le passage est affreux, que dira l'avenir?
Je perds tout, mon trépas, mon époux & ma gloire:
Qui les empêchera de charger ma mémoire
Du parricide affreux qui va se consommer?
De quel nom l'Univers pourra-t-il me nommer?
Pourra-t-il être instruit de leur intelligence?
On croira mon trépas une juste vengeance.
O fortune! Est-ce assez éprouver ta rigueur?

[*Un Garde paroît avec la coupe.*]

L'assassin passera pour être le vengeur.
Soumettons-nous... je touche à mon terme funeste;
Du-moins employons mieux le moment qui me reste.



SCENE

SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE suivi de plusieurs autres.

FAUSTA *au Garde qui approche tristement.*

Je vois ce qui t'amene, approche... tu gémis :
Hélas ! Sans le savoir, tu sers nos ennemis.
Si tu n'épouses pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur victime,
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'ose-tu me conduire aux pieds de l'Empereur ?
On craint qu'il ne revoye une épouse qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à son ordre suprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir ? J'ai prévu ces refus :
Epargnons-nous tous deux des combats superflus.
Puisqu'il faut à leur gré terminer ma carriere,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriere.
Chere Eudoxe, prends soin de me fermer les yeux ;
Recueille mes soupirs & mes derniers adieux,
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triste destinée.
Je leur servois de mere, ils me doivent des pleurs :
Ah ! Qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.
Et toi, grand Dieu ! Reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

[*Elle prend la coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.*]



SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN *entrant en même temps par un des côtés*, FAUSTA, EUDOXE.

MAXIMIEN.
Non, ma fille.

FAUSTA.
Ah! Mon pere, est-ce vous?

MAXIMIEN.
Oui, Princesse, vivez pour un destin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine est assouvie;
L'usurpateur n'est plus, il a perdu la vie.

ALBIN.
Seigneur, ne perdons point des instans précieux,
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.
Non, cruel, achevez des horreurs imparfaites,
Consommez-les sur moi, barbares que vous êtes:
Pere dénaturé, je ne te connois plus,
Tous les liens du sang viennent d'être rompus;
J'en déteste à la fois la source criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
Mon époux a péri, tigre altéré de sang!
Assouvis-toi du mien, frappe, voilà mon flanc.

MAXIMIEN.
Vivez, & modérez une douleur trop vive.

FAUSTA.
Quand vous m'assassinez, vous voulez que je vive?
Mais ne crois pas jouir de ce forfait affreux,
Il en est un plus grand où tendront tous mes vœux;
Ne me regarde plus que comme une furie...

MAXIMIEN *à Eudoxe.*
C'est trop nous arrêter, prenez soin de sa vie.
Albin, viens achever de signaler ta foi,
Pour prix de tes secours sois Consul avec moi:
Du peuple & des soldats achetons le suffrage,

En leur abandonnant ce palais au pillage.
Viens, partageons la pourpre, allons la réclamer,
Et de l'aveu des Dieux faisons-nous proclamer.

SCENE VIII.

CONSTANTIN, MAURICE, deux Gardes, FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN *à Maximien.*

ARrête, malheureux, & reçois ton salaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher époux! Seigneur, qu'allez-vous faire?

CONSTANTIN *se tournant vers Maximien & Albin.*

Madame... quel bonheur... c'est moi que vous voyez.
Traîtres! A mon aspect vous êtes foudroyés.
[*à Albin.*]
Et toi qui me creusois un affreux précipice, (ce.
Ne souille plus mes yeux, qu'on l'entraîne au suppli-
Chere épouse...

FAUSTA.

Ah! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé;
Ce n'est point dans mon sang que son bras s'est trempé;
Maurice & ces Chrétiens que je n'osois pas croire,
Ont su me révéler une trame si noire;
Et pour mieux m'assurer de ce qu'ils m'avoient dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit:
Il croyoit assouvir sa furie implacable,
Il n'est que le bourreau d'un esclave coupable.
C'en est trop, à la fin je dois songer à moi,
Et la nécessité m'en impose la loi.
[*à Maximien.*]
Eternel ennemi du repos de la Terre,

Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre,
Ouvrez-vous les chemins des Enfers, choisissez;
Mais terminez vos jours, sortez, obéissez.

FAUSTA.

Ah! Cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y souscrire.

Allez.

FAUSTA.

En sa faveur, je n'ai qu'un mot à dire.
Seigneur, vous me devez encore à son amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a sauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mort, je vous ai condamnée!

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma destinée,
Et je lui dois la vie une seconde fois;
Laissez-moi vous aimer autant que je le dois:
S'il subit son arrêt, il ne m'est plus possible
De conserver pour vous un cœur aussi sensible;
Craignez déjà l'horreur dont je me sens saisir....
Mais, quel temps plus propice avez-vous à choisir
Pour immortaliser votre auguste clémence?
La vengeance avec elle éternise une offense.
Voulez-vous être grand? Le titre est dans vos mains,
Le pardon seul éleve au-dessus des humains.

CONSTANTIN.

Il a trop signalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez, il périt, je ne vois plus son crime.
Quoi, je répands des pleurs qui ne vous touchent pas?
Mon pere, il faut céder, qu'on nous mene au trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à sa mort un invincible obstacle;
Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.
Hé bien, je vous le rends, je l'accorde à vos vœux,
Votre pere vivra, j'y consens, je le veux;
Mais...

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort sublime,
L'amour, dans un Héros, est toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'est point assez réparer mon erreur,
J'ai pu vous soupçonner : juste Ciel, quelle horreur !
Votre mort a pensé devenir mon ouvrage ;
Il faut un sacrifice aussi grand que l'outrage.
[*à Maximien.*]
Seigneur, vous le savez sans vous le retracer,
Ce que j'ai fait pour vous ne sauroit s'effacer,
Et vous ne respirez qu'autant que je l'adore :
Ma clémence veut bien se signaler encore,
Et se porter, pour vous, à son dernier degré.
Depuis assez long-temps vous m'avez trop montré
Que votre ambition toujours plus affermie,
Dans le fond de votre ame est ma seule ennemie.
Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer ;
Cessez à votre tour de me persécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang suprême où le Ciel m'a fait naître ;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Jouïr également du suprême pouvoir,
Ma générosité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'est qu'un moindre esclavage ;
J'ai trop su qu'un collegue est un maître importun :
Tu crois me faire un don, c'est moi qui t'en fais un ;
Je te laisse le trône entier & sans partage,
Et pour mieux t'assurer un si grand avantage,
[*Il se frappe.*]
Sois enfin délivré d'un rival dangereux ;
Juge qui de nous deux est le plus généreux.

FAUSTA.

Ah ! Mon pere.

MAXIMIEN.

C'est à toi que je me sacrifie ;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie :
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit nécessaire à tous deux.
[*à Constantin.*]
Toi, pour qui la fortune est féconde en miracles,
Mon destin cede au tien, tu n'auras plus d'obstacles ;
L'Orient, désormais, peut tomber sous tes fers,

Et mon dernier soupir te livre l'Univers.

[*On l'emmene.*]

CONSTANTIN.

Trop superbe rival, jusqu'où va ta vengeance ?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoissance :
Cruel ! En préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Maximien, Tragédie*; & je crois que le Public, qui lui a donné de justes applaudissemens dans les représentations, en verra l'impression avec le même plaisir. Fait à Paris ce 19 Mars 1738.

DANCHET.



MÉLANIDE,

COMÉDIE.

De Monſieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoiſe.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Mai 1741.

O 7

ACTEURS.

DORISE'E, Veuve	*Mlle. de La Motte.*
ROSALIE, Fille de Dorisée.	*Mlle. Grandval.*
THE'ODON, Beau-frere de Dorisée.	*Mr. Montmeny.*
LE MARQUIS D'ORVIGNY, Amant de Rosalie.	*Mr. Sarazin.*
ME'LANIDE, Amie de Dorisée.	*Mlle. Gaussin.*
D'ARVIANE, Amant de Rosalie.	*Mr. Grandval.*
UN LAQUAIS.	

La Scène est à Paris, dans un Hôtel.



MELANIDE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORISE'E, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

J'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

ME'LANIDE.

Ils étoient ignorés; & le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole!
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

ME'

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,
Comptez que mon beau-frere est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! Je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire....

DORISÉE.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu,
Qui, depuis quelque temps, m'embarrasse & me pese.

MÉLANIDE.

D'où vient?

DORISÉE.

C'est que je crains....

MÉLANIDE.

Quoi?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaise.

MÉLANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans-doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible:
Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au (mien,
Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secrettes.
Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes;
Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix:
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la premiere jeunesse.

ME'LANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISE'E.

Oui, mais très-estimé.

ME'LANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISE'E.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et s'il n'a pas encore osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

ME'LANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISE'E.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

ME'LANIDE.

Quoi! C'est un avantage, & vous vous consultez?

DORISE'E.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés?

ME'LANIDE.

Quelles difficultés?

DORISE'E.

Sur-tout il en est une.
Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
Monsieur votre neveu sera désespéré;
A tout autre parti je l'aurois préféré.
Car enfin, son amour, dont il n'est pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.

Ces

Cet heureux mariage eût resserré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre :
Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'est pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MELANIDE.

D'Arviane, sans-doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il ose s'en flatter, je ne sais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours,
Je vois bien qu'il est temps d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
Et, comme son amour, & sur-tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MELANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas temps qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelqu'égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MELANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MELANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer;
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MELANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISE'E.

Quel eſt-il ?

MÉ'LANIDE.

Un peu trop d'impétuoſité.

DORISE'E.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Déſigne un grand courage, & beaucoup de droiture ;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puiſſe, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

ME'LANIDE.

Je vous ſuis obligée. Il aura beau ſe plaindre,
A partir dès demain je ſaurai le contraindre ;
Et je vais de ce pas...

DORISE'E.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en eſt extrême.
Le ſujet qui m'amene eſt ſans-doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

ME'LANIDE.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

ME'LANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me preſſe encor ; & je compte....

ME'LANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,
'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

ME'LANIDE.

us n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
ut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
voulez-vous tomber dans le relâchement?
isqu'on pense de vous avantageusement,
nservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

puis-je demander sans scrupule & sans crainte,
e l'on me renouvelle un malheureux congé?
-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

ME'LANIDE.

accord: mais le plus sage est celui qui s'en passe.
! Peut-on, sans rougir, aller demander grace,
and il est question de remplir son devoir?
el prétexte avez-vous à faire recevoir?
us n'osez me le dire; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

n'imaginois pas être dans l'esclavage.
ns ma profession, il est quelques loisirs,
e la gloire permet de prêter aux plaisirs;
and il en sera temps, je pourrai m'y soustraire.
ne sais point manquer où je suis nécessaire.

ME'LANIDE.

i vu que votre ardeur & votre activité
se mesuroient pas sur la nécessité.
cercle moins étroit renfermoit votre zèle.
jà l'on vous citoit par-tout comme un modele.
! Vos devoirs, pour vous, auroient le même appas:
is un charme funeste enchaîne ici vos pas.
us vous dissimulez le tort que vous vous faites.
us convient-il d'aimer, dans l'état où vous êtes?
issez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
las! C'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
cablé sous le poids d'une chaîne importune,
! comment voulez-vous aller à la fortune?
sera temps d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

us verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
-il si différent de celui de tant d'autres?

MELANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
Mon sort n'est pas des plus heureux, sans-contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres secours,
Que vos seules bontés, avec quelque naissance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,
Pris des soins, que le temps n'a pu diminuer:
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MELANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse:
Mais, par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractere.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altere;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légérement glisser sur bien des choses:
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MELANIDE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire,
A la veille du jour où vous m'allez quitter;

Par-tout où vous serez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MELANIDE.

N'y formez point d'obstacle.
Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle:
Interrogez le vôtre, & suivez son conseil.

SCENE III.

D'ARVIANE *seul.*

OH, parbleu! je ne vis jamais rien de pareil;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ! L'ordre est trop inhumain.
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
Il faut paisiblement digérer ce poison!
Non, malgré ma douceur, j'enrage; & j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie.*

AH, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte; on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'AR-

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condamnez !
Quoi, vous me prescrivez ce départ inutile ?
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens consacrés à vous voir ?
Vous le savez ; pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je ? Pardonnez ; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne ;
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh ! Qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
Ah ! Du moins, convenez, enfin de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas ! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce départ ?
Vous l'avez résolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere...

D'ARVIANE.

En bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'AR-

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai sans-doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant, vous ferez sagement
De vous prêter de-même à cet arrangement;
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible,
Qui montre que, pour vous, tout est indifférent!
Ah! Je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage:
Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le suis.
Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoi que vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Rester au même point tout le temps de sa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie;
Borner, ou, pour mieux dire, anéantir son goût;
Ne voir, ne regarder; & n'envisager tout

Qu'avec

Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme ;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme ;
Etre toujours soi-même : Y peut-on résister ?
Est-ce là vivre ? Non. C'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand ?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'*il le faut*... Mais quel est l'état où je vous vois ?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude !

D'ARVIANE.

Hélas ! Je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands Dieux ! Que ce départ est différent des autres !
Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils ?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore, il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh ! Ce sont
Tous ceux qui vous ont vue, & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire ?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire ?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,

Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépends d'une mere,
Et d'un oncle qui m'a toujours servi de pere.
Il m'aime; & vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime, je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret?

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.
Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.
Vous leur laissez parler un langage si doux;
Ils savent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les desirs d'un amant;
Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclorre.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrette,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah! Si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

RO-

ROSALIE.

Eh! N'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exemt de jalousie?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que, pour vous, l'amour & la raison
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur saison;
A vos fausses terreurs tout servoit de matiere;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiere.
Chez vous, l'inquiétude est dans son élément:
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Hélas! combien de fois m'avez-vous offensée?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah! Vous me trahirez, je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laissons-là le reproche.
Monsieur, en attendant que le temps nous rapproche,
Il faut vous éloigner; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il possible?
Oserois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finissons l'entretien;
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.



SCENE V.

D'ARVIANE *seul.*

C'En est fait; aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non, jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien? ... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême?
Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce espérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-ce une trahison?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre? ... Il faut voir. Ma présence fatigue.
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue:
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THE'ODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THE'ODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THE'ODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toujours combattue,
Vous avez irrité le poison qui me tue.
Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré;
Et peut-être déjà serois-je délivré
D'un mal qui, dans le temps, n'étoit pas incurable.

THE'ODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THE'ODON.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté!
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste & secret hymenée,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et, qu'ayant employé bien des soins superflus,

A chercher en tous lieux une épouse si chere,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du-moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promesse! Hélas! Qu'est-elle devenue!
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THE'ODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mendié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THE'ODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pu, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très-légitime.
D'où viennent ces remords? Votre épouse n'est plus,
Depuis assez long-temps; & croyez au surplus,
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens; j'ai vaincu mes *scrupules*;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THE'ODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THE'ODON.

Eh! Par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
D'Arviane l'adore; il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie? (jours;
Il l'aime; il lui convient; ils sont dans leurs beaux
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!

Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THE'ODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du-moins, il eût fallu m'instruire.

THE'ODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire:

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THE'ODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THE'ODON.

Il part demain, & perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un
Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.
Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere Beauté dont je fus si charmé.
Ce déplorable amour, que j'ai pour Rosalie,
Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux succès;
Je n'exagere point un si cruel excès.
Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;
Parlez à votre sœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
Sacrifiez-lui tout: j'ose vous l'ordonner,
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THE'ODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui, réglez avec elle.

THE'ODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

THE'ODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THE'ODON *seul.*

CEtte affaire n'est pas difficile à conclure:
Et voilà pour ma niéce une heureuse aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
Le triste & malheureux secret que je lui cache,
Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MELANIDE, THE'ODON.

THE'ODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

ME'LANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble:
Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

THE'ODON.

Vous le fuyez?

ME'LANIDE.

Beaucoup.

THE'ODON.

Je ne vous comprends pas.
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas;
Lorsqu'on est comme vous, si sûre de lui plaire;

Tan-

Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jetter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉLANIDE. (prendre?

N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose à m'ap-

THÉODON.

Je ne sais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh, de quoi donc, Monsieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE. (de:

Peut-être ont-ils raison, du-moins aux yeux du mon-
C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour.
Ne nous en flattons point: je n'y vois aucun jour.
Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MÉLANIDE.

Suis-je deshéritée?

THÉODON.

Il est trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi, mon pere & ma mere ont eu cette rigueur?
Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur cœur?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah, Ciel!

THÉODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?

De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux?
Je n'espere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THE'ODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

ME'LANIDE.

Je vais donc ... Le pourrai-je?.... Ah, quelle extrémité!
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THE'ODON.

Quelle est cette frayeur?

ME'LANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THE'ODON.

Non, Madame; daignez vous rassurer.

ME'LANIDE.

Ah, Ciel!
Il faut donc dévoiler un secret si cruel,
Et m'arracher enfin.... Vous ne pourrez me croire.
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chérement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dresse.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.
Je plûs; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé
Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hymenée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonstances,
Auroient fait rejetter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets: s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre; on nous eût séparés.

THE'O-

THE'ODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.
[*à Mélanide.*]
Continuez.

MELANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THE'ODON.

Non, Madame; daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous?

MELANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.
Son affreux désespoir me causa trop d'allarmes.
L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-temps au bord du précipice.
Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse.
Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens... nous devînmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre:
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Résolut de me perdre & de nous desunir.
Envain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THE'ODON *à part.*

Quelle conformité!

MELANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli?
Son amour, ses sermens, tout fut enséveli...

Mais le dois-je accuser de tant de perfidie?
Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
Ses soins, comme les miens, ont été superflus.
Il m'a cherchée envain; peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore.
Je suis libre: il doit l'être. Aidez-moi de vos soins.
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins:
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THE'ODON.

N'eûtes-vous pas un fils?

ME'LANIDE.

Hélas! C'est pour lui-même
Que la plus tendre mere implore votre appui.

THE'ODON.

[*à part.*] [*haut.*] [*à part.*]
Justement! Espérez. Sachons si c'est celui....

ME'LANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance?

THE'ODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

ME'LANIDE.

Oui, Monsieur; il servoit: il doit être avancé.

THE'ODON.

Comment se nommoit-il?

ME'LANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THE'ODON *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

ME'LANIDE.

Qui donc?

THE'ODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport est entr'eux aussi grand qu'il peut l'être:
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

ME'LANIDE.

Que dites-vous?

THE'ODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-temps éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

ME-

MÉ'LANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on?

THÉ'ODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous?

MÉ'LANIDE.

Non.

THÉ'ODON.

Il vient souvent ici.

MÉ'LANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THÉ'ODON.

Vous auriez pu le voir; vous le pouvez encore.

MÉ'LANIDE.

Où donc?

THÉ'ODON.

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

MÉ'LANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites;
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THÉ'ODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du-moins
Que je n'épargnerai ni mes pas ni mes soins.

MÉ'LANIDE.

Quel embarras pour vous!

THÉ'ODON.

Je m'en charge avec joie;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉ'LANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉ'ODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs?

MÉ'LANIDE.

Non: je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THÉ'ODON.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THE'ODON *seul.*

D'Abord, à Dorisée allons, courons apprendre
Un bonheur que, sans-doute, elle n'osoit attendre.
Que je plains d'Arviane! Il sera furieux.
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver *mieux*.
A son âge on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MELANIDE, THE'ODON.

MELANIDE.

Ah, ma joie est extrême!
Il sortoit; je l'ai vu.

THE'ODON.

Qui donc avez-vous vu?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigny... Quel bonheur imprévu!
Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être apperçue,
Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue:
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THE'ODON.

Quoi?

MELANIDE.

Le Marquis est....

THE'ODON.

Qui?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THE'ODON.

Ne vous trompez-vous point ?

ME'LANIDE,

Quoi ! Vous doutez encore !
Hé ! Peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?
C'est lui-même ; j'en ai des signes trop certains.
Mes sens se sont troublés ; mes yeux se sont éteints ;
Mon cœur a tressailli.... Que mon ame est ravie !
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement,
J'aurois cédé, sans-doute, à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse.
Félicitez-moi donc.

THE'ODON *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

ME'LANIDE.

Heureuse ! J'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THE'ODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-temps fâcheux.

MELANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THE'ODON.

Il ne devoit pas l'être.

ME'LANIDE,

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-temps ? Qu'est-ce donc qui se passe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THE'ODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra sans-doute une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle,

SCENE

SCENE VI.

DORISE'E, ROSALIE, THE'ODON, ME'LANIDE.

DORISE'E *à Rosalie.*

ON a sur un amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISE'E *à Mélanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre;
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

ME'LANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISE'E.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence,
Et que, pour vous cacher sa desobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

ME'LANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISE'E *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pu se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre:
La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISE'E.

La prompte obéissance est la meilleure excuse:
C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.
Ainsi, Mademoiselle, il vous plaîra d'opter.
Le Cloître est d'un côté, de l'autre est l'Hymenée.
Vous-même, décidez de votre destinée.
Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.

On

On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
C'est le plus tendre amour qui vous offre un époux.

ME'LANIDE *à part.*

Oh Ciel! Quel coup de foudre!

D.ORISE'E *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponse, elle sera la mienne.

ME'LANIDE *à part.*

Oh Ciel!

DORISE'E *à Rosalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer:
[*en regardant Mélanide.*]
Madame vous dira de n'y jamais penser.

ME'LANIDE *à part.*

Que vais-je devenir?

DORISE'E *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide...
Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma chère Mélanide!

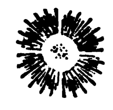
ME'LANIDE *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! Je n'en puis plus.

THE'ODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la ramener dans son appartement.
[*Dorisée, Rosalie & Théodon l'emménent.*]

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule:*

QUe je hais du Marquis la recherche importune!
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune?
Ah! Du-moins, pour jamais, s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.
QUe ne me fuyez-vous? Quel espoir vous attire?

D'ARVIANE.
Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.
Je l'ai cru. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.
Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.
Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire?
Hé bien! N'avez-vous point de reproche à vous faire?

D'ARVIANE.
Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.
Laissez-là votre amour; tâchez de vous calmer.

Que

Que devient ce départ promis & nécessaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On fait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?
Oui, je reste ; & s'il faut que je me justifie,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre désormais que je vous importune ;
Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison ?
Ne peut-on se quitter sans une trahison ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entends j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite ?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide ! En me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez, pourtant, que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare & vous perd.

Si

Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espéce,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, sans aucun amour, on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas-là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'estime insipide & l'amitié stérile,
Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-temps, ce secret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'est répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!
Elle a dans votre bouche une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant?

Pour

Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore & me défie!
C'est, un peu trop long-temps, s'être laissé trahir:
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joie infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

D'AR-

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu? ... Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCENE III.

ROSALIE *seule.*

Que son sort est cruel! Du-moins il peut s'en plain-(dre.
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de char-
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement (mes,
D'un malheur, qui n'est vu que dans l'éloignement!
Enfin, mon choix est fait, il faut que je l'annonce;
Ma mere impatiente, attend une réponse...

SCENE IV.

THE'ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THE'ODON *en ramenant d'Arviane.*

Rentrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur; j'ai fait trop de sermens.

THE'ODON.

Eh bien, parjurez-vous; c'est le droit des amans.

Il

Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.
Eh! Pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THE'ODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.
Les amans sont entr'eux un peuple bien bizarre....
Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

THE'ODON.

Vous vous rendez justice. En tous cas il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans-doute. Est-ce ma faute? Et peut-on me blâmer?
Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer.
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THE'ODON *à Rosalie.*

Ne repliquez-vous rien?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur! Je n'ai point à me justifier.

THE'ODON.

C'est là régle entre amans; l'un se plaint, l'autre nie:
La querelle s'embrouille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarrasser?
[*en montrant d'Arviane.*]
Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THE'ODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive,
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THE'ODON *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en

J'en suis fâché pourtant; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THE'ODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THE'ODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que, depuis très-long-temps, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! Supposez toujours.

THE'ODON.

La supposition me paroît un peu forte.
[*à Rosalie.*]
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans-doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THE'ODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
[*à part.*]
J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage!
[*haut.*]
Dorisée eût, sans-doute, accepté le parti.

ROSASIE.

Quoi, ma mere?...

THE'ODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti...

D'ARVIANE.

Qu'entends-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti suivre?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai survivre.
[*à Rosalie.*]
Mon bonheur est possible; on daigne y concourir?

[*Il se jette à ses genoux.*]
Ah, Rosalie! Hélas! Dois-je vivre, ou mourir?
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujours inséparables,
Ont causé le transport & le délire affreux,
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?
Le reproche, l'insulte!...

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THE'ODON.

Eh bien, l'affaire est faite.
J'ai parlé, Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent? Que de félicités!
[*Il baise la main de Rosalie.*] [*Il embrasse Théodon.*]
Ma chere Rosalie!... Ah! Monsieur, permettez...

THE'ODON.

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais souffrez...

THE'ODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THE'ODON *seul.*

TRavaillons à-présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente;

Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THE'ODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THE'ODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites: puis-je espérer d'être bien-tôt heureux?

THE'ODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARRQUIS.

Comment, si je le veux?

THB'ODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THE'ODON.

Tout est bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi; c'est mon nom véritable.
Un oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre, à la fois, son nom & son bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;
C'est à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THE'ODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel temps
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THE'ODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a causé votre juste courroux ?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi ?...

THE'ODON.

Je n'ai point su de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à-présent, laissons en paix sa cendre.
Elle & le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THE'ODON.

Mélanide est son nom ?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su ?

THE'ODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue ?

THE'ODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort ?
En quel endroit ?

THE'ODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflammer.
Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THE'ODON.

Oui : la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah! De grace, un moment laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas-là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? Où n'ai-je point erré?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles?
Par-tout, mais vainement, j'avois porté mes pas;
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THE'ODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah! Devoit-elle ainsi me laisser si long-temps
Déplorer des malheurs que j'ai cru trop constans.

THE'ODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles,
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

THE'ODON.

Eh! Ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée?

THE'ODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel
D'une mere inflexible, & d'un pere cruel:
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée,
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas! Quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur; il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre:
Il est trop tard.

THE'ODON.

Comment? Et qu'osez-vous m'apprendre?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité,
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THE'ODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder? Quelle foiblesse extrême!
Mais il faut excuser un premier mouvement;
Vos esprits ont été frappés trop vivement:
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez sans contrainte;
De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte:
Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

THE'ODON.

Eh! Croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du-moins d'être plus excusable.

THE'ODON.

Ah, Ciel! Cette ressource indigne & méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert!
Hélas! Presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre?
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THE'ODON.

Ah! Vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

THE'ODON.

Non: mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver:
C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Etouffez un amour qui n'est plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THE'ODON.

Le mot m'est échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.

Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à-présent révendiquer des loix,
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-temps
Nourri dans votre sein ses feux les plus constans?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre?
Quoi, si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonorez.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.
On censure aisément, quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du-moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.
Ma résolution incertaine & flottante
Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-temps.
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers l'abîme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle?
Ne le présumons pas: j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.
Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THE'ODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré;
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré:
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre:
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THE'ODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, & non pas du succès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THEODON.

LE VALET *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

[*au Valet.*] [*à Théodon.*
J'y vais. Permettez-vous ?...

THE'ODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THE'ODON *seul.*

Il ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire, est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec eux,
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir ;
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à-présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa premiere chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE'ODON.

D'ARVIANE.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur?

THE'ODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THE'ODON.

Et quelle en est la cause?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose:
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THE'ODON.

Pourquoi? Quelle raison la peut autoriser?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

THE'ODON.

Vous m'étonnez!

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THE'ODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée, aussi-tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THE'ODON.

Oui, je sais le message.

D'ARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu: jugez si mon bonheur s'arrange.

THE'

THE'ODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THE'ODON.

Sachez vous modérer;
Attendez qu'il soit temps pour vous désespérer.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, MELANIDE.

MELANIDE.

Elle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée?
Dorisée eût alors rompu cet hymenée.
Et pourquoi, sans besoin, vouloir s'humilier?
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THE'ODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à-présent me paroît difficile:
Quel dommage! il pouvoit nous rendre tous heureux.

ME'LANIDE.

Voilà tous mes secrets; ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THE'ODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

ME'LANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit;
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il se rencontre une raison fatale
Qui me force à laisser combler mon deshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THE'ODON.

Je le crains.

ME'LANIDE.

Vos efforts seroient infructueux!
On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
Le sien est fait pour l'être; il l'étoit: j'en suis sure.
Eh! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?
Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THE'ODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos allarmes.
Mais, hélas! Je ne puis que partager vos larmes;
Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous; & rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

ME'LANIDE.

Ah! Perfide, arrêtez; c'est l'arrêt de ma mort..
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord?

THE'ODON.

Eh, Madame, comment?

ME'LANIDE.

Votre pitié se lasse?

THE'ODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

ME'LANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien?

THE'ODON.

C'est ce qui me surprend; & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimére
N'ait ébloui la fille aussi-bien que la mere.
Rosalie est, d'ailleurs, contrainte d'obéir.

Elle

Elle n'a pas le choix.

ME'LANIDE.

Tout sert à me trahir.
Ah! Monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste,
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux...

THE'ODON.

Elle suit vos malheurs, & redouble avec eux.

ME'LANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THE'ODON.

Ah! Votre confiance & m'oblige & m'honore;
Disposez de mon zèle.

ME'LANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer; portez les derniers coups:
Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait:
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne;
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes:
Hélas! Ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux temps n'est plus. Mais, Monsieur, faites mieux;
Parlez-lui de son fils, il sauvera sa mere.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere?
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THE'ODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre; il me fuira sans-doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclatté?
J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

ME'LANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée?
L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

THE'ODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

ME'LANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre?
Sur de foibles appas, que le temps & les pleurs!...

THE'ODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

ME'LANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

THE'ODON.

Ne perdons point de temps, venez-y tout-à-l'heure.

ME'LANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THE'ODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

ME'LANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils: je n'espére qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THE'ODON, ME'LANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de Madame.

ME'LANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire?

[*au Valet.*]

C'est assez.

SCENE III.

THE'ODON, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

[*Elle lit.*]

Je vous donne au-plutôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez-moi, vient de se méconnoître,
Et d'insulter vivement le Marquis.
L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il peut l'être.
J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'est à moi de frémir.

THE'ODON.

Cette affaire est affreuse.

ME'LANIDE.

D'Arviane!... Ah, Monsieur, que je suis malheureuse!
Je crains sa violence; elle peut aller loin.

THE'ODON.

Les momens nous sont chers. Vous, d'abord, ayez soin
D'arrêter d'Arviane ; empêchez qu'il ne sorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

ME'LANIDE.

Que ne vous dois-je pas ?

THE'ODON.

Mes soins vous sont acquis.

ME'LANIDE.

Si d'Arviane étoit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THE'ODON.

Vous serez obéïe.

SCENE IV.

MELANIDE *seule.*

Je tremble que déjà son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniere horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire ;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter...
Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

Qu'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'AR-

D'ARVIANE.

Quoi donc?

ME'LANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

ME'LANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur,
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur;
Quand ou ne le sait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pout un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

ME'LANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes, que le temps n'a pu faire cesser.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre?
Si vous-m'aimez encore; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence?

ME'LANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect;
Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi le respecter? Ah! retranchez ce point.

ME'LANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

ME'LANIDE.

Sans-doute:

Il

Il faut vous y résoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant,
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame y pensez-vous ?

MÉLANIDE.

Je sais ce que vous êtes...

D'ARVIANE.

Ah ! C'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh ! Que me fait, à moi, si sa fortune est grande ?
Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende ?
Les procédés reçus entre gens tels que nous,
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux.
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
Je ne suis pas encore à mon apprentissage.
[*En mettant la main sur son épée.*]
S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux.
Et pour qui ? ... Mais je céde ; il vaut mieux vous apprendre
Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu, dès long-temps, ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée ;
Que même son amour vous seroit superflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu ! ...

MÉLANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impossible ;
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux ?

MÉLANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur ; du-moins j'ose le croire.

Et,

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc? l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier?... On en voit chaque jour...

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis, du-moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hazard a pu nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens; ce titre me rassure.
Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître!
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous savoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.
La source de ma vie est donc bien méprisable?

MÉLANIDE.

Elle est, de part & d'autre, assez considérable:
Mais....

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MÉLANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

MÉLANIDE.

Vous êtes méconnu.
Vous êtes à la fois le fruit & la victime
D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,
L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis!

MÉLANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,
A soutenu long-temps votre mère éperdue;
Elle a cru que des nœuds, brisés malgré l'amour,
Entre elle & son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus?

MÉLANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! cet inhumain,
En nous restituant son cœur avec sa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture?

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à dompter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître? Ah, Ciel! Tu m'as choisi mon pere
Dans un jour malheureux de haine & de colere.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ses pas & m'attacher à lui:
J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

MÉLANIDE.

Ne sachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah! Je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de sa main, recevoir le trépas?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MELANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état, où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?
Me refuserez-vous aussi, dans ma misère,
La grace & la douceur de connoître ma mere?

MELANIDE.

Hélas!

D'ARVIANE.

Vous soupirez! En suis-je abandonné?
Desavoné? Sans-doute. En dois-je être étonné?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due.
Le sein qui m'a conçu, doit frémir à ma vue:
C'est pour elle un supplice; elle a droit de me fuir;
Ma vie est son opprobre, elle doit me haïr.

MELANIDE.

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime;
Qu'elle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressemens,
Le bonheur de jouir de ses embrassemens:
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous rassemble;
Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

MELANIDE.

Ne la connoissez point.

D'ARVIANE.

Ou réunissez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MELANIDE.

Que vous êtes pressant!

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle!

MELANIDE.

Votre mere se rend; vous l'emportez sur elle...
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi, c'est vous? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MELANIDE.

Hélas! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O mère la plus tendre & la plus adorable!

MELANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage.
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément:
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroyable?
Grands Dieux! Quel en est donc l'auteur impitoyable?
Hélas! Je l'aurois su, si j'avois pu calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre:
Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté?

Quelle

Quelle idée imprévue, & peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?
Je ne sais; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçus de ma mere;
Elle y prend intérêt: Quel en est le mystere?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect
Qu'elle exige pour lui? Cet ordre m'est suspect.
Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révere,
Seroit-il, à la fois, mon rival & mon pere?
Lui?... Dans ce doute affreux tout se confond en moi,
Haine, desir, terreur, espoir, amour, effroi:
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir?... Mais Théodon me reste;
Il est instruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, LE MARQUIS.

THE'ODON.

PLus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'est, pour un étourdi, prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THE'ODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie ?
J'y suis très-résolu.

THE'ODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand vous serez instruit d'un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THE'ODON.

Il ne seroit plus temps.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THE'ODON.

Si vous saviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

THE'ODON.

Ah, Monsieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THE'ODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son pere ?
Parlez.

THE'ODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien ?

THE'ODON.

Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.

Ah! Que m'annoncez-vous ?

THE'ODON.

C'est cet infortuné,
Qu'en des temps plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mere,
Déplorable héritier d'opprobre & de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au-lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,

De

De ressource, de joie, & de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THE'ODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même:
C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; & pourquoi n'en jouissez-vous pas?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas?
Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!
Ah! Rosalie, hélas! Pourquoi vous ai-je vue?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas!
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes;
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THE'ODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bientôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

THE'ODON.

Vous allez hâter sa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais comment parvenir à cet effort suprême?
Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même?

THE'ODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré *de regret*,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'atten-
(dre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

[*à part.*]

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont trou-
(blés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chére. Ah! Si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune:
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.

Hélas!

Hélas! J'avois un pere illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle:
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;
A ces premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux:
J'en deviens le dernier, & le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'espere
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous entiérement je puis donc me fier?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon pere va bientôt combler notre disgrace.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?..
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi, mon pere?... Ah! Monsieur, mettez-vous à ma
place;
Supposez un moment que je sois votre fils,
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

[*à d'Arviane.*]
Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?

Cruel! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystere?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer;
Je ne veux respirer que pour vous adorer..
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis *mépris*;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.
J'ai cru de faux soupçons... Ah! Daignez m'excuser:
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misere.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chere,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé:
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;
En rival furieux je me suis égaré;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon sang un si sensible outrage.
Osez donc me punir, puisque vous le devez.
Vous allez m'arracher Rosalie; achevez,
Prenez aussi ma vie, elle me désespere.

LE MARQUIS.

Malheureux!... Qu'ose-tu proposer à ton pere?

D'ARVIANE.

Ah! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? Ô Ciel! En est-ce assez?

SCENE

SCENE III. & derniere.

MELANIDE, DORISE'E, THE'ODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MÉ'LANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits presqu'effacés?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens, à vos pieds, pleurer notre infortune.
Mon fils, unissons-nous.

[*Elle va pour se jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*]

D'ARVIANE *se jettant aux pieds du Marquis.*

Mon pere!

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.
[*à part.*]
Que je me sens confus, interdit & coupable!

ME'LANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! je sais toujours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longue absence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-temps auroit dû vous ravir votre épouse:
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je cede à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,

Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
[*à d'Arviane.*]
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
Oh, mon fils!

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie;
Vous, dont j'ai si long-temps déploré le trépas;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant:
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont se renouveller.
Heureux que vous ayez daigné les rappeller!
[*en l'embrassant.*]
Quelle félicité m'alloit être ravie!

MÉLANIDE.

Je vous retrouve donc!

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

[*à d'Arviane.*] [*à Mélanide.*]
Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour & l'hymen nous réunissent tous!
[*à Dorisée*]
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi-bien que l'amour, mon devoir me ramene!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir & vous féliciter.
J'eusse été la premiere à vous solliciter...

LE MARQUIS *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?

Nous

Nous ferions tous heureux.

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MAQUIS *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de-même à leur bonheur?

ME'LANIDE.

[*embrassant Rosalie.*]

Qui, moi? Si j'y consens! Oui, vous ferez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O Ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN.



CATALOGUE
DES
LIVRES.

Qu'on trouve chez REY Libraire.

PEre de Famille (le) Comédie en cinq Actes, & en Prose avec un Discours sur la Poësie Dramatique par Mr. Diderot. 12. 2 Parties à Amst. 1759.

J. J. Rousseau Citoyen de Genève à Mr. d'Alembert de l'Académie Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Societé Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & l'Institut de Bologne, sur son article GENEVE dans le VII. Volume de l'*Encyclopedie* & particulierement sur le projet d'établir un Théatre de Comémie en cette ville 8. 1 *vol.* *Amst.* à *f.* 1, 30. *f.*





